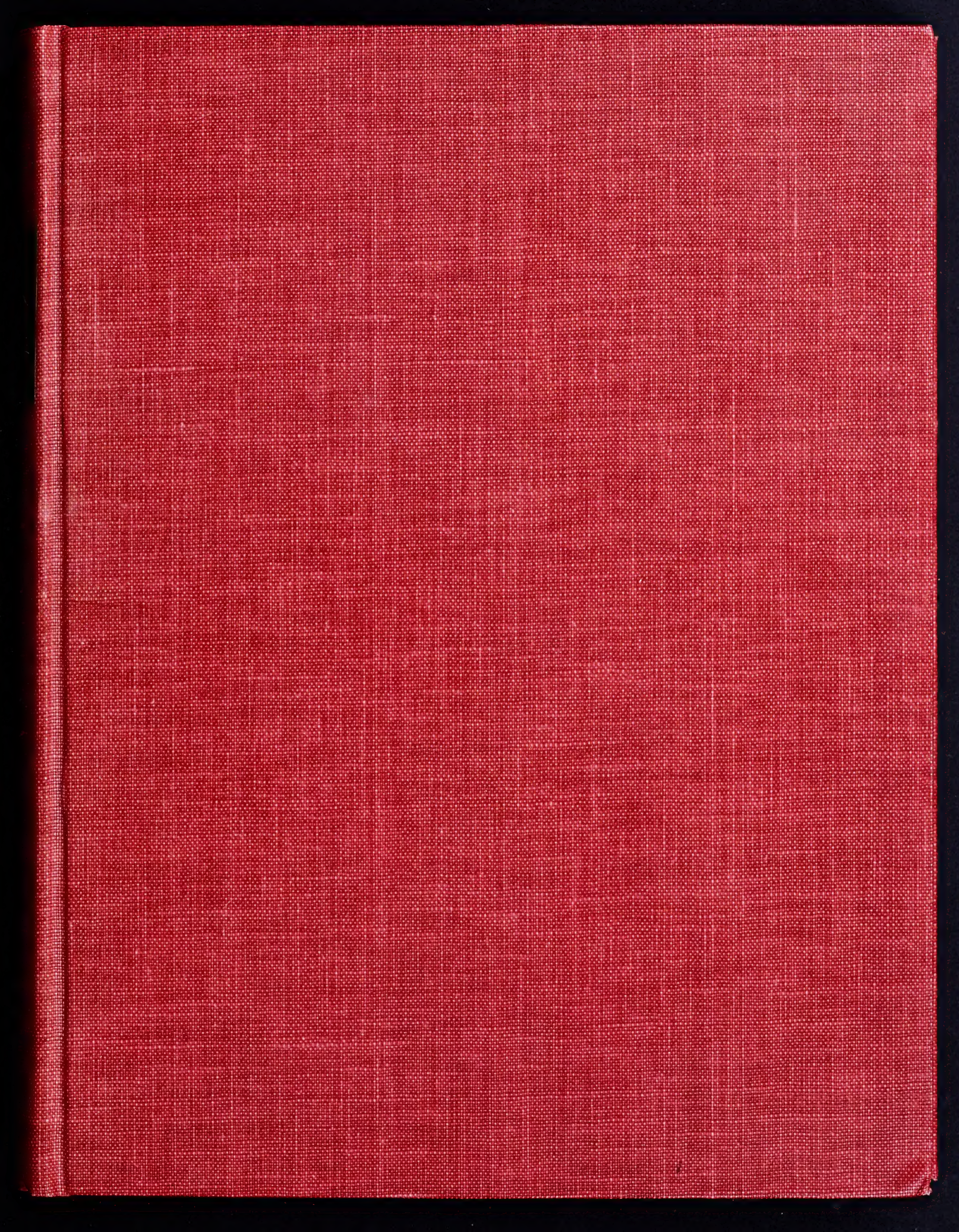




ICONOGRAPHIE
ANCIENNE

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

TOME QUATRIEME.

ICONOGRAPHIE
ROMAINE

PAR

LE CHEVALIER A. MONGEZ

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

MAGNORUM VIRORUM IMAGINES, INCITAMENTA ANIMI.
SENECA, *Epist. LXIV.*



À PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

M D CCC XXIX.

ICONOGRAPHIE
ROMAINE.

SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS,

ET LEURS FAMILLES.

TABLEAU

DU QUATRIEME VOLUME

DE L'ICONOGRAPHIE ROMAINE.

CHAPITRE XIII.

LES TRENTE TYRANS SOUS VALÉRIEN ET GALLIEN.

PREMIERE SECTION. *Gaules, Angleterre, Espagne.*

SECONDE SECTION. *Illyrie, Mœsie, Afrique.*

TROISIEME SECTION. *Orient, Palmyre, Égypte.*

§. 13. LES PRINCES DE PALMYRE.

CHAPITRE XIV.

EMPEREURS APRÈS GALLIEN JUSQU'A DIOCLÉTIEN.

CHAP. XV.

CHAPITRE XV.

EMPIRE NON DIVISÉ.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN-HERCULE, EMPEREURS.

CHAPITRE XVI.

EMPIRE DIVISÉ.

COLLEGUES ET SUCCESSEURS DE DIOCLÉTIEN, EXCEPTÉ CONSTANTIN ET SA FAMILLE.

CHAPITRE XVII.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE DIOCLÉTIEN.

CHAPITRE XVIII.

CONSTANTIN ET SA FAMILLE.

PREMIERE DIVISION.

SECONDE DIVISION. *Fils de Constantin I[er].*

TROISIEME DIVISION. *Neveux de Constantin I[er].*

CHAPITRE XIX.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE CONSTANCE II.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS, ET LEURS FAMILLES.

CHAPITRE XIII.

LES TRENTE TYRANS SOUS VALÉRIEN ET GALLIEN [1].

Depuis que les soldats romains eurent mis, en l'année 193, l'empire à l'enchere, après que le vertueux Pertinax eut succombé sous le fer des prétoriens, ils élurent seuls, et sans la participation du sénat, presque tous ceux qui pendant un siecle (le troisieme) prirent ou reçurent le titre d'Auguste. Ce qui a fait dire à Montesquieu [2] : «Ce qu'on appeloit l'empire romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à-peu-près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puis-

(1) Je dois répéter ici ce que j'ai dit dans les observations générales qui précedent le second volume : «Je n'écris ni une histoire romaine, ni un traité de numismatique.» D'après cela, je ne parlerai que des *tyrans* dont nous conservons des médailles, et je m'attacherai à reproduire non les médailles les plus rares, mais celles qui présentent les portraits les mieux gravés.

(2) *Grandeur des Romains*, XVI.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

sance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle le Dey. »

Pendant la captivité du malheureux Valérien, et sous le regne de son fils dénaturé, l'empire, couvert de barbares accourus de toutes les contrées de l'univers connu, sembloit près d'être déchiré en lambeaux. Mais des secours inespérés, apportés par les souverains de Palmire, servirent à chasser les Perses de toute l'Asie supérieure, et à délivrer l'Orient de leur joug de fer; Postume, appelé usurpateur par Gallien, défendit l'Occident contre les Germains, qu'il retint au-delà du Rhin; l'armée, formée subitement dans les murs de Rome, chassa les Goths de l'Italie, et quatre grands hommes, Aurélien, Claude, Tacite, et Probus, s'étant élevés par leur mérite après la mort de Gallien, conserverent l'empire dans ses anciennes limites. Il falloit que cet empire eût un principe de force bien puissant pour résister à de si violentes secousses. On ne sauroit douter que ce principe ne fût une bonne organisation municipale. Elle étoit telle, en effet, que l'on trouvoit dans chaque cité une répétition (qu'il me soit permis d'employer ici ce mot) du gouvernement de tout l'empire. Les duumvirs remplaçoient les consuls, et les décurions les sénateurs. Cette organisation intérieure étant jointe à une discipline militaire forte et sévere, chaque ville et chaque armée pouvoient se maintenir assez long-temps, sans avoir de correspondance avec le gouvernement.

On désignoit ordinairement à cette époque par le nom de Tyrans ceux qui, pendant le regne d'un empereur légitime, usurpoient le titre d'Auguste. Quoique l'on dise les *trente tyrans,* d'après l'historien Trebellius Pollio, cependant leur nombre ne s'éleva point si haut; l'histoire ne fait mention que de dix-huit, ou de vingt-neuf, en comptant ceux qui ont porté le nom

Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

d'Augustes conjointement avec leurs peres. On croit que Trebellius, écrivain léger, a voulu par-là faire allusion aux trente tyrans d'Athênes.

Il ne reste plus des tyrans d'autres monuments que des médailles et quelques camées. Leurs médailles, frappées le plus souvent loin de Rome, sont grossièrement travaillées, et présentent des fautes sans nombre. «Elles sont, dit Visconti dans une note, ordinairement d'une fabrique très négligée, et on n'en trouve pas en grand bronze, excepté celle de Postume. On auroit pu ne pas en faire mention dans l'Iconographie; mais, comme de temps en temps on en voit quelques unes qui par leur conservation et leur travail un peu moins négligé donnent une certaine idée et présentent un certain ensemble du portrait qu'on a voulu tracer, je ne laisserai pas de les indiquer.»

Dans la vie de Gallien, qui termine le troisieme volume, on a vu, en suivant l'ordre géographique, les tyrans s'élever dans les différentes contrées, et se succéder dans ces mêmes contrées; mais ici, ayant à écrire leurs vies séparées les unes des autres, je me suis rapproché de l'ordre chronologique. Ensuite, pour mettre de l'ordre parmi les tyrans, j'ai partagé l'empire romain en trois divisions, occidentale, intermédiaire, et orientale.

On concevra sans peine combien il est difficile de découvrir la vérité dans les écrivains qui ont retracé l'histoire de ces temps de désordre et d'anarchie, et qui n'ont vécu au plus tôt que dans le siecle suivant. Alors la croix brilloit sur le casque des Césars; et les écrivains peignirent les empereurs qui les avoient précédés avec des couleurs analogues à leurs affections religieuses. Un second obstacle les empêcha d'écrire avec sincérité; ils avoient à peindre des empereurs et des généraux dont les souverains régnants se faisoient gloire de descendre: tel fut

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

Claude-le-Gothique, dont on croyoit que la niece avoit été mere de Constance-Chlore, et par conséquent grand'mere de Constantin-le-Grand. Trebellius Pollio[1] en fait naïvement l'aveu. «J'ai à dessein passé sous silence certains faits, de crainte de blesser les descendants; car on sait trop bien quelle guerre font les grands à ceux qui ont rapporté quelques faits de leurs aïeux.» Il dit ensuite[2] : « Je vais parler des trente tyrans qui s'éleverent sous le regne de Gallien, sans craindre le ressentiment de ce prince efféminé. J'en dirai peu de choses, car le plus grand nombre mérite peu de voir son nom inscrit sur les pages de l'histoire; quoiqu'il paroisse que quelques uns d'entre eux ont eu de grands talents, et ont rendu de grands services à la république. »

PREMIERE SECTION.

LES GAULES, L'ANGLETERRE, ET L'ESPAGNE.

§. 1. POSTUME,

TYRAN DANS LES GAULES.

Pl. LVIII.

Pour être un des plus illustres empereurs romains, il n'a manqué à Postume, qui fut le premier des tyrans dans les Gaules, que d'être élu par le peuple et le sénat, après la mort d'un empereur légitime. Il fut reconnu tel par les peuples des Gaules, de la Grande-Bretagne, et de l'Espagne, qui n'attendoient aucun secours du voluptueux Gallien, et qui se voyoient puissamment défendu par Postume contre les barbares.

(1) *Gallieni duo*, I. (2) Ibid., III.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

La naissance de Marcus Cassianus Latinius Postumus étoit obscure. Les Gaules furent sa patrie. Son mérite et ses services le firent connoître de Valérien, qui le choisit pour l'éducation de son fils Gallien, le nomma préfet des Gaules, et lui confia le soin de défendre cette partie de l'empire contre les Germains; en disant que les Gaulois lui sauroient gré de ce choix, et qu'il ne falloit répondre de personne si la bonne opinion qu'il avoit conçue de Postume étoit mal fondée[1]. En effet, dans les premieres années du regne de Gallien, Postume repoussa les Germains au-delà du Rhin, et bâtit sur les bords de ce fleuve des forteresses pour leur en défendre le passage. Parvenu à l'empire, Gallien, obligé de marcher contre Ingenuus, qui s'étoit révolté dans la Pannonie l'an 257 (1010 de Rome), lui envoya son fils Salonin, pour enseigner à ce jeune homme l'art militaire; mais, peu de temps après, ce prince inconstant et frivole remit à Sylvanus la garde de son fils et le gouvernement des Gaules, sous le nom de cet enfant, parcequ'il étoit César.

Postume, irrité de ce double affront, fit marcher ses troupes contre Sylvanus, et assiégea Cologne, où il s'étoit renfermé avec son pupille. La conduite de Postume dans cette circonstance est exposée diversement par les historiens. Selon Zonare[2] Postume avoit distribué à ses soldats les dépouilles de quelques Germains qui avoient fait des incursions en-deçà du Rhin; Sylvanus (que Zonare appelle Albanus) les demanda pour lui et pour Salonin. Postume, trouvant une occasion de soulever l'armée, reprit les dépouilles aux soldats irrités. Ceux-ci le proclamerent Auguste. Il marcha avec eux, assiégea Cologne, et déclara qu'il ne leveroit point le siége qu'on ne lui eût livré Sylvanus

(1) Trebell., *Triginta Tyrann.*, Postum. (2) Lib. XII, 24.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

et Salonin. La garnison effrayée les remit entre ses mains, et il les fit mourir l'an 258 (1011 de Rome). On retrouve dans Zosime[1] le même récit, que Zonare semble avoir copié. Trebellius[2], toujours favorable à Postume, accuse de cette révolte les Gaulois, qui méprisoient Gallien, et qui ne vouloient pas être gouvernés par un enfant; mais il avoue que généralement on accusoit Postume de la mort de Salonin.

Quoi qu'il en soit de cet évènement, toute la partie occidentale de l'empire, l'Italie exceptée, reconnut Postume pour empereur. Il la gouverna avec justice, fermeté, et bravoure, pendant dix ans. C'est avec raison qu'Eutrope[3] compare Postume à Odénat; car si le premier n'eût repoussé fortement les Germains, comme le second repoussoit les Perses dans l'Orient, l'empire auroit été déchiré par les barbares. Aussi Postume prit-il sur ses monnoies les surnoms de Germanicus Maximus. Eckhel[4] conclut avec raison, de ce que l'on voit sur plusieurs de ses médailles de bronze les sigles S. C., qu'il avoit formé auprès de lui un sénat comme il y en avoit un à Rome: ce qui annonceroit qu'il avoit organisé dans les Gaules un gouvernement semblable à celui des empereurs romains.

Gallien, sortant de son honteux anéantissement, forma le projet de rétablir sa puissance dans les Gaules, et d'arracher le diadème à l'usurpateur Postume; mais celui-ci renforça son parti en s'adjoignant pour collegue, vers l'an 265, un de ses généraux les plus habiles, Victorin, qui régna seul après lui. Gallien abandonna bientôt la poursuite de Postume et de Victorin pour aller combattre d'autres révoltés.

L'an 267 Lælien (appelé par quelques historiens Lollien), un

(1) Lib. I, 38,

(2) Trebell. *Triginta Tyrann.*, Postum.

(3) Lib. IX, 11.

(4) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 445.

des généraux de Postume, prit les armes contre lui, et trouva un appui dans les habitants de Mayence[1]. Postume, vainqueur de Lælien et maître de cette ville, en refusa le pillage à ses soldats. Un général, appelé Lollien, porta les soldats, irrités de ce refus, à se révolter contre leur empereur, qui périt dans cette sédition.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII

Eckhel a prouvé que l'existence d'une épouse de Postume, appelée Julia Donata, étoit une chimere.

Le portrait de Postume est connu par ses belles médailles d'or, et sur-tout par ses médaillons de bronze, dont le style forme un contraste frappant avec l'état déplorable des beaux-arts à cette époque. On voit sur un de ces derniers, gravé ici planche LVIII, n° 1, les têtes accolées de Postume et d'Hercule (divinité très révérée des Gaulois), avec la légende IMP*erator* *Cæsar* *Marcus* CAS*sianius* LATI*nius* POSTVMVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Ces deux têtes sont couronnées de laurier, et portent une forte barbe; on reconnoît celle d'Hercule, qui est placée en dessous, à la proéminence du muscle sourcilier. Revers, Hercule debout, entre l'empereur, en costume civil, qui offre un sacrifice, et un victimaire qui conduit un bœuf; légende, HERCVLI COMITI AVG*usti;* exergue, COS. (*consul*) III. N° 1.

POSTUME FILS.

Trebellius seul parle d'un fils de Postume, tué avec son pere, que ce prince auroit créé César, puis Auguste; mais Eckhel[2] a conclu, en 1797, de l'absence des médailles de ce fils, sous un regne où cette espece de monuments est si abondante, qu'il n'a

(1) Vict., *Cæs.*, XXIII. (2) *Doctr., Num. Vet.*, VII. 447.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

pas existé, ou que du moins il n'a pas joui de ces honneurs. Mais, depuis cette époque, M. Mionnet[1] a publié, en 1815, une médaille d'argent qui semble prouver le contraire. Elle appartient à M. Gosselin de l'Institut de France. On lit autour d'une tête couronnée de laurier, et portant une barbe épaisse, IMP*erator* C*æsar* POSTVMVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, buste d'un jeune homme revêtu d'une cuirasse, portant une couronne radiée, une barbe légère, et tenant appuyé sur son épaule un sceptre ou une haste; légende, INVICTO AVG*usto*. Quoiqu'il soit extraordinaire de ne voir aucune légende nominale autour d'un buste qui sert de type à une médaille, lorsque cette médaille présente de l'autre côté une tête d'empereur avec une légende nominale, cependant, comme cette époque de la numismatique fourmille d'anomalies de toute espece, je n'ai pas cru que celle-ci dût m'empêcher de parler ici de la médaille de M. Gosselin.

N° 1*.

Tous les doutes ont paru levés en 1825. On a trouvé cette année, à Amiens, la médaille d'or du n° 1*, planche LVIII. Elle ressemble exactement à celle d'argent que possede M. Gosselin: elle est un des plus précieux ornements du riche cabinet de M. le comte de Blacas.

En 1826, M. Dupré[2] a produit contre les médailles attribuées au fils de Postume de nouveaux arguments qui doivent être examinés avec soin.

(1) *Médailles romaines*, 298. (2) *Bulletin archéolog. de M. de Férussac.* Mai.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

§. 2. LAELIEN,

TYRAN DANS LES GAULES.

Nous lisons dans Trebellius[1] que Lollianus, ayant tué Postume, prit dans les Gaules le titre d'Auguste; que c'étoit un homme courageux; qu'il défendit avec vigueur cette province contre les barbares, et qu'enfin il fut mis à mort par Victorin au milieu de ses soldats révoltés, parcequ'il exigeoit d'eux des travaux trop pénibles. Victor et Eutrope[2] l'appellent aussi Lollianus; mais Pæanius, qui a traduit Eutrope en grec, et le jeune Victor dans son abrégé, l'appellent, le premier, *L. Aelianus;* et le second, *Aelianus,* sans prénom. Par les témoignages de ces écrivains, il paroît certain qu'ils ont voulu désigner le meurtrier de Postume. Cependant quelques numismates ont pris sur les médailles de Lælien, pour l'abrégé du pronom Lucius, la premiere lettre de son nom, et ont supposé l'existence d'un Aelianus, qui, selon le récit d'Eutrope, depuis, et sous le regne de Dioclétien, usurpa dans les Gaules le titre d'empereur. Mais Eckhel[3], autorisé par la fabrique des médailles sur lesquelles on lit le nom de Lælianus, et qui est la même que celle des médailles de Postume, les donne toutes à Lælien. Telle est l'obscurité, telle est la confusion, qui regnent dans les récits des événements arrivés dans le siecle de Gallien!

Je donne de préférence le portrait de Lælien d'après une médaille d'or sur laquelle on voit au revers (pl. LVIII, n° 2) l'Espagne assise, tenant un rameau d'Olivier, et ayant auprès d'elle N° 2.

(1) *In Lolliano.* (2) *Cæs.*, XXIII, lib. IX, 9. (3) *Doctr. Num. Vet.,* VII, 449.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

le lapin, son symbole; parcequ'elle nous apprend que cette province avoit ordinairement obéi aux mêmes tyrans que les Gaules. On lit autour de ce type TEMPORVM FELICITAS; et autour de la tête couronnée de laurier, et qui a de la barbe, la légende IMP*erator* C*æsar* LAELIANVS AVG*ustus*. Sur une autre médaille on lit les prénoms VLP*ius* COR*nelius*.

§. 3. VICTORIN,

TYRAN DANS LES GAULES.

Marcus Piauvonius Victorinus étoit fils d'une femme célebre dans les Gaules par ses richesses, par le crédit qu'elles lui acquirent sur ses compatriotes, et par la haine qu'elle portoit aux Romains leurs oppresseurs. Elle s'appeloit Victorina ou Victoria. On ne sait rien de Victorin avant l'époque où Postume, menacé par Gallien, crut devoir s'adjoindre un collegue, et lui conféra le titre et les ornements d'Auguste. C'est à l'an 265, ou peu avant, que l'on rapporte cette espece d'adoption politique. La révolte des soldats de Lælien, et la mort de ce tyran, qui en fut la suite, laisserent Victorin seul héritier de la puissance de Postume.

Il en étoit digne, car tous les historiens lui accordent les plus belles qualités, même en écartant de leurs témoignages cette exagération ridicule qui annonce le mauvais goût de ce siecle. On en jugera par ce passage de Julius Aterianus, conservé dans Trebellius [1]: « Je ne connois personne que l'on doive placer au-dessus de Victorin, qui gouverna les Gaules après Postume; ni Trajan pour la valeur, ni Antonin pour la douceur, pas même

(1) Trebell., *in Victor. patre.*

Nerva pour la gravité, ni Vespasien pour l'administration du trésor public, ni enfin Pertinax ou Sévere pour le maintien de la discipline militaire et pour la sévérité des mœurs. Mais toutes ces bonnes qualités furent rendues inutiles par un amour effréné pour la débauche et pour les femmes; de sorte que l'on ne peut retracer les vertus de celui qui, de l'aveu de tout le monde, mérita une juste punition. » Cet écrivain fait allusion à la mort de Victorin, qui fut tué dans la ville de Cologne, après deux ans de regne, par un greffier irrité de la violence qu'il avoit faite à son épouse.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

Si l'on en croit Trebellius, Victorin auroit vécu quelque temps après sa blessure; car il déclara son fils Victorin, Auguste et son successeur. Mais les soldats ôterent bientôt la vie au jeune prince, et reconnurent Marius pour empereur. Eckhel[1] a prouvé que l'on n'a point de médailles de Victorin le fils, dont on ne connoît pas la mere. Quant à son aïeule, Victorina, elle fit décerner à Victorin le pere les honneurs de l'apothéose.

On ne sauroit voir un plus beau portrait de Victorin que sur le médaillon de bronze gravé sous le n° 3, planche LVIII. Le buste de ce tyran, couronné de laurier, revêtu de la cuirasse et du *paludamentum*, est entouré de la légende IMP*erator* CAES*ar* VICTORINVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, Victorin en costume militaire, debout, relevant une femme coiffée de tours, agenouillée; à ses côtés sont la Victoire et l'Abondance: légende, RESTITVTORI GALLIARVM; exergue, VICTORIA AVG*usti*. N° 3.

Le n° 4 présente, sur une médaille d'or, les têtes accolées de Victorin et de Mars, avec la légende IMP*erator* VICTORINVS PIVS AVG*ustus*. Revers, buste ailé de la Victoire; légende, N° 4.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 453.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

VICTORIA AVG*usti*. Khell[1] a cru voir dans l'une des têtes accolées celle de Victorin le fils; mais Eckhel y a reconnu Mars, de même que sur les médailles de Postume.

§. 4. VICTORINA, ou VICTORIA,

MERE DE VICTORIN LE PERE.

Le plus grand nombre des antiquaires regardent, sinon comme fausse, au moins comme douteuse la médaille de Victorina, ou Victoria, qui est décrite dans le Catalogue d'Ennery, et qui seule présente un portrait de cette Gauloise célebre. D'après cela il sembleroit que Victorina ne devroit pas occuper une place dans l'Iconographie ancienne. Mais on a cité nouvellement une médaille de cette princesse[2], trouvée depuis peu auprès de Saintes, et sur laquelle on n'éleve aucun soupçon. D'ailleurs il est vraisemblable que l'on en trouvera un jour; car Trebellius Pollio, qui écrivoit peu d'années après, dit[3]: « On frappa en son honneur des monnoies d'or, d'argent, et de bronze, que l'on trouve encore dans les environs de Treves. » Je crois donc devoir faire ici mention d'une femme que l'on a appelée avec raison la Zénobie de l'Occident.

En effet, pendant que la derniere travailloit dans l'Orient avec ardeur à briser le joug de l'empire romain déja affoibli, Victorina, qui n'osoit s'asseoir seule sur un trône à cause de l'opinion des Romains, engagea Postume à déclarer Auguste dans les Gaules son fils Victorin, sous le nom duquel elle se proposoit de régner. Elle avoit acquis par sa considération per-

(1) *Suppl. ad Vaill.*, p. 196.
(2) Grivaud de La Vincelle, *Recueil de monum. antiq.*, 267.
(3) *In Victor.*

sonnelle, par les largesses qu'elle faisoit aux soldats, un grand crédit. Aussi lui donnerent-ils le titre glorieux de mere des soldats, *mater castrorum*. Grivaud cite le fragment d'une inscription trouvée à Saintes, sur laquelle elle est appelée ALMA MATER EXERCITVM (*sic*), « l'auguste mere des armées. »

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

La mort funeste de Victorin et celle de son fils (que Victorina avoit fait déclarer Auguste après la mort du pere) la priverent de deux appuis. Elle crut en trouver un troisieme dans Marius, qu'elle fit élire empereur, mais qui fut tué le troisieme jour après son élection. Enfin, l'an 268, elle eut encore assez d'influence sur l'armée pour lui faire choisir le sénateur Tetricus, qui fut revêtu de la pourpre à Bordeaux. On croit qu'il étoit son parent, de même que Postume. Trebellius Pollio dit que, selon le bruit commun, Victorina fut tuée sous le regne de Tetricus; mais que l'on assuroit aussi qu'elle-même avoit tranché le fil de ses jours.

Gallien n'eut pas d'ennemi plus ardent et plus dangereux que Victorina.

Beauvais[1] a décrit comme véritablement antique la médaille de petit bronze du cabinet d'Ennery, sur laquelle on voyoit une tête casquée, avec la légende IMP*eratrix* VICTORIA AVG*usta*. Revers, aigle éployée, avec la légende CONSECRATIO. Tous les numismates la regardent comme très douteuse. On en voyoit une semblable dans le cabinet de Pembrock; mais on y lisoit VICTORINA au lieu de *Victoria*. Enfin Grivaud de La Vincelle dit[2] : « On a découvert dans un champ, à un demi-quart de lieue au sud-est de Saintes, une médaille de billon qui est inédite, et dont l'antiquité a été constatée. On y voit un buste de femme

(1) *Histoire des Empereurs*, II, 64. (2) Part. III, tab. 28.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

casquée, autour duquel on lit IMP. VICTORIA AVG. Au revers sont trois enseignes militaires surmontées d'une couronne, avec cette légende, MATER EXERCIT.; et dans l'exergue, LEG. VI, *legio sexta*». Aucune de ces trois médailles n'est à Paris; je ne porterai aucun jugement sur leur antiquité.

§. 5. MARIUS,

TYRAN DANS LES GAULES.

Rien ne prouve mieux la ressemblance trouvée par Montesquieu entre le gouvernement d'Alger et celui de l'empire romain, à l'époque des trente tyrans, que de voir un général élu tumultuairement empereur, et privé, après deux ou trois jours de regne, de l'empire et de la vie. Quoique Trebellius[1] dise de Marius (ce tyran) qu'il étoit courageux, et qu'il étoit parvenu à l'empire en passant par tous les grades de la milice, cependant il se plaît tellement à rapporter les preuves de la force étonnante dont la nature l'avoit doué, qu'on doit trouver dans celle-ci le motif le plus puissant qui ait déterminé les soldats à l'élire empereur. On sait quel prix les hommes attachoient à la force du corps avant l'invention de la poudre. Je ne retracerai point ces traits de vigueur; mais je rapporterai la harangue qu'il fit aux soldats après son élection, parcequ'elle peint la licence des camps, le goût insipide pour les jeux de mots qui régnoit alors, et le mépris que les Romains avoient conçu pour Gallien. « Je sais, mes camarades, que l'on peut me reprocher le métier que j'ai exercé, et même sous vos yeux (celui d'armurier). Que l'on en dise ce

(1) *In Mario.*

qu'on voudra; je desire pouvoir toujours travailler avec le fer. Je desire de ne pas user ma vie dans le vin, parmi les fleurs, dans les bras des courtisanes, et dans les tavernes, comme fait Gallien, indigne d'un si bon pere et d'une si illustre extraction. Que l'on me reproche la profession d'armurier, pourvu que les nations étrangeres apprennent en Italie, à leurs dépens, que je sais manier le fer; que tous les Allemanni et tous les Germains, ainsi que les nations qui les avoisinent, croient que le peuple romain est une nation de fer, et qu'enfin ils redoutent notre fer. Quant à vous, camarades, rappelez-vous toujours que le prince choisi par vous n'a jamais su que travailler le fer. Ce que je dis, parce-que je sais que cet empereur énervé n'a rien à me reprocher que d'avoir forgé des glaives et des cuirasses.»

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

Pl. LVIII.

Ce fut aussi des mains d'un armurier que Marius reçut le coup mortel, vers la fin de 267, le troisieme jour de son regne. Cet ouvrier, qui avoit travaillé dans son atelier, se crut dédaigné par un maître devenu empereur, et le perça en disant, « C'est toi qui as forgé cette épée.» Victorine, qui, par son crédit, l'avoit revêtu de la pourpre, après la mort de Victorin, en décora ensuite Tetricus.

N° 5.

On voit le portrait de ce tyran éphémere sur la médaille d'or du n° 5, planche LVIII. Autour de sa tête, couronnée de laurier, on lit IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* MARIVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, deux mains jointes; légende, CONCORDIA MILITVM. Plus de sept revers différents, parvenus jusqu'à nous, ont fait penser à Eckhel[1] qu'un regne de trois jours auroit été trop court pour fabriquer tant de médailles différentes; et, d'après cette considération, il a donné à Marius un regne d'un

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 454.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

ou deux mois. Mais j'ai fait voir dans le Dictionnaire d'Antiquités de l'Encyclopédie méthodique (au mot Virole), 1° que les coins des anciens étoient de bronze et fondus, puis estampés à chaud sur une médaille froide; 2° que dans l'espace d'une nuit deux sculpteurs pouvoient modeler en cire l'un le côté de la tête d'une médaille des anciens, et l'autre le revers; 3° que sur ces deux modeles on formoit un moule; 4° que l'on couloit dans ce moule de l'or ou de l'argent, pour obtenir un prototype, ou médaille originale; 5° que l'on mouloit des flaons sous une forme disposée pour produire les reliefs; 6° que l'on estampoit par la percussion les coins chauds sur le prototype froid; 7° que l'on frappoit ensuite les flaons chauds avec les coins froids. Cette exposition du monnoyage des anciens (monnoyage que j'ai répété) résout facilement le problême de la multiplicité des médailles de Marius, sans que l'on soit obligé de prolonger son regne, comme l'a fait Eckhel, au-delà des trois jours énoncés par Trebellius, Victor, et Eutrope.

§. 6. TETRICUS PERE,

TYRAN DANS LES GAULES.

Caïus Pesuvius Tetricus, le dernier des tyrans dans les Gaules (son fils n'en eut que le titre), et Dioclétien, qui régna sept ans après lui, sont de tous les souverains qui ont abdiqué le pouvoir suprême les seuls qui ne l'aient pas regretté. Dans des temps de calme Tetricus eût mérité les plus grands éloges pour sa modération et son amour pour la justice. Aussi l'empereur Valérien, qui ne confia les emplois qu'à des hommes éprouvés, le nomma-t-il préfet des deux Aquitaines. Tetricus étoit né d'une

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

famille consulaire; lui-même étoit sénateur, et il étoit allié de l'héroïne des Gaules, la célebre Victorina. Cette femme, ayant vu périr Victorin et Marius, qu'elle avoit eu le crédit de faire déclarer Augustes, et sous le nom desquels elle régnoit, détermina le choix des soldats en faveur de Tetricus, qui se revêtit de la pourpre à Bordeaux. Cet évènement dut arriver à la fin de l'année 267 (1020 de Rome), ou dans les deux premiers mois de 268; car la mort de Gallien arriva l'an 268, au mois de mars. Claude-le-Gothique lui succéda immédiatement; et Trebellius[1] nous apprend qu'à cette époque on connoissoit à Rome l'élection de Tetricus.

Il paroît que Claude laissa Tetricus gouverner en paix les Gaules et l'Espagne, et qu'il régna entre eux une intelligence parfaite. On peut en dire autant d'Aurélien dans les deux premieres années de son regne. Mais les révoltes continuelles des soldats de Tetricus, l'esprit de sédition qui les agitoit sans cesse, peut-être aussi la mort de Victorina, qui, selon l'opinion commune, fut tuée sous son regne, ou qui, selon d'autres, fut forcée de se donner la mort à cette époque, inspirerent à ce prince pacifique le dessein d'abdiquer[2]. N'osant le déclarer publiquement, de crainte que l'armée ne le prévînt par une mort cruelle, pour rester maîtresse de lui choisir un successeur, il en fit instruire secrètement Aurélien; et ce fut, disoit-on, par ces mots, que Palinure adresse à Enée, qu'il termina sa lettre: *Eripe me his, invicte, malis*[3]; « Prince, ami de la victoire, arrachez-moi à tant de maux. » Aurélien se rendit à son invitation avec une forte armée, sous prétexte de combattre les ennemis de l'empire. A son arrivée, Tetricus se réfugia dans son camp; et l'armée, abandonnée par son chef, reconnut Aurélien empereur.

(1) *In Claudio.* (2) Trebell., *in Victoria.* (3) *Æneid.*, VI, 365.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

Celui-ci, délivré d'un rival qui auroit pu être dangereux, et devenu maître des Gaules et de l'Espagne, auroit dû traiter Tetricus avec reconnoissance. Cependant, si l'on en croit les historiens, il le traîna en triomphe à la suite de son char, l'an 273 (1026 de Rome), avec l'infortunée Zénobie. Au reste ils conviennent tous qu'il chercha à réparer cette injustice en donnant à Tetricus une dignité avec un pouvoir très étendu sur toute l'Italie, en l'appelant souvent collegue, quelquefois camarade, et même empereur. Il fit participer à ces faveurs le fils de Tetricus, que celui-ci avoit créé César.

N° 6. On ne peut voir de plus beau portrait de Tetricus que celui du médaillon d'or dessiné ici sous le n° 6, planche LVIII. Ce médaillon, conservé dans la collection royale, est une feuille d'or bractéate (estampée et repoussée) de 45 millimetres (20 lignes) de diametre, montée dans un cercle d'or creux qui est entouré d'un feston à jour auxquels sont adoptés deux bélieres[1]. On voit sur le médaillon le buste de Tetricus couronné de laurier, revêtu d'une tunique à longues manches et d'une chlamyde richement brodée, tenant de la main droite une branche d'olivier, et de la gauche un sceptre surmonté d'une aigle. Légende, IMP*erator* TETRICVS AVG*ustus*. Cette espece de médaillon n'ayant ni épaisseur ni revers, étoit probablement une de ces images des empereurs que l'on attachoit aux enseignes militaires.

N° 7. Le médaillon d'or du n° 7 présente un bon portrait du même empereur. On lit d'un côté IMP*erator* TETRICVS AVG*ustus* autour de la tête de Tetricus, portant la couronne radiée et une haste. Revers, SPES PVBLICA; l'Espérance tenant une fleur et élevant un pan de sa tunique.

(1) *Mém. Bell. Lett.*, XXVI, 504.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

§. 7. TETRICUS FILS, CÉSAR,

TYRAN DANS LES GAULES.

Caïus Pesuvius Pivesus Tetricus reçut, quoique fort jeune, le titre de César par le crédit de Victorina [1], qui prit alors celui de mere des soldats (*mater castrorum*). Cet évènement arriva probablement l'an 267 (1020 de Rome), époque de l'avènement de son pere Tetricus à l'empire. On ignore les détails de sa vie. Il perdit le titre de César, lorsque son pere remit l'empire à Aurélien l'an 273 (1026 de Rome). Quant à celui d'Auguste, que Vopiscus [2] seul lui a donné, Eckhel [3] prouve évidemment qu'il ne le reçut jamais, soit par le silence de Trebellius et d'Eutrope, soit par celui de ses médailles d'or, les seules qui fussent soignées dans ces temps de trouble; soit par l'absence de toute couronne sur sa tête, lorsqu'elle est jointe à celle de son pere; soit par la trop grande extension donnée à l'abrégé AVGG., AVGG*usti*.

Aurélien se repentit d'avoir fait suivre son char de triomphe par les deux Tetricus, ces deux sénateurs dont l'humiliation fut partagée par le sénat tout entier. Il les combla de richesses et d'honneurs, dont ils jouirent constamment sous les princes ses successeurs. Tetricus fils rentra dans les biens de ses aïeux et dans leur brillante demeure; dans laquelle il fit peindre en mosaïque Aurélien donnant aux deux Tetricus la prétexte sénatoriale (toge blanche bordée de pourpre), et recevant d'eux le sceptre, la couronne, et son portrait.

(1) Trebell., *Tetric. jun.*
(2) Vopisc., *Aureliano*, XXXIV.
(3) *Doctr. Num. Vet*, VII, 460.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

La médaille d'or du nº 8, planche LVIII, présente la tête nue de Tetricus fils, avec la légende C*aïus* PES*uvius* TETRICVS CAES*ar*. Revers, l'Espérance marchant, tenant une fleur, et relevant sa tunique; légende, SPES AVGG*ustorum*. Ici Tetricus jeune ne porte d'autre titre que celui de César; on lit cependant sur le revers de la médaille *Augustorum*. Eckhel en conclut avec raison que les mots *Augusti*, *Augustorum*, désignent le pere et le fils, appelés, lorsqu'ils sont réunis, d'un nom honorifique appartenant par extension à tous les membres de la famille impériale; comme on le voit pour d'autres Césars sur les médailles de Maximin, de Maxime, et d'autres princes.

Ainsi se termina l'an 273, par l'abdication des deux Tetricus, la révolte des Gaules, de la Grande-Bretagne, et de l'Espagne, qui avoit commencé par celle de Postume l'an 257.

SECTION II.

ILLYRIE, MŒSIE, PANNONIE, ET AFRIQUE.

Le second des tableaux qui représentent les tyrans usurpateurs du nom d'Auguste, sous le regne de Gallien, comprend l'Illyrie, la Mœsie, et l'Afrique: c'est le moins étendu des trois.

§. 8. AURÉOLE,

TYRAN DANS L'ILLYRIE.

Auréole fut un de ces généraux qui, parvenus aux plus hauts grades de la milice, voulurent s'asseoir sur le trône. Il étoit né dans la Dacie, et ses premieres années furent employées à con-

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

duire les troupeaux. Ayant embrassé la profession des armes, il parvint, par sa prudence et par sa valeur, au commandement de la cavalerie, et il s'acquit une grande réputation en combattant, l'an 260, le tyran Ingenuus, sous les ordres de Gallien. Trebellius[1] fait entendre que la conformité de mœurs rendit agréable Auréole à ce vil empereur. Si l'on en croit le même historien, Auréole auroit déja ceint le diadême lorsque Macrien se révolta dans l'Orient, c'est-à-dire l'an 260; Zonare[2] recule avec plus de vraisemblance cette époque jusqu'à l'an 267. Les historiens s'accordent à dire qu'il fut forcé à recevoir le titre d'Auguste par les armées qu'il commandoit; mais ce furent celles d'Illyrie, selon les uns, et celles de Réthie, selon les autres, qui l'y contraignirent.

Macrien avoit quitté l'Orient pour venir se faire reconnoître empereur dans l'Occident; mais Auréole l'attaqua et le vainquit dans l'Illyrie l'an 262. Les troupes du vaincu se joignirent à celles d'Auréole, à qui Gallien[3] confia la garde de Milan, pour s'opposer à l'entrée de Lélien ou de Victorin dans l'Italie. Mais Auréole ne voulut plus obéir à l'empereur, qui, dans le dessein de le faire rentrer dans le devoir, le combattit vainement, et lui accorda la paix pour aller soumettre Postume dans les Gaules. Il le conduisit avec lui, ainsi que Claude[4]. Postume, vainqueur dans un premier combat, fut vaincu et mis en fuite dans un second. Auréole, chargé de le poursuivre, feignit de n'avoir pu l'atteindre, de crainte de rendre Gallien trop puissant.

L'empereur, irrité contre Auréole, qui ne dissimuloit plus son usurpation, lui déclara la guerre de nouveau, le poursuivit, et le contraignit à se renfermer dans Milan[5]. Mais celui-ci, se

(1) Treb., *in Claud.*, V.
(2) L. XII, 25.
(3) Trebell., *Gall.*, II.
(4) Trebell., *Gall.*, VII.
(5) Vict., *Epit.*, XXXIII, XXXIV.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

voyant à la veille de soutenir l'assaut, eut recours à la ruse. Il composa un mémoire pour lequel il imita l'écriture de Gallien; on y lisoit les noms des principaux officiers dont l'empereur auroit résolu la mort. Cet écrit, jeté dans le camp des assiégeants, parvint aux personnages qui y étoient désignés, et qui, le croyant véritable, se hâterent d'en prévenir les suites en faisant mourir Gallien. Claude, devenu empereur par cette mort, annonça le dessein de soumettre Auréole. Celui-ci offrit sa soumission, qui fut acceptée, selon Zosime et Zonare; mais le dernier ajoute qu'il reprit aussitôt les armes. Trebellius dit au contraire que la députation d'Auréole n'avoit pas pour but sa soumission, mais la demande d'être reçu par Claude comme un allié; et que celui-ci répondit: « Il auroit pu faire une semblable proposition à Gallien, qui l'aimoit et le redoutoit. » Claude le déclara ennemi public, lui livra bataille, et le vainquit. Il vouloit lui conserver la vie; « mais, dit Zosime[1], les soldats, que sa révolte avoit irrités, assouvirent leur colere, et le percerent de coups l'an 268. » Quelques uns accuserent Aurélien de cette mort[2]. Claude accorda à Auréole la sépulture, et fit graver sur son tombeau une épitaphe qui s'est conservée jusqu'à nous[3].

N° 9. Les médailles d'Auréole, et par conséquent ses portraits, sont fort rares. On voit ici sous le n° 9, planche LVIII, une médaille de petit bronze sur laquelle on lit, autour d'une tête portant la couronne radiée, IMP*erator* AVREOLVS AVG*ustus*. Revers, femme debout, le pied sur une proue de vaisseau, tenant un gouvernail; légende, CONCORDIA EQVIT*um*.

(1) Lib. I, 41. (2) Trebell., *in Aurel.*, XVI. (3) Gruter, CLIII, 2.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

§. 9. RÉGALIEN,

TYRAN DANS LA MŒSIE.

« Telle fut la destinée de Rome, dit Trebellius[1], que, sous le regne de Gallien, le diadême fut placé sur la tête de quiconque put y atteindre. » On n'est plus étonné, après cela, de lire dans le même historien qu'un simple jeu de mot suffit pour faire déclarer Auguste Régalien. Des militaires remarquerent dans un banquet que le nom de leur général appartenoit à la famille des mots dont celui de roi (*rex, regis*) étoit la tige. D'après cette observation grammaticale, les restes des habitants de la Mœsie, que les vengeances cruelles exercées par Gallien à cause des secours qu'ils avoient donnés au tyran Ingenuus avoient réduits au désespoir, déclarerent Régalien empereur. Eckhel[2] place cette élection dans l'an 263 (1016 de Rome), parceque Trebellius parle du regne de Régalien à l'époque où Gallien célébra la décennale de son regne, dont ce savant a déterminé la date.

Ce nouvel Auguste, appelé *Regillianus* par Trebellius et par le jeune Victor, *Regalianus* par Victor l'ancien, ainsi que sur les médailles authentiques, étoit Dace d'origine, et, disoit-on, descendant du roi des Daces, Décébale, qui avoit été vaincu par Trajan. Je pense que cette descendance pourroit avoir été le véritable motif des Mœsiens quand ils élurent empereur Régalien, et que le jeu de mot auquel son nom avoit fourni matiere (si le fait étoit constant) n'en avoit été que le prétexte. Au reste

(1) Trebell., *in Regilliana*. (2) *In Gallieno*, IX.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

il avoit acquis dans la milice une grande réputation, telle même qu'elle excita la jalousie de Gallien. Aussi Claude (qui fut depuis empereur), le félicitant à l'occasion d'une victoire qu'il avoit remportée, l'exhortoit à ne pas chercher des succès aussi brillants, de crainte de se faire un ennemi redoutable. Les avis de Claude étoient fondés; car, malgré la digue impénétrable que Régalien opposoit aux Sarmates, Gallien fit marcher une armée contre lui. Alors les Illyriens et les Mœsiens, redoutant de nouvelles vengeances de la part de l'empereur, ôterent la vie à Régalien, qui n'avoit régné que pendant quelques mois.

N° 10. Le n° 10 de la planche LVIII présente une médaille très précieuse du cabinet de Vienne. Elle est d'argent. On lit autour d'une tête radiée la légende IMP*erator* C*æsar* P*ublius* C*aius* (ou tel autre prénom commençant par cette lettre) REGALIANVS. Revers, une femme tenant une bourse et une haste; légende, LIBERALITAS AVGGG, *Augustorum trium.* Quels sont ces trois personnages Augustes? Seroient-ce Régalien, son épouse, et un fils qu'il auroit créé César? C'est ici la premiere fois qu'on lit sur les médailles l'abréviation AVGGG, si commune sur celles des regnes suivants. On l'avoit déja vue sur une inscription gravée en l'honneur de Sévere, de Caracalla, et de Géta, trouvée à Lyon en 1780[1].

SULPICIA DRYANTILLA,

ÉPOUSE DE RÉGALIEN.

N 11. Il y a dans chaque science des faits qui ont trompé de bons esprits. La célébrité de ces noms semble donner à leurs erreurs

(1) Inscription que j'ai fait connoître, *Mémoires de l'Institut*, t. I.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

même une sanction imposante : c'est pourquoi j'ai cru devoir publier au n° 11 de la planche LVIII le portrait et la médaille d'argent de Dryantilla, que l'on conserve dans le cabinet de Vienne. On voit d'un côté une tête de femme posée sur un croissant, avec la légende SVLP*icia* DRYANTILLA AVG... Au revers, une déesse debout, tenant une patere et une haste; légende, IVNONI REDINE, pour REGINAE. Eckhel avoit vu de semblables médailles de Dryantilla, mais il n'en connoissoit pas avec des types différents. Il dit expressément[1] : « De même que nous avons vu une médaille de Régalien faite avec une médaille de Caracalla, de même aussi voyons-nous la même fraude dans celles de Dryantilla. En effet je n'ai trouvé aucune médaille de cette impératrice sur laquelle on n'aperçût facilement des traces d'un autre coin plus ancien. » Quoique je n'aie eu sous les yeux que l'empreinte en plâtre de la médaille de Vienne, j'y ai vu des traces du burin qui l'a retouchée : traces qui paroissent mieux sur l'empreinte, où elles forment saillie, que sur la médaille, où elles forment des sillons. Les médailles de Scantilla, épouse de Didier Julien, ont pu servir à cette fraude, en fournissant au faussaire une partie de la légende ...ANTILLA AVG.

Au reste l'histoire est muette sur Dryantilla ; et ce n'est que sur des conjectures qu'Eckhel la reconnoît pour l'épouse de Régalien. D'abord on n'a trouvé jusqu'à présent ses médailles qu'en Hongrie et dans les provinces voisines ; ce qui nous apprend qu'elle a été l'épouse d'un des tyrans qui ont usurpé l'empire dans ces contrées, tel que Régalien. Ensuite la fabrique et la forme des lettres sont les mêmes dans les médailles de ce tyran, et dans celles de Dryantilla (ce qui a empêché Eckhel de

(1) *Doctr. Num.*, t. VII, p. 464.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

s'arrêter à la conjecture qui la lui faisoit regarder comme l'épouse de Pacatien, autre tyran des mêmes contrées, mais dont les médailles présentent une moins mauvaise fabrique et des caracteres mieux tracés). D'ailleurs les médailles de l'un et de l'autre ont le même volume, presque le même poids, et le même titre d'argent; titre qui est meilleur que celui des médailles de Gallien et des autres tyrans de la même époque. Enfin on ne peut douter que Régalien n'ait eu une épouse, ajoute Eckhel, si l'on examine sa médaille, sur laquelle on lit LIBERALITAS AVGG G*ustorum*, «largesse des Augustes;» d'où l'on conclura que l'impératrice son épouse étoit comprise dans cette légende.

§. 10. NIGRINIEN,

TYRAN EN AFRIQUE.

Ce tyran n'est connu que par ses médailles; son nom même ne se trouve pas dans les historiens parvenus jusqu'à nous. Ses médailles sont toutes des *consécrations;* ce qui prouve qu'elles ont été frappées après sa mort, et sous la domination de quelqu'un de ses parents. Les lettres KA, qu'on lit à l'exergue de quelques unes de ses médailles, semblent désigner Carthage (KA*rthago*) comme la capitale de l'empire de Nigrinien; c'est pourquoi j'ai placé cet empire en Afrique.

N° 12. Le n° 12 de la planche LVIII présente une médaille de petit bronze sur laquelle on lit, autour d'une tête portant la couronne radiée, DIVO NIGRINIANO. Revers, aigle les ailes éployées; exergue, KAA NIGRINIANO : légende, CONSECRATIO.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

SECTION III.

ORIENT, PALMYRE, ÉGYPTE.

Le troisieme des tableaux qui présentent les tyrans usurpateurs sous Gallien est un des plus étendus. Il comprend toute la partie orientale de l'empire romain, et l'Egypte, que l'on y joint ordinairement, parceque les mœurs de ses habitants et la forme du gouvernement qu'y avoient établi les Romains différoient entièrement du reste de l'Afrique, à laquelle elle appartient d'ailleurs par sa position géographique.

§. 11. MACRIEN, PERE ET FILS,

TYRANS DANS L'ORIENT.

Dans le commencement de ce chapitre j'ai mis au nombre des causes qui ont souvent empêché les historiens de cette époque de dire la vérité, l'existence, dans le siecle où ils écrivoient, des familles auxquelles les tyrans avoient appartenu; à plus forte raison de celles qui faisoient gloire d'en descendre. C'est le cas où s'est trouvé Trebellius, lorsqu'en écrivant l'histoire des trente tyrans, il est parvenu aux Macriens, dont il dit que la famille étoit encore florissante[1]. Aussi ne doit-on employer son témoignage que dans les circonstances où il est conforme à celui de quelque autre écrivain.

Eusebe[2] est le seul qui rapporte quelques détails sur les

(1) *De Quieto.* (2) *Histor. eccles.*, lib. VII, c. x.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII.

premieres années de Macrien. Il assure qu'ayant obtenu la confiance de Valérien (on ne sait par quels moyens), il l'engagea à persécuter les chrétiens, parceque ceux-ci avoient en horreur les opérations magiques qu'il enseignoit à l'empereur. Par suite de cette confiance aveugle, l'empereur, en marchant contre Sapor, écrivit au sénat qu'il avoit remis le gouvernement de toute la milice à Macrien, auquel il donnoit les plus grands éloges. «Valérien, dit Trebellius[1], fut vaincu par le roi des Perses, parcequ'il se trouvoit campé dans un endroit où ni le courage ni la science militaire ne pouvoient l'empêcher d'être fait prisonnier. On attribua cette mauvaise position soit au conseil du général auquel il avoit confié la conduite de l'armée, soit à la trahison, soit à un malheureux hasard.» Ces paroles, que l'on croit avoir été insérées dans le texte de Trebellius, semblent désigner Macrien; et les écrivains chrétiens l'ont nommé parcequ'ils n'avoient point, comme Trebellius, à redouter le ressentiment de ses descendants.

Au reste, si, devant le tribunal de l'histoire, on peut croire coupable d'un crime celui qui en tire quelque avantage, les malheurs de Valérien auroient eu pour auteur Macrien; et cependant Zosime[2] dit formellement que ces malheurs furent causés par l'imprévoyance de l'empereur. Macrien se ligua d'abord avec Baliste, préfet du prétoire, et, ayant réuni les débris de l'armée de Valérien, ils délibérerent sur le successeur qu'ils donneroient à ce prince infortuné; car Gallien, son fils, étoit tombé dans un tel mépris, que les soldats agissoient comme s'il n'eût point existé. Balliste invita Macrien à revêtir la pourpre, et à choisir ses deux fils pour collegues. Il accepta ces honneurs l'an 261

(1) Trebell., *in Macr., Valer., et Gallieno.* (2) Lib. I, c. XXVI.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

(1014 de Rome); mais Zonare[1] dit que, redoutant le ridicule auquel prêteroit une de ses jambes moins longue que l'autre, il ceignit du diadême le front de ses deux fils, Macrien et Quietus, et refusa pour lui-même les ornements impériaux. Trebellius ajoute qu'il donna pour motifs de son refus personnel son grand âge et ses infirmités. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que l'on n'ait aucune médaille de Macrien le pere[2]; cependant, malgré cette lacune dans la série numismatique, qui devroit l'exclure de l'Iconographie, j'ai dû lui consacrer une page pour rendre intelligible l'histoire de ses deux fils. D'ailleurs il est possible que l'on découvre un jour son portrait sur quelque médaille, monument de la piété filiale, telle que d'autres empereurs en ont fait frapper en l'honneur de leurs peres. Déja même M. Sestini[3] en a décrit une qu'il croit appartenir à Macrien le pere.

Quoi qu'il en soit, les historiens parlent toujours de Macrien, depuis la défaite de Valérien, comme d'un empereur; et l'Egypte l'avoit reconnu solennellement. Il combattit quelque temps contre les Perses; ensuite il résolut de porter la guerre dans l'Occident pour détrôner Gallien. Il se mit en marche avec son fils Macrien, et laissa Quietus son autre fils pour gouverner l'Orient. Mais il trouva dans Auréole, qui avoit revêtu la pourpre impériale, un obstacle difficile à surmonter. Le combat fut livré dans l'Illyrie. La victoire demeura quelque temps incertaine; lorsqu'un porte-enseigne de Macrien tomba par hasard, et les autres porte-enseignes, croyant que leur général se reconnoissoit vaincu, baisserent leurs aigles. Les soldats imiterent leur soumission. Macrien, se voyant abandonné par eux, leur de-

(1) Lib. XII, c. xxiv. (2) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 466. (3) *Lettere*, t. IV, 132.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LVIII. N° 13.

manda comme une faveur de lui ôter la vie ainsi qu'à son fils. Ils lui obéirent l'an 262 (1015 de Rome).

Macrien fils périt malheureusement avec son pere l'an 262. Trebellius dit que son frere et lui étoient dignes de la couronne. Zonare[1] l'appelle *Macrien;* mais il nomme son pere *Macrin.* On voit à la planche LVIII, n° 13, sur une médaille de billon[2], son portrait, jeune, portant la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* C*æsar* FVL*vius* MACRIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, Rome assise, tenant une Victoire; légende, ROMAE AETERNAE.

§. 12. QUIETUS,

TYRAN DANS L'ORIENT.

Nous avons vu Macrien refuser la pourpre l'an 261; mais il en revêtit ses deux fils, Macrien et Caïus Fulvius Quietus, que Trebellius dit en avoir été dignes. De même qu'ils avoient partagé sa bonne fortune, de même ils furent entraînés dans sa chute. L'aîné fut tué avec lui après la victoire d'Auréole. Le second, Quietus, chargé par Macrien de gouverner l'Orient pendant qu'il marcheroit en Occident contre Gallien, éprouva un sort aussi funeste. Les soldats envoyés par Auréole pour ôter la vie à Quietus, après la mort de son pere, apprirent qu'Odénat, prince de Palmyre, feignant d'en avoir reçu l'ordre de Gallien, avoit assiégé dans Emese Quietus et Baliste; et que les habitants de cette ville de Syrie, excités par Baliste et redoutant

(1) *In Quieto.* (2) Alliage d'argent et de cuivre dans lequel le cuivre domine.

les fatigues d'un siége, avoient coupé la tête au fils de Macrien l'an 262[1].

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

Pl. LVIII.

Pour diminuer l'aridité de mes recherches, je rapporterai un extrait de Trebellius qui fera connoître un genre de luxe propre au troisieme siecle, et la cause de l'abondance des pierres gravées antiques. La famille des Macriens, qui subsistoient encore à la fin du troisieme siecle, époque des écrits de cet historien, rendoit un culte particulier au fils de Philippe, à Alexandre. Ils avoient son portrait, les hommes sur les anneaux et la vaisselle d'argent; les femmes dans leur coiffure, sur leurs bracelets et leurs anneaux, par-tout enfin: de sorte qu'on le voyoit broché en différentes couleurs sur les tuniques, les bandelettes, et les manteaux des meres de famille. Trebellius ajoute que depuis peu Cornelius Macer leur parent, donnant un repas dans le temple d'Hercule, avoit porté une santé au pontife dans une coupe d'*electrum*[2] présentant dans le milieu le portrait d'Alexandre, et tout autour les actions de ce conquérant tracées avec des dimensions fort petites. Macer la laissa examiner par tous ceux qui étoient admirateurs de ce héros. « J'ai rapporté ce trait, dit l'historien, parceque, dit-on, ceux qui portent sur eux le portrait d'Alexandre en or ou en argent réussissent dans toutes leurs entreprises. »

Une médaille de billon, gravée planche LVIII, n° 14, présente une tête ornée de la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* C*æsar* FVLV*ius* QVIETVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, Jupiter assis, un aigle à ses pieds; légende, IOVI CONSERVATORI. N° 14.

(1) Trebell., *Gall.*, III. (2) Alliage d'or et d'argent, dont l'argent formoit la 5e partie.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LIX.

§. 13. LES PRINCES DE PALMYRE.

Pendant que toutes les armées étoient révoltées, qu'elles donnoient chacune à son chef le titre d'empereur, et que ces princes éphémeres combattoient avec acharnement les uns contre les autres, on vit deux femmes, célebres par leur courage et leur dévouement pour leur patrie, opposer aux barbares qui vouloient envahir l'empire romain des barrieres insurmontables. Dans l'Occident, Victorina, n'osant s'asseoir sur le trône des Césars (aucune femme ne lui en avoit donné l'exemple), y plaça, entre autres usurpateurs, Tetricus, qui défendit vaillamment contre les Germains et les Francs le passage du Rhin.

L'Orient vit paroître à la même époque Zénobie, héroïne qui rappeloit Didon, Sémiramis, et surtout Cléopâtre, qu'elle vouloit reconnoître pour une de ses aïeules[1]. Les Perses, vaincus et repoussés au-delà de leurs frontieres par Odénat, n'oserent attaquer Zénobie après la mort de son mari. L'empereur Claude, reconnoissant de la barriere qu'elle opposoit dans l'Orient aux ennemis du peuple romain, lui laissa porter le titre d'Auguste, que Gallien avoit donné à son époux et aux deux fils dont Odénat l'avoit rendue mere. Mais Aurélien mit un terme aux prospérités de Zénobie, vainquit son armée, la fit elle-même prisonniere, et la contraignit à suivre son char de triomphe.

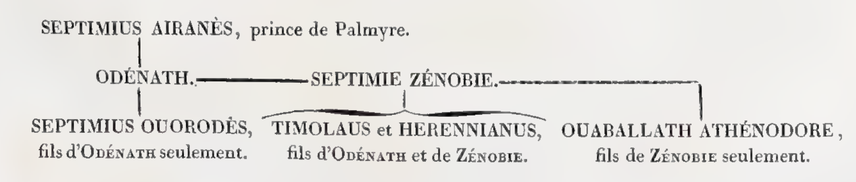
Le regne d'Odénat et celui de Zénobie forment la seule époque où l'histoire de Palmyre nous soit connue, parcequ'elle se trouve liée à celle de l'empire romain. Ses ruines admirables prouvent qu'elle a eu d'autres époques aussi brillantes. Elles attestent que le transport des marchandises de l'Inde en Europe se faisoit alors

(1) Trebell., *Herenn.*, XXVI.

Chap. XIII.
Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.
Pl. LVIII.

à travers le désert qui sépare l'Euphrate de la Syrie; que Palmyre fut le lieu de repos des caravanes, si même elle ne fut pas l'entrepôt de leurs marchandises; que les richesses y abonderent, et que ses princes les employerent à construire dans cette Oasis des édifices qui rappellent l'architecture du siecle des Antonins. C'est là tout ce que nous savons d'un peuple que les cruautés d'Aurélien anéantirent, ou du moins disperserent pour toujours.

Les médailles de quelques uns des princes de Palmyre qui régnoient au troisieme siecle sont parvenues jusqu'à nous, ainsi que des inscriptions grecques relatives à ses souverains. Elles ont donné la torture aux plus savants numismates, Tristan, Spanheim, Hardouin, Vaillant, Banduri, Frœlich, Corsini, Pellerin, et Eckhel; le dernier dit même expressément[1] que toute recherche suivie sur ce sujet n'est qu'une perte de temps. Malgré cette proscription, les écrits des Arméniens ont fourni sur cette matiere, à M. Saint-Martin, membre de l'académie des belles-lettres, très savant dans leur langue, des lumieres nouvelles, qu'il exposera dans un ouvrage actuellement sous presse (en mars 1821). Il m'a permis de publier la généalogie des princes de Palmyre, qu'il a dressée, et qui me paroît résoudre toutes les difficultés. La voici telle qu'il me l'a communiquée. On y verra la réunion en un seul personnage d'*Ouaballath* et d'*Athénodore*, dont on en faisoit deux; par cette réunion, les médailles concorderont avec les inscriptions.



(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, 495.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

Airanès n'est connu que par une inscription grecque.

Odénath est désigné dans la même inscription comme fils d'Airanès[1]. On ne possede aucune médaille de ce prince; quoique Trebellius[2] dise qu'ayant appris sa victoire sur les Perses, Gallien, après lui avoir donné, avec l'approbation générale, le titre d'Auguste et les ornements impériaux, ordonna que l'on frappât au nom du prince de Palmyre des monnoies sur lesquelles on verroit les Perses captifs. Zosime donne à Odénath une origine illustre, et Palmyre pour le lieu de sa naissance; selon Procope[3], il étoit chef des Sarraceni, qui habitoient les bords du Danube. Redoutant l'agrandissement de la puissance de Sapor, qui venoit de réduire en captivité l'infortuné Valérien l'an 261 (1014 de Rome), il joignit ses forces à celles de Baliste, préfet du prétoire. Ils repousserent le roi des Perses au-delà de l'Euphrate, et rétablirent en Orient l'empire romain dans ses anciennes limites. Gallien reçut les honneurs du triomphe comme s'il eût été le vainqueur, et il traîna enchaînés à son char les Perses les plus nobles qu'Odénath avoit fait prisonniers. Eckhel croit que ce fut dans l'année 266 (1019 de Rome) que le nouvel empereur perdit la vie. L'auteur de ce meurtre fut Mæonius, son cousin.

Odénath avoit épousé Zénobie, qui le rendit pere de deux fils appelés Timolaüs et Herennianus. Mais il avoit eu d'une autre épouse, que l'histoire ne nomme point, un fils appelé dans une inscription grecque Septimius Ouorodès, qui reçut en même temps que son pere le titre d'Auguste. Trebellius[4] l'appelle Herodes, et il dit que les mœurs dissolues de ce jeune homme le rendirent odieux; et que la prédilection d'Odénath

(1) *Mém. de l'Ac. des B.-L.*, t. II, p. 530.
(2) Trebell., *in Gallin.*, XII.
(3) *Bell. Pers.*, II, 5.
(4) *In Herod. et Mæonio.*

pour ce fils fut cause que Zénobie, mere de deux autres, le fit tuer avec son pere. Nous n'avons aucune médaille de ce jeune empereur. On ne peut donner une plus haute idée d'Odénath que de dire avec Trebellius, «La colere des dieux contre les Romains étoit extrême; car, après leur avoir ôté Valérien, ils ne voulurent pas leur conserver Odénath.»

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien.

Pl. LIX.

Timolaus et Herennianus étoient fils d'Odénath et de Zénobie. Après la mort d'Odénath, sa veuve régna sous le nom de ses deux fils, qu'elle avoit revêtus de la pourpre. Quelle fut la fin de ces jeunes princes? Trebellius lui-même, qui vivoit à cette époque, l'a ignorée. On ne connoît d'eux aucune médaille.

Zénobie (*Septimia Zenobia*), seconde épouse d'Odénath, ne paroît dans l'histoire qu'en l'année 264, lorsque Gallien accorda le titre d'Auguste à Odénath, à son épouse Zénobie, et à leurs enfants. Trebellius, cité plus haut, donne à entendre qu'elle ne fut point étrangere au meurtre de son mari, parcequ'elle ne pouvoit supporter les préférences qu'il accordoit à Ouorodès, son propre fils, sur Timolaüs et Herennianus, nés de leur mariage. Après la mort d'Odénath et de son fils chéri (l'an 266), Zénobie gouverna avec fermeté et prudence le royaume de Palmyre, sous le nom de ses deux enfants. Procope[1] lui attribue la fondation de Palmyre, à laquelle on donna son nom. Il est certain au moins que cette ville, dont les ruines nous étonnent par leur étendue et par leur magnificence, lui dut de nombreux embellissements. Malgré les ravages d'Aurélien, elle étoit encore habitée du temps de Justinien (peut-être comme elle l'est encore aujourd'hui, par des Arabes bédouins); mais elle n'étoit plus d'aucune importance.

(1) Procop., *Bell. Pers.*, II, V.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

La beauté de Zénobie étoit encore moins célebre dans l'Orient que son érudition. Elle parloit l'égyptien (probablement la langue copte), le latin, et le grec. Elle devoit la connoissance de cette derniere langue au rhéteur Longin (fameux par un excellent Traité sur le Sublime), qui fut son conseiller intime, et qui, après avoir partagé ses prospérités, fut enveloppé dans son infortune, et périt par les ordres du cruel Aurélien. On dit qu'elle avoit composé un abrégé de l'histoire d'Egypte et d'Orient. Trebellius[1] lui fait honneur des victoires remportées par Odénath, qu'il représente comme moins courageux qu'elle. Zénobie, quoique fort sobre, imitoit les empereurs romains, et donnoit des repas splendides; mais, en même temps, elle vouloit qu'on se prosternât en l'abordant, comme on le pratiquoit à la cour de Perse. Au reste l'étendue de ses états étoit aussi grande que celle des régions soumises à Châpour (Sapor). Elle étoit reine de l'Asie majeure depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée; une partie considérable de l'Egypte (dont elle adopta la fabrique pour les monnoies de son empire) obéissoit à ses lois; elle en donnoit même à une partie de l'Asie mineure. Le successeur de Gallien, Claude II, occupé pendant les deux années de son regne à combattre Tetricus, ne chercha point à dépouiller Zénobie de sa puissance.

Aurélien, ayant succédé à Claude-le-Gothique, travailla sans relâche à rétablir l'empire romain dans son ancienne splendeur. Après avoir ramené en Occident l'ordre et la paix, il porta ses armes en Orient; il arracha aux Goths toute l'Asie mineure jusqu'à Antioche. Zénobie marcha contre Aurélien pour défendre cette ville; mais elle fut vaincue plusieurs fois dans la Syrie, et

(1) Trebell., *in Zenob.*

contrainte à se renfermer dans Palmyre. Espérant que les armées romaines périroient dans le désert qui entouroit cette capitale, elle opposa une vigoureuse résistance à Aurélien, et cet empereur reçut une grave blessure. Il lui fit proposer de se rendre[1], s'engageant à lui conserver la vie et à respecter les droits de ses sujets. A cette lettre, écrite en grec, Zénobie répondit en syriaque: « Des écrits ne suffisent point pour contraindre des assiégés à se rendre. Vous ne triomphez pas encore; vous avez à combattre les Sarraceni, les Arméniens, et les Perses. Quelles forces opposerez-vous à tant d'ennemis, vous à qui des voleurs (les Arabes bédoins) ont déja fait essuyer de si grandes pertes? Rappelez-vous que Cléopâtre préféra la mort aux suites humiliantes d'une soumission volontaire. »

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

Les Perses vinrent au secours de Zénobie; mais Aurélien les repoussa avec perte. Alors la reine, voyant que les vivres alloient manquer aux assiégés, s'enfuit sur un dromadaire à travers le désert; et elle alloit passer l'Euphrate, lorsque des soldats envoyés à sa poursuite la firent prisonniere. Aurélien lui demanda comment elle avoit osé lutter contre les empereurs romains. Zénobie lui fit une réponse aussi adroite que fiere. « Je vous reconnois pour un véritable empereur; mais j'ai toujours jugé indignes de ce nom et Gallien et ses ignobles rivaux. » Les soldats demanderent à grands cris la mort de cette reine. Aurélien refusa d'ôter la vie à une princesse qui avoit si vaillamment défendu les limites orientales de l'empire; mais, pour les satisfaire, il fit mourir Longin et quelques autres de ses conseillers.

Aurélien, qui avoit le courage et la vigueur de caractere des anciens Romains, en avoit aussi la férocité. Il en donna la preuve

(1) Vopisc., *in Aureliano.*

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

dans son triomphe de l'an 273 (1026 de Rome.). On vit son char suivi par le sénateur Tetricus, par le fils de Tetricus, et par la reine de Palmyre[1]. Celle-ci étoit si chargée du poids de plusieurs chaînes d'or et des ornements dont on l'avoit revêtue, qu'elle fut plusieurs fois contrainte de s'arrêter pendant la marche. Après les jours du triomphe, Aurélien témoigna à Zénobie une grande considération; il lui donna des terres auprès de la ville d'Hadrien, à Tivoli; il maria même, selon Zonare, ses filles à des personnages distingués. Saint Jérôme et saint Prosper parlent de ses descendants, qui vivoient encore à Rome dans le cinquieme siecle. On ignore l'année de sa mort.

Il seroit difficile de faire mieux connoître cette illustre princesse qu'en rapportant la lettre adressée au sénat et au peuple romain par Aurélien, lettre dans laquelle il se disculpoit d'avoir traîné une femme en triomphe. « Ceux qui me font ce reproche, dit-il[2], ne sauroient au contraire assez me louer, s'ils connoissoient cette princesse, s'ils savoient avec quelle prudence elle forme des plans, quelle constance elle met dans l'exécution; avec quelle sagesse elle traite ordinairement les soldats, soit avec munificence dans les circonstances difficiles, soit avec sévérité dans les circonstances pénibles. Odénath lui dut, je puis le dire, d'avoir vaincu les Perses, et d'avoir repoussé Sapor au-delà de Ctésiphon. Je puis assurer encore que les Orientaux et les Egyptiens craignoient tellement cette femme, que les Arabes, les Sarraceni, et les Arméniens, n'osoient troubler la paix dont son peuple jouissoit. Je ne lui aurois pas laissé la vie, si j'avois ignoré qu'elle eût rendu de grands services à l'empire romain, en conservant pour elle et pour ses fils celui d'Orient....

(1) Vopisc., *in Aureliano*. (2) Trebell., *Zenob.*

S'il n'est pas glorieux d'avoir vaincu une femme et d'en avoir triomphé, que dira-t-on de Gallien, qui ne tint point à déshonneur de lui abandonner la défense de l'empire? Que dira-t-on du vénérable Claude, de ce grand général, qui, occupé à repousser les Goths, souffrit, dit-on, qu'elle exerçât la puissance suprême, afin qu'il pût sans trouble terminer sa glorieuse expédition, assuré qu'il étoit de voir les limites orientales de l'empire défendues par cette femme extraordinaire?» Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

Les médailles nous présentent seules des portraits de Zénobie; mais, comme elles sont toutes de fabrique égyptienne (d'Alexandrie), ou travaillées de la même maniere, l'Iconographie en tirera peu d'utilité. On en voit ici une très rare du cabinet de Vienne; elle est de potin[1]. Autour d'une tête de femme ceinte du diadême on lit CЄΠΤιμια ZHNOBIA CЄBαστη. Revers, femme debout devant un autel allumé, tenant de la main droite un grain d'encens, et de la gauche une acerra[2]; on croit lire dans le champ, Lυκαϐαντος Є (*anno quinto*). N° 1.

Ouaballath Athénodore étoit fils de Zénobie seulement, comme le fera voir M. Saint-Martin, d'après le témoignage des écrivains arméniens. Jusqu'à présent on avoit dit qu'Ouaballath et Athénodore étoient deux personnages distincts, tous deux fils d'Odénath et de Zénobie. On ne donnoit à Athénodore que la médaille de potin du n° 2, planche LIX; sur laquelle on lit en toutes lettres, AΘHNOΔΩPOC avec AYPHΛIANOC, autour de deux têtes couronnées de laurier; et au revers, Lυκαϐαντος A (*anno* 1), dans une couronne du même arbuste. Mais on donnoit à Ouaballath toutes les autres médailles sur lesquelles on lisoit OYABAΛΛAΘOC, suivi des abrégés d'AΘHNOΔΩPOC. D'après N° 2

(1) Alliage grisâtre de cuivre, de plomb, et de zinc en toutes proportions.

(2) Boîte à encens.

Chap. XIII. Les trente tyrans sous Valérien et Gallien. Pl. LIX.

la découverte de M. Saint-Martin, on restituera toutes ces médailles au seul Ouaballath Athénodore. L'histoire fait à peine mention de cet Auguste d'Orient. Il reçut ce titre avec sa mere; il fut traîné en triomphe avec elle, et, comme elle, il vécut obscurément des bienfaits d'Aurélien.

CHAPITRE XIV.

EMPEREURS APRÈS GALLIEN JUSQU'A DIOCLÉTIEN.

MONTESQUIEU[1] a peint cette époque en deux mots : « Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite, et Probus, quatre grands hommes qui, par un grand bonheur, lui succéderent, rétablirent l'empire, prêt à périr. » Pl. LIX.

§. 1. CLAUDE II, ou LE GOTHIQUE.

Constance-Chlore, pere de Constantin-le-Grand, étoit fils d'une niece de Claude-le-Gothique. De là vient que Trebellius, écrivant sous le regne du fils de Constance, a écrit plutôt un panégyrique de Claude qu'une histoire fidele. De là vient aussi que Zosime, dont la haine pour Constantin éclate dans tous ses écrits, doit être consulté quand, d'accord avec les autres historiens, il reconnoît dans Claude des vertus et des talents.

Je commencerai par rapporter l'aveu fait par Trebellius, le panégyriste de Claude, de la part que cet empereur avoit prise au meurtre de Gallien, parceque c'est le seul reproche que lui fasse l'histoire, et parceque je n'aurai plus à retracer que des actions louables. « Destiné, dit-il[2], à porter le sceptre pour le

(1) *Grandeur des Romains*, XVI. (2) Trebell., *Claud.*, I.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

bonheur du genre humain, il l'arracha à l'infame Gallien; mais il ne fut pas l'auteur de cette entreprise.» Il dit encore ailleurs [1]: «Les deux conjurés Martianus et Heraclianus tinrent conseil pour savoir quel successeur ils donneroient à Gallien; leur choix tomba sur Claude, qui n'étoit point présent à cette délibération, et il fut inspiré par la considération générale dont Claude jouissoit.» Zosime [2] s'exprime d'une maniere expresse: «Héraclien, préfet du prétoire, ayant trouvé un complice dans Claude, chef de l'administration après l'empereur, se résout à assassiner Gallien...... Les soldats étant demeurés tranquilles par l'ordre de leurs chefs, Claude fut mis en possession de l'empire, dont tout le monde le croyoit digne.» Le 14 mars 268, peu de jours après, on apprit à Rome ce choix des soldats; et le sénat reçut des lettres du nouvel empereur, qui lui en demandoit la confirmation. Gallien étoit trop haï pour que le sénat pût hésiter; mais, en confirmant la nomination de Claude, il décerna au premier les honneurs de l'apothéose, sans doute parcequ'il étoit mort empereur. Le premier soin de Claude fut de comprimer les ennemis de Gallien, qui faisoient périr tous ceux à qui il avoit accordé quelque faveur.

Les deux Victors, qui écrivoient sous Constantin-le-Grand, petit-neveu de Claude, racontent la mort de Gallien et l'élection de son successeur d'une maniere favorable pour le grand-oncle de leurs souverains. Selon eux [3], Gallien, perdant beaucoup de sang par la blessure qu'il avoit reçue, et sentant la mort approcher, auroit envoyé à Claude les ornements impériaux, et l'auroit désigné pour son successeur. Ce récit ne se trouvant pas dans le panégyrique de Claude, écrit par Trebellius, ne paroît

(1) *Gall.*, XIV. (2) Lib. I, cap. XL et XLI. (3) *Cæs.*, XXXIII; et *Epit.*, XXXIV.

être qu'une flatterie à laquelle ceux-mêmes qui en étoient l'objet ne paroissent pas avoir ajouté foi.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Claude naquit en 214 ou 215, car Eusebe lui donne cinquante-six ans à l'époque de sa mort. On ne connoissoit avec certitude ni son pays ni son pere; mais les flatteurs le faisoient descendre de Dardanus et des Troyens. Il paroît vraisemblable que l'Illyrie l'avoit vu naître. L'histoire, qui ne fait aucune mention de son épouse, ne lui donne point d'enfants; mais il avoit deux freres, Quintillus, qui regna après lui, et Crispus, dont la fille, Claudia, fut mere de Constance-Chlore et grand'mere de Constantin. Trebellius et Vopisque attribuent à Claude le prénom Flavius, qui, selon eux, attestoit sa descendance de la famille de Vespasien, et par lequel la famille de Constantin se rattachoit à celle du pere de Titus.

Parvenu par son mérite au tribunat militaire, Dece, qui l'estimoit beaucoup, lui confia, l'an 251, la garde des Thermopyles et la défense du Péloponnese contre les Goths. Valérien, qui apprécioit avec beaucoup de sagacité ceux qu'il employoit, donna à Claude le commandement d'une légion dans la Syrie; puis, exauçant le vœu du sénat et du peuple, il le créa, en 258, général de toutes les troupes de l'Illyrie. L'indigne fils de Valérien, Gallien, quoiqu'il redoutât ses talents, le conduisit, en 262, avec lui dans les Gaules, pour combattre Postume. Cinq ans après, Claude, réuni avec Marcien, chassa les Goths de l'empire. Leurs avis furent partagés sur les suites de cette grande victoire; Marcien vouloit laisser une issue libre aux Goths, qui fuyoient, et son avis fut suivi. Claude pensoit au contraire qu'il falloit les détruire entièrement, et la suite des évènements prouva que son opinion étoit la meilleure, car les Goths revinrent avec plus de furie attaquer l'empire.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Presque toutes les provinces avoient été la proie des barbares, lorsque Claude reçut le titre d'Auguste, et l'on n'y trouvoit même plus d'armes pour les soldats. Tetricus étoit maître des Gaules et de l'Espagne; Zénobie régnoit en Orient sur les provinces romaines; et Auréole se maintenoit encore en rébellion ouverte dans Milan. Celui-ci fut le premier attaqué et vaincu par Claude. Les Germains s'étoient avancés jusqu'à Vérone; mais les légions d'Auréole, réunies à celles de Claude, les mirent en fuite; d'où vint à l'empereur le titre glorieux de Germanicus[1]. Claude se rendit ensuite à Rome, où il s'occupa à réformer les abus innombrables qui s'étoient introduits pendant les troubles dans les tribunaux et dans l'administration. Entre autres sages reglements il défendit de demander à l'empereur les biens qui appartenoient à quelques citoyens. D'après cela une femme vint réclamer une terre dont Gallien avoit fait présent à un officier militaire. Cet officier étoit Claude lui-même: aussi lui répondit-il, « Claude, devenu empereur, doit restituer un bien qu'il a accepté lorsqu'il n'étoit que citoyen, et par conséquent moins obligé à maintenir l'exécution des lois[2]. »

L'année 269 (1022 de Rome) rappela l'empereur dans les camps[3]. Les restes des Goths, réunis aux Hérules, aux Scythes, et à plusieurs autres peuples septentrionaux, s'embarquerent sur le Pont-Euxin à l'embouchure du Dniester. Arrivés vers la Propontide, une partie de leur flotte fut dispersée par une violente tempête; le reste, après avoir traversé l'Hellespont, vint assiéger Cassandrie et Thessalonique; mais ils furent contraints de lever le siége de plusieurs villes, parcequ'ils n'avoient point de machines pour en abattre les murailles. Alors ils se répandirent

(1) Vict., *Epit.*, XXXIV. (2) Zonar., XII, 26. (3) Zosim., I, 42.

dans la Thessalie, dans la Grece, dont ils ravagerent les campagnes. Ils remporterent même sur des corps de cavalerie romaine une victoire de peu de durée, qui fut bientôt suivie d'une défaite signalée. La présence de l'empereur redoubla l'ardeur des Romains, ils chasserent les Goths, les renfermerent dans la Thrace et dans la Macédoine, où une maladie épidémique en détruisit une grande partie. De ceux qui survécurent les uns furent incorporés dans les légions romaines; d'autres, ayant obtenu des terres, se livrerent à l'agriculture. Chap. XIX. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

Cette expédition glorieuse fit surnommer Claude *le Gothique;* mais elle lui coûta la vie. « Il fut attaqué de l'épidémie, dit Zosime, et en mourut, ainsi qu'un grand nombre de ses soldats : c'étoit un homme recommandable par toutes les vertus, et dont la perte fut vivement sentie par tous les Romains. » Il mourut à Sirmium dans la Pannonie, l'an 270 (1023 de Rome), âgé de cinquante-six ans, dans la troisieme année de son regne.

On voit sur un médaillon de bronze, gravé ici sous le n° 3 de la planche LIX, une tête couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* CLAVDIVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, les trois Monnoies, qui présidoient à l'or, à l'argent, et au bronze, dont on voit des masses à leurs pieds; légende, MONETA AVG*usta*. N° 3.

Je prends occasion de cette médaille pour rapporter deux observations relatives aux monnoies de cette époque. 1° Après le regne de Claude, les villes grecques et les colonies (excepté l'Egypte jusqu'à Constance-Chlore) cesserent de faire frapper des médailles; 2° les médailles d'argent fin ne paroissent plus que sous le regne de Dioclétien, à quelques exceptions près.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

§. 2. QUINTILLUS, EMPEREUR.

Marcus Aurelius Quintillus étoit frere de Claude-le-Gothique, et fut compté parmi ceux dont le sang couloit dans les veines de Constantin. A ce titre l'histoire devroit nous donner quelques détails positifs sur ce prince, et cependant le peu que nous en savons est confus et incertain. Le sénat et toute l'Italie élurent Quintillus empereur, après la mort de son frere, l'an 270 (1023 de Rome). Il paroît que l'amour du peuple pour Claude fut la cause de ce choix; car on reconnoît au milieu des éloges qu'on lui a donnés, pour flatter Constantin, qu'il étoit trop foible pour gouverner un empire: aussi, lorsque son frere l'envoya pour repousser les Goths, lui adjoignit-il Aurélien, avec un plein pouvoir [1].

L'armée qui étoit en Pannonie, ayant vu mourir l'empereur Claude, n'attendit point que le sénat lui eût choisi un successeur; elle proclama Auguste son général, Aurélien. A cette nouvelle, les armées d'Italie, irritées contre Quintillus, qui avoit voulu rétablir la discipline militaire, l'abandonnerent (Trebellius dit même qu'il fut tué par ses soldats). Il se donna la mort après dix jours de regne; dix-sept, selon Trebellius, et même quelques mois, selon Zosime [2], tant est grande la confusion qui regne dans les historiens de cette époque.

N° 4. Sur une médaille de petit bronze, gravée ici au n° 4 de la planche LIX, on voit une tête portant la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* M*arcus* AVR*elius* CL*audius* QVINTILLVS.

(1) Zonar., XII, 26; Vopisc., *Aurel.*, XVII. (2) Zosim., I, 47.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl, LIX

Revers, femme debout, tenant de chaque main une enseigne militaire; légende, FIDES MILIT*um*.

§. 3. AURELIEN, EMPEREUR, ET ULPIA SEVERINA.

Dans le banquet des *Césars*, l'empereur Julien peint ainsi Aurélien : «Il accourut cherchant à se soustraire aux regards de ceux qui l'accusoient auprès de Minos; car on lui reprochoit plusieurs crimes, et plusieurs condamnations à mort très injustes, qu'il vouloit défendre par de vains prétextes.» C'est avec les mêmes couleurs qu'Eutrope[1] a tracé le portrait de cet empereur. «Il fit mourir un grand nombre de personnes de distinction : cruel et sanguinaire, il fut plutôt nécessaire dans de certaines circonstances que digne d'amour en aucun temps : toujours cruel, le fils même de sa sœur fut une de ses victimes : il rétablit cependant la discipline militaire, et fut le vengeur des mœurs outragées.» Enfin Vopisque, qui prodigue les éloges à la mémoire d'Aurélien, dit : «On doit voir en lui moins un bon prince que le seul homme capable de rétablir l'empire romain.»

Lucius Domitius Aurelianus étoit né dans quelqu'une des provinces arrosées par le Danube; on ne sait dans quelle année. Le culte particulier qu'il rendit toujours au soleil porte à croire véritable le témoignage d'un historien grec rapporté par Vopisque[2], d'après lequel la mere d'Aurélien auroit été prêtresse de ce dieu dans le lieu qu'elle habitoit avec son époux. Il entra jeune dans la milice, où il se fit remarquer par une force extra-

(1) Eutrop., IX, 14. (2) Vopisc., *Aurel.*, IV.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

ordinaire, et sur-tout par une passion démesurée pour le maniement des armes, qui le fit surnommer l'*Épée-au-poing*[1]. On assuroit qu'il avoit tué de sa main, en diverses occasions, mille Sarmates, dont quarante-huit en un seul jour. Tribun légionnaire à Mayence, il repoussa les Francs, peuples de Germanie, dont l'histoire parle alors pour la premiere fois, l'an 241. Il se signala tellement depuis, que Valérien l'appeloit, en 256, le libérateur de l'Illyrie, le restaurateur des Gaules, et le comparoit aux Corvinus et aux Scipions. Cependant il ne voulut pas le nommer gouverneur de son fils Gallien, parceque la rigueur avec laquelle il faisoit exécuter les lois militaires lui paroissoit d'un dangereux exemple : elle alloit en effet jusqu'à punir de la mort la plus cruelle un soldat qui avoit fait violence à une femme. Mais Aurélien, dont le caractere étoit plus ferme que celui de Valérien, ne relâcha rien de sa sévérité, et parvint ainsi à rétablir la discipline militaire. En 257, lieutenant du général de l'Illyrie et de la Thrace, il délivra ces provinces envahies par les Goths. L'année suivante, Valérien, pour le récompenser, le nomma consul, en lui donnant de quoi subvenir aux dépenses que nécessitoit cette haute magistrature : témoignage honorable de son désintéressement. Sous le regne de Gallien, Aurélien n'eut pas l'occasion de s'illustrer; mais sous Claude il ôta la vie, en 268, selon l'opinion commune, au tyran Auréole, et remporta une grande victoire sur les Sarmates et les Sueves[2]. Les Goths étant rentrés dans la Macédoine, Claude chargea Aurélien de diriger son frere Quintillus, qu'il envoyoit pour les combattre, et il le nomma d'abord général de l'Illyrie et de la Thrace, enfin commandant général de la cavalerie.

(1) *Manu ad ferrum.*

(2) Peuples qui habitoient les contrées arrosées par la Vistule et l'Elbe.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Vopisque, annonçant qu'Aurélien fut élu pour succéder à Claude par les légions de l'Illyrie, l'an 270 (1023 de Rome), et reconnu ensuite par toutes les armées, attribue cette élection à l'estime que les troupes avoient conçue pour lui d'après les victoires brillantes qu'il avoit remportées sous Claude. Cependant Zonare[1] dit que ce prince, avant de mourir, avoit déclaré Aurélien Auguste, ou digne de l'être. Le même historien raconte qu'un nouvel empereur s'étant rendu à Rome après la mort volontaire de Quintillus, frere de Claude, qui n'avoit régné que peu de jours, demanda à un sénateur des conseils pour le guider dans le gouvernement de l'empire, et qu'il en reçut cette réponse: «Il ne faut pour cela que du fer et de l'or; l'un de ces métaux pour ses bons serviteurs, et l'autre pour ceux qui lui porteroient ombrage.» Zonare ajoute que le sénateur fut une des premieres victimes de la cruauté d'Aurélien. Cette passion ternit sa gloire militaire et ses talents administratifs; il s'y abandonna, lorsqu'en 271 il revint à Rome, après avoir vaincu et repoussé les nations ultradanubiennes, qui s'étoient avancées jusque dans l'Italie supérieure. Il fit mourir plusieurs sénateurs et plusieurs autres illustres personnages soupçonnés d'une conspiration. Aurélien s'occupa ensuite à rebatir les murailles de Rome, qui tomboient en ruine, et il augmenta considérablement l'étendue de cette ville: c'étoit un droit dévolu aux seuls princes qui avoient agrandi l'empire.

Libre des soins administratifs, redoutant peu le tyran des Gaules et de l'Espagne, Tetricus, que Claude n'avoit point inquiété, et avec lequel lui-même entretenoit des correspondances, Aurélien résolut, en 272, de faire rentrer sous l'obéissance de

(1) Lib. XII, 27.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

Rome les provinces de l'Orient et une partie de l'Egypte, sur lesquelles Zénobie exerçoit un empire absolu. Sa marche fut retardée par quelques combats qu'il eut à soutenir contre les Goths, rentrés dans la Thrace, et qu'il poursuivit même au-delà du Danube. Arrivé en Syrie, il ne trouva de résistance qu'à Antioche, non loin de laquelle l'armée de Zénobie campoit sur l'Oronte. Il l'attaqua, la mit en déroute, et lui fit éprouver la puissance de la discipline militaire des Romains. La reine se retira à Emese, où elle réunit soixante et dix mille combattants. Aurélien l'attaqua de nouveau, mit encore son armée en fuite, et l'obligea à se réfugier dans la capitale de ses états. Il la poursuivit sans relâche; mais les Arabes nomades (bédouins) le harcelerent vivement dans la traversée du désert.

Zénobie attendit vainement les secours que lui avoient promis les Perses, les Arméniens, et les Sarraceni; la renommée d'Aurélien les avoit glacés d'effroi. Elle fut aussi trompée dans ses espérances, lorsqu'elle vit les nations voisines, soumises aux ordres de l'empereur, lui apporter des vivres en grande quantité; et une blessure qu'il reçut pendant le siége ne point ralentir son ardeur. Alors Zénobie, craignant de voir Palmyre prise d'assaut, monta sur un dromadaire, et s'enfuit à travers le désert, pour solliciter en personne des secours auprès du roi des Perses. Elle se préparoit déja à traverser l'Euphrate, lorsque des soldats envoyés à sa poursuite par Aurélien l'atteignirent (en 273), la firent prisonniere, et la ramenerent dans le camp du vainqueur, On connoît la réponse fiere et noble qu'elle lui fit, quand il lui reprocha la présomption qu'elle avoit eue de lutter contre des empereurs romains. « Je vous regarde vous, Aurélien, comme un véritable empereur; mais Gallien et ses ignobles rivaux, je les ai toujours crus indignes de ce grand nom. » La ville se rendit,

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

et Aurélien pardonna aux Palmyréniens, après les avoir dépouillés de leurs richesses. Revenu à Emese, il fit mourir les principaux personnages de la cour de Zénobie, entre lesquels se trouvoit le célebre rhéteur Longin; mais il refusa d'envelopper Zénobie dans cette proscription, malgré les clameurs des soldats. Il avoit d'autres desseins sur cette princesse infortunée.

Cette victoire mit le comble à la gloire d'Aurélien. Les peuples de l'Orient les plus éloignés lui envoyerent des ambassadeurs; Vopisque compte parmi eux les Seres, que quelques géographes croient avoir été les Chinois, et qui étoient du moins les habitants d'une contrée plus septentrionale que la Chine actuelle, la Boukarie[1]. Après avoir rétabli l'empire romain dans ses anciennes limites orientales, Aurélien se préparoit à revenir dans l'Occident, quand une nouvelle révolte des Palmyréniens rappela le vainqueur, qui détruisit de fond en comble leur capitale. Il accourut ensuite en Egypte, défit Firmius (ou Firmus), qui s'étoit déclaré Auguste. De là on le vit arriver dans les Gaules avec la rapidité de l'éclair, et profiter des offres que lui avoit faites Tetricus de lui en remettre la souveraineté, en abandonnant les troupes qu'il paroîtroit lui opposer.

L'empire étant pacifié dans sa vaste étendue, et replacé sur ses bases antiques, l'heureux Aurélien, dont le caractere rappeloit celui des anciens Romains, et dont l'orgueil se tournoit, comme le leur, en cruauté, montra à ses sujets les deux Tetricus et la reine Zénobie enchaînés à son char de triomphe. Mais, si la multitude fut éblouie par ce spectacle étonnant, les sénateurs virent avec douleur l'humiliation injuste d'un de leurs collegues,

(1) Le nom de *Seres* désignoit les Chinois, avec lesquels les anciens n'ont pas eu de communication immédiate; et les *Boukares*, qui transportoient sur les bords de la Caspienne les produits de la Chine et ceux de leur propre pays.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

de Tetricus, qui s'étoit démis volontairement; et les hommes sages s'étonnerent de voir attacher un si haut prix aux victoires remportées sur une femme. Aurélien se défendit du dernier reproche dans une lettre écrite au sénat, que Vopisque nous a conservée, et dans laquelle il donne de grands éloges à Zénobie. Au reste ce fut peut-être cette censure publique qui le força à réparer par les meilleurs traitements la honte qu'il avoit fait subir à ses victimes. Tetricus et son fils furent comblés d'honneurs et de richesses; Zénobie et son fils vécurent tranquilles dans les biens qu'il leur donna à Tibur (Tivoli).

Le soleil avoit toujours été pour Aurélien l'objet d'un culte particulier. Au milieu des ruines de Palmyre il avoit relevé le temple de ce dieu; édifice dont la célébrité contribuoit si puissamment à la richesse de la ville. Il y fit rétablir tous les ornements dont l'avidité des soldats romains l'avoit dépouillé. Après son triomphe, Aurélien fit élever dans Rome, en 274, à sa divinité protectrice, au soleil, un temple dont la magnificence fit long-temps l'admiration des Romains et des étrangers; où l'or, les pierreries, et les perles, furent prodigués.

La même année vit éclater dans Rome une révolte que la perfection où l'art monétaire est arrivé chez les modernes rend presque incroyable; mais tous les historiens de cette époque s'accordent dans ce récit. Les ouvriers de la monnoie de Rome, autorisés par la connivence de leur chef Felicissimus, avoient profité des troubles qui agitoient l'empire depuis plusieurs années pour fabriquer des monnoies fausses. Sachant qu'Aurélien se préparoit à punir leurs malversations, ils se révolterent, et se réunirent en armes sur le mont Cœlius[1]. Ils résisterent avec

(1) Quartier de Rome où se trouve aujourd'hui la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

tant de furie aux troupes envoyées par l'empereur pour les saisir, qu'ils tuerent sept mille soldats. Ils furent cependant vaincus et punis avec toute la sévérité qui caractérisoit Aurélien. Ce prince fit fabriquer ensuite et distribuer des monnoies légales.

Le grand nombre d'ouvriers monétaires que ce récit fait supposer avoit plusieurs causes. D'abord on fabriquoit des monnoies nouvelles tous les ans, avec des têtes et des revers différents, tandis que les modernes changent seulement les chiffres indicatifs de l'année; toutes les monnoies[1] latines étoient fabriquées à Rome, excepté un très petit nombre qui étoient frappées dans les colonies romaines; ces monnoies, coulées d'abord sous une forme approchée, étoient ensuite frappées au marteau, parceque la presse appelée balancier leur étoit inconnue. Le monnoyage des anciens exigeoit donc un nombre de bras considérable.

De nouvelles incursions des Allemani et des Germains arracherent Aurélien aux travaux administratifs. Ils étoient entrés dans la Vindélicie[2]. L'empereur les repoussa au-delà du Danube, et il transporta en-deçà du fleuve les habitants que Trajan avoit établis sur la rive gauche sous le nom de Daces: nom qu'Aurélien donna aux habitants de la rive droite. Il céda de fait aux barbares une portion de l'empire; et ce fut le premier empereur qui fit une semblable cession.

L'empereur se trouvoit, en mars de l'an 275, dans la Thrace, avec une puissante armée, qu'il se proposoit de conduire contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné, entre Byzance et Héraclée, par les principaux officiers; ils avoient été trompés par l'affran-

(1) Les antiquaires les appellent *médailles*. (2) Partie de la Baviere et de la Souabe.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

chi Mnesthée, secrétaire intime de l'empereur, qui, ayant été reconnu par le prince coupable de quelque extorsion, et menacé par lui d'en être puni, avoit résolu de le prévenir. Il contrefit l'écriture de l'empereur, composa un mémoire dans lequel on lisoit les noms de ses officiers, celui même de Mnesthée, comme des victimes désignées, et il le fit circuler entre leurs mains.

Victor le jeune[1] dit qu'Aurélien fut le premier des empereurs romains qui porta un diadême, avec des vêtements chamarrés d'or et de pierreries; cependant on ne lui voit point sur ses médailles ce bandeau royal, si long-temps odieux aux Romains. Il n'en est pas de même du titre de seigneur, *dominus,* qu'elles nous présentent pour la premiere fois, quoiqu'on le donnât à ses prédécesseurs en leur parlant et dans le discours d'apparat.

Il eut pour épouse Ulpia Severina, et fut pere d'une fille dont on voyoit des descendants à Rome dans le quatrieme siecle, du temps de l'historien Vopisque.

N° 5. On voit ici, sous le n° 5 de la planche LIX, un médaillon d'or très précieux du cabinet du roi. D'un côté paroît le buste d'Aurélien, portant une couronne radiée, avec la légende IMP*erator* CL*audius* DOM*itius* AVRELIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, l'empereur à cheval, élevant la main droite, tenant une lance de la gauche; légende, ADVENTVS AVG*usti*.

Ulpia Severina, épouse d'Aurélien, étoit fille d'Ulpius Crinitus, qui descendoit de Trajan, et qui refusa le titre de César, offert par Valérien pour récompenser sa bravoure et ses talents militaires. Ce général avoit adopté Aurélien, et lui avoit fait épouser sa fille Ulpia Severina[2]. L'histoire ne nous a transmis

(1) *Epitome*, XXXV. (2) Vopisc., *Aurel.*, X.

aucun souvenir sur cette impératrice. Seulement les médailles d'Alexandrie nous apprennent qu'elle survécut à son époux.

Une inscription recueillie par Muratori[1] lui donne le titre d'*Ulpia*.

N° 6.

Le n° 6 de la planche LIX présente un médaillon de bronze, avec sa tête coiffée du diadème, placée sur un croissant, et la légende SEVERINA AVG*usta*. Revers, buste d'Aurélien portant la couronne radiée, avec la légende IMP*erator* AVRELIANVS AVG*ustus*.

§. 4. TACITE, EMPEREUR.

Tacite fut élu par le sénat et non par la milice. Ce choix, qui combla les vœux de tout l'empire, fut précédé par un interregne qui dura une demi-année. Le mot latin *interregnum* ne doit pas être pris ici dans le sens qu'il avoit eu après la mort de Romulus et dans différentes circonstances; un des sénateurs, ou quelque autre personnage de distinction, exerçoit alors successivement (sous le nom d'*interrex*) une magistrature unique, semblable à la dictature, mais qui étoit limitée à cinq jours. Après la mort d'Aurélien, les soldats ne pouvant se résoudre à choisir un empereur parmi leurs principaux officiers, qui avoient été complices de son assassinat, envoyerent des députés au sénat pour lui remettre ce choix. Le sénat délibéra long-temps, et suivit le conseil de son chef, de Tacite, qui l'invitoit à renvoyer cet honneur à l'armée; « Sachant, dit Vopisque[2], que les soldats regardoient de mauvais œil ceux que le sénat élevoit à l'empire. » L'armée persista dans son refus; et après plusieurs messages envoyés

(1) Pag. 1994, III. (2) Vopisc., *Aurel.*, XL.

Chap. XIX. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

de part et d'autre, et six mois écoulés, le sénat, l'an 275 (1028 de Rome), donna le titre d'Auguste à Marcus Claudius Tacitus. Il voulut s'excuser sur son grand âge[1]; mais on lui répondit que l'empire avoit besoin de sages conseils, et que son frere, Florien, moins âgé que lui, le seconderoit dans les circonstances qui exigeroient une activité particuliere.

Les historiens ont fait observer que pendant l'interregne l'empire jouit de la plus grande paix dans l'intérieur, sous le gouvernement du sénat et des généraux placés par Aurélien à la tête des armées. Ce fait est d'autant plus remarquable que, sous le regne des empereurs les plus puissants dans ce siecle, on voyoit continuellement s'élever des usurpateurs. Il y avoit donc dans la constitution de l'empire romain un principe de vie si fort et si puissant, qu'il put résister pendant vingt-cinq ans aux troubles intérieurs et aux attaques extérieures; et que Dioclétien, à son avénement au trône, trouva l'empire aussi étendu qu'il l'avoit été sous le regne glorieux de Trajan.

Nous ne lisons dans l'histoire aucuns détails sur la vie de Tacite avant son élection. On sait seulement qu'il avoit été consul; que ses mœurs avoient toujours été pures, et que par son amour pour les lettres il se montroit un digne descendant de l'historien Tacite. Il fit multiplier les copies des ouvrages de cet illustre écrivain, et en fit déposer dans toutes les bibliotheques. Il avoit plusieurs enfants qui laisserent une nombreuse postérité; quant à Florien, il n'étoit son frere que du côté paternel.

Lorsque le sénat voulut proclamer empereur Tacite, cet homme modeste désigna Probus[2] (qui fut un de ses successeurs), et voulut faire tomber le choix sur cet habile général: aussi

(1) Zonare (XII, 28) lui donne à cette époque 75 ans. (2) Vopisc., *Prob.*, VII.

commença-t-il son regne par lui confier des fonctions qui le plaçoient immédiatement après lui. Ensuite il alla se faire reconnoître par l'armée de Thrace, et il punit sévèrement la plupart des meurtriers d'Aurélien. Il repoussa les Goths et d'autres tribus scythiques qui s'étoient jetés dans l'Asie mineure.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Tacite mourut l'année suivante, 276, après six ans de regne. On trouve une telle confusion dans les historiens de cette époque, qu'on n'est point assuré du genre de sa mort, quoique sa postérité existât encore dans le siecle où ils écrivoient. On lit dans Vopisque : « Quelques uns disent qu'il mourut de maladie; d'autres, qu'il périt dans les embûches que lui dresserent les soldats; mais la vérité est qu'il fut tellement tourmenté par des factions (et l'historien ne nous les fait point connoître), qu'il en perdit le sens et la vie[1]. »

Le médaillon de bronze du n° 7, planche LIX, représente Tacite couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* C*æsar* M*arcus* CL*audius* TACITVS PIVS FEL*ix* AVG*ustus*. Revers, femme debout (l'Equité) tenant une balance et une corne d'abondance; légende, AEQVITAS AVG*usta*. N° 7.

§. 5. FLORIEN, EMPEREUR.

A peine Tacite fut-il expiré, que Florien, son frere, crut pouvoir à ce titre lui succéder, sans demander l'empire au sénat ni aux soldats. Toutefois il fut reconnu empereur, l'an 276 (1029 de Rome), par toutes les provinces, excepté celles d'Orient et d'Egypte, où Probus fut revêtu de la pourpre par ses soldats;

(1) Vopisc., *Tacit.*, XIII.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

de là vient qu'on ne trouve aucune médaille d'Egypte frappée en l'honneur de Florien.

Le nouvel empereur se hâta d'accorder la paix au reste des Scythes, qu'il tenoit renfermés dans l'Asie mineure, et qu'il auroit détruits entièrement, étant maître du Bosphore; et il leur permit de retourner dans leurs contrées. Son motif étoit d'opposer son armée à celle de Probus, qui s'avançoit pour le combattre. Ils se rencontrerent près de Tarse en Cilicie, et s'y livrerent une bataille dont l'issue fut funeste à Florien. Ses soldats vaincus lui ôterent la vie. Il n'avoit porté la pourpre que pendant deux ou trois mois. Le jeune Victor dit qu'il se fit ouvrir les veines.

N° 8. On voit au n° 8 de la planche LIX, sur un médaillon de bronze, la tête de Florien couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* *Cæsar* *Marcus* ANN*ius* FLORIANVS P*ius* AVG*ustus*. Revers, les trois Monnoies[1], avec leurs attributs ordinaires; légende, MONETA AVG*usta*.

§. 6. PROBUS, EMPEREUR.

Marcus Aurelius Probus, appelé aussi Valerius, fut le dernier des quatre personnages illustres qui retinrent l'empire romain sur le penchant de sa ruine. Aussi grand capitaine qu'Aurélien, il repoussa sur toutes les frontieres les barbares qui les avoient franchies; et, plus aimé que lui à cause de sa douceur, il apaisa les troubles dans l'intérieur. Vopisque, qui a écrit son histoire du même style dont il auroit composé un panégyrique, le place au-dessus de Trajan, d'Hadrien, des Antonins, d'Alexandre Sé-

(1) Or, argent, et bronze.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

vere, de Claude, et d'Aurélien, parceque, selon lui, il avoit réuni dans sa personne toutes les vertus et tous les talents de ces grands princes. Mais, comme il dit qu'un auteur grec avoit assuré que Probus et Claude-le-Gothique étoient parents, on peut, d'après cela, réduire ces éloges excessifs à leur juste valeur; car Vopisque[1] écrivoit sous le regne de la famille de Constantin, que l'on assuroit descendre de Claude II, ou le Gothique. Une équivoque a produit ce mensonge flatteur; Probus eut une sœur appelée Claudia, qui lui donna la sépulture. Au reste il est certain que les mœurs de cet empereur furent irréprochables, qu'il eut de grands talents pour la guerre, qu'il fut habile dans l'art d'administrer, et que sa douceur et ses vertus lui concilierent l'amour de tous ses sujets.

Probus naquit dans la Pannonie, à Sirmich (dans l'Esclavonie), l'an 232, d'un pere qui, entré dans la milice, étoit parvenu jusqu'au tribunat. Il suivit la même carriere, et s'y distingua tellement, que Valérien le créa tribun, quoiqu'il fût à peine sorti de l'adolescence, et qu'il exhorta son fils Gallien à lui témoigner une estime particuliere. Probus, en passant par tous les grades de la milice, vainquit les Sarmates, les Goths, les Parthes, les Perses, et les barbares de la Lybie marmarique[2]. Il se battit seul à seul contre un des derniers, renommé par sa bravoure; et, l'ayant vaincu, il fit élever par les soldats sur son corps un *tumulus* (tertre artificiel) de près de deux cents pieds de hauteur, selon le rit funéraire des barbares. L'an 272 il fit rentrer sous l'obéissance d'Aurélien une partie de l'Egypte et de l'Orient, dont Zénobie s'étoit emparée. Bientôt après, transporté sur les bords du Rhin, il repoussa les Francs dans leurs marais. Tacite,

(1) Vopisc., *in Probo*, III. (2) Entre l'Égypte et la Cyrénaïque.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

voyant le choix du sénat se porter sur lui, chercha à le fixer sur Probus; et, n'ayant pas réussi, il lui écrivit sur-le-champ pour le nommer général de toutes les troupes de l'empire.

Les soldats applaudirent à cette nomination. Probus avoit toujours pris le plus grand soin de leur bien-être; souvent il adoucit à leur égard la sévérité d'Aurélien, et il partageoit entre eux les dépouilles des vaincus sans en retenir aucune portion. Mais il ne cherchoit point à capter leur bienveillance par de lâches complaisances. Jamais il ne les laissa languir dans le repos; il les occupoit sans cesse soit aux exercices militaires, soit à la construction de ponts, de temples, de portiques, et de voies publiques, soit à dessécher des marais, à agrandir les embouchures des fleuves, et à relever les divers ouvrages qui avoient fait du Nil la providence de l'Egypte.

La mort de Tacite, arrivée l'an 276 (1029 de Rome), donna aux armées d'Orient l'occasion de témoigner leur estime à Probus, en le déclarant empereur, parcequ'elles ne croyoient pas que Florien pût être préféré à leur invincible général. Aussi Florien fut-il vaincu dans la Cilicie, deux mois après son usurpation, par les troupes de Probus. Celui-ci écrivit alors au sénat que cette usurpation l'avoit forcé d'accepter l'empire sans la participation des sénateurs; mais qu'il se hâtoit de demander leur consentement. Il l'obtint sans difficulté, et fut reconnu par tous les Romains. Il eut la sagesse de pardonner aux partisans de Florien, parceque, disoit-il, ce n'étoit point un usurpateur qu'ils avoient cru suivre, mais le frere de leur souverain; il sévit en même temps contre les complices des meurtriers d'Aurélien et de Tacite.

Après la mort d'Aurélien, les Francs et d'autres nations transrhénanes s'étoient jetés sur les Gaules, et avoient pillé soixante

grandes cités. Probus commença son regne, en 277[1], par les chasser des Gaules, leur reprendre l'immense butin qu'ils avoient fait, et il les repoussa jusque dans les contrées situées entre le Neker et l'Elbe. Il suivoit pour regle de conduite ce principe, que l'on devoit reconnoître les secours que fournissoient les nombreux auxiliaires choisis parmi les barbares, sans cependant les apercevoir; c'est pourquoi il les divisoit en petites troupes qu'il incorporoit dans les légions, ou qu'il établissoit sur diverses frontieres. Mais ces Francs auxiliaires, qui se trouvoient dans le Pont, se réunirent, s'emparerent de quelques navires, pillerent les côtes de l'Asie, de la Grece, de la Lybie, de l'Afrique, saccagerent Syracuse, sortirent de la Méditerranée par le détroit de Gadès (aujourd'hui Gibraltar), côtoyerent l'Espagne, les Gaules, et regagnerent par les embouchures du Rhin leur pays natal, après une navigation aussi hardie que périlleuse. Ce fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, le prélude des courses et des ravages qui rendirent, quatre siecles après, si redoutables aux contrées occidentales les hommes du nord, les Normands.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

L'année suivante, 279, Probus délivra l'Illyrie et la Thrace des restes des Goths, accourut dans l'Isaurie (aujourd'hui la Caramanie), chassa les bandes de voleurs qui en occupoient les montagnes et les défilés, et y établit des vétérans pour les défendre. Appelé en Egypte pour la protéger contre les Blemmyes, barbares qui habitoient les bords du Nil, vers la grande cataracte, il rendra dans Coptos (Kefch) et dans Ptolémaïde (Minchié), qu'ils avoient prises. Les Perses lui envoyerent des présents et rechercherent son alliance. Les Bastarnes, tribu scythique, obtinrent de lui dans la Thrace des terres qu'ils cultiverent: enfin,

(1) Vopisc., *Prob.*, XIII.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

de retour à Rome, il triompha des Germains et des Blemmyes; et ces derniers captifs, dont les Romains connoissoient à peine le nom, les effrayerent, dit Vopisque, par leurs traits hideux.

Aux guerres avec les étrangers Probus fut forcé, en 280, de faire succéder la guerre intérieure contre les usurpateurs du diadême impérial. Les plus célebres furent Saturninus, Proculus, et Bonosus. Le premier commandoit dans l'Orient; et, étant venu à Alexandrie, les habitants de cette ville, inconstants et audacieux, le proclamerent empereur. La crainte d'être puni comme usurpateur, et l'espoir d'en reculer le moment, lui fit accepter ce dangereux honneur, non sans verser beaucoup de larmes. Probus, qui l'aimoit, vouloit le sauver; mais une partie de l'armée d'Orient, qui avoit participé à son élection, le conduisit à Apamée, et y soutint un siége dans lequel Saturninus perdit la vie. Proculus fut tué à Cologne, où il avoit revêtu la pourpre, espérant de se voir soutenu par les Gaulois. On disoit (telle étoit alors la facilité avec laquelle on montoit sur un trône) que sa révolte eut pour cause un jeu dans lequel il avoit été appelé empereur par excès de gaieté, et la crainte de se voir accusé pour cette plaisanterie. Ce fut aussi la crainte d'être puni pour avoir laissé brûler par les Germains les navires de la flotte du Rhin qui fit prendre à Bonosus le titre d'Auguste. Il résista quelque temps aux troupes de Probus avec celles qu'il commandoit, mais enfin, se voyant vaincu, il termina sa vie en s'étranglant. Probus le railla encore après sa mort, comme il le faisoit pendant sa vie, sur son penchant désordonné pour le vin.

L'année 281 vit l'empire dans une paix générale; mais Probus ne laissa point les soldats languir dans l'oisiveté[1]. Annibal avoit

(1) Vict., *Cæs.*, XXXVII.

occupé les siens à planter des oliviers dans les plaines de l'Afrique; à son exemple, l'empereur occupa les troupes romaines à planter des vignes sur les coteaux des Gaules, de la Pannonie, et de la Mœsie (provinces situées sur la rive droite du Danube). Il permit aux habitants de ces contrées et à ceux de l'Espagne d'en cultiver autant qu'ils le jugeroient nécessaire. Domitien avoit défendu, l'an 92, de planter de nouvelles vignes en Italie, et avoit ordonné d'arracher dans le reste de l'empire la moitié de celles que l'on y cultivoit. Le motif apparent de cette proscription étoit la disette de blé que l'on avoit éprouvée l'année précédente, tandis que l'on avoit récolté une grande quantité de vin; mais Philostrate [1] nous apprend que la crainte des séditions excitées par l'abus de cette liqueur fut le véritable motif de ce prince insensé. L'empereur Julien dit [2] aussi que Probus, pendant un regne de moins de sept années seulement, avoit rebâti soixante-dix villes. Mais il lui reproche la continuité des travaux dont il accabloit les soldats; ce fut aussi une des causes de sa mort. Les troupes, occupées sans relâche à dessécher les marais qui environnoient la ville natale de leur empereur, comploterent de le tuer. Ils l'attaquerent dans une marche, mais il évita d'abord leur fureur en se réfugiant dans une tour fortifiée extrêmement haute, d'où il inspectoit leurs travaux, et dans laquelle on lui ôta la vie l'an 282. La cause premiere de la haine des soldats pour cet excellent prince fut un mot qui lui échappa dans la satisfaction qu'il éprouvoit en voyant toutes les provinces pacifiées : « Nous n'aurons bientôt plus besoin de soldats [3]. » Quelques mois après, l'armée repentante lui consacra un monument funéraire formé par la réunion de plusieurs *tumulus*

(1) *Vit. Apoll.*, VI, 17. (2) *In Cæs.* (3) Vopisc., *Prob.*, XXI.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

(tertre artificiel) *elatis aggeribus;* ce qui nous apprend que dans ce siecle les Romains avoient adopté pour leurs généraux le mode de sépulture usité chez les barbares. Le plus grand éloge que l'on puisse faire des talents militaires de Probus est de nommer les hommes illustres qu'il guida dans cette carriere, entre autres Carus, Dioclétien, Maximien-Hercule, et Constance-Chlore.

On voit sur les médailles de Probus le portrait d'une femme que l'on croit avoir été son épouse, mais dont l'histoire ne fait aucune mention. Il est probable qu'il eut plusieurs enfants, parceque Vopisque dit que ses descendants s'éloignerent de Rome, et s'établirent auprès de Vérone, soit qu'ils redoutassent ses successeurs, soit qu'ils craignissent d'exciter leur jalousie.

N° 9 et 10.

Les médailles de Probus sont si communes, que l'on en connoît plus de deux mille en petit bronze seulement, avec des différences. Le médaillon de bronze du n° 9, planche LIX, présente le buste de Probus couronné de laurier, en costume militaire, tenant la lance et le bouclier; et la tête accolée d'une femme, couronnée d'épis, que l'on croit être son épouse, avec la légende IMP*erator* C*æsar* PROBVS INVIC*tus* P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, MONETA AVG*usta*, et les trois Monnoies. Ce revers, commun dans ce siecle, se voit aussi sur le médaillon de bronze du n° 10, mais on y lit autour de la tête de l'empereur, coiffée comme celle d'Hercule avec la dépouille d'un lion, VIRTVS PROBI AVG*usti.* On a cru inutile de faire graver ce double revers, qui ne présente aucune différence avec celui du n° 3[1].

(1) Si l'on étoit étonné de voir le revers des trois divinités qui présidoient au monnoyage de l'or, de l'argent, et du bronze, répété si souvent dans cette planche, il faudroit se rappeler que dans ce siècle le travail des médaillons étant moins mauvais

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

§. 7. CARUS, EMPEREUR.

Marcus Aurelius Carus, qui avoit été nommé préfet des prétoriens par Probus, fut choisi par les soldats pour lui succéder l'an 282 (1035 de Rome). Ils se hâterent de prévenir le choix du sénat, et de reprendre ce qu'ils appeloient leur droit. Carus écrivit au sénat pour lui demander son assentiment, « l'assurant qu'étant Romain, il s'efforceroit de surpasser ses prédécesseurs, dont la plupart, nés dans les provinces, pouvoient être appelés étrangers[1]. » Par le mot Romain, il vouloit dire seulement qu'il étoit issu de parents romains; car Eutrope et les deux Victors lui donnent Narbonne pour patrie. Cette origine, et les vertus et la bravoure qui l'avoient toujours distingué, le firent agréer au sénat et au peuple. Aussi Vopisque[2] dit-il de lui, « C'est un homme que l'on doit placer plutôt avec les bons qu'avec les mauvais princes, et qui eût été digne de louanges s'il n'eût pas élevé Carin, son fils aîné, à des dignités qui devoient placer le sceptre dans ses mains. »

En effet, à peine Carus eut-il été élu, qu'il donna à ses deux fils, Numérien et Carin, le titre de César, et bientôt après celui d'Auguste. La tendresse paternelle l'emporta, malgré la connoissance qu'il avoit des vices de Carin. Cependant, prêt à mar-

que celui des médailles, j'ai dû les employer de préférence pour présenter les portraits des empereurs; et que le revers des monnoies est placé très souvent sur ces médaillons, dont le nombre, peu considérable, ne laisse pas la liberté du choix. Quant à l'affectation que mirent les empereurs de cette époque à reproduire sur leurs médailles le type des monnoies, qui en désignoit la restauration, elle est d'autant plus remarquable que les monnoies ne furent jamais aussi grossieres que dans ce siecle de troubles et de guerres civiles.

(1) Vopisc., *in Caro*, V.

(2) *In Caro*, IV.

CHAP. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

cher contre les Perses, il fut contraint à lui donner le gouvernement des Gaules et de tout l'Occident, parceque Numérien étoit trop jeune pour remplir un poste aussi important. La mort de Probus avoit fait renaître l'audace et les espérances des barbares, et ils fondirent de tous côtés sur l'empire romain. Après avoir repoussé les Sarmates, qui étoient accourus pour piller l'Illyrie, la Thrace, et même l'Italie, Carin s'avança, avec Numérien, vers l'Orient l'an 283. Une guerre civile occupoit à cette époque le belliqueux roi des Perses, Vararane II; de sorte que Carus se rendit facilement maître de la Mésopotamie, fit de grands ravages dans la Perse, et prit Séleucie et Ctésiphon sur le Tigre (aujourd'hui Al-Modaïn, ou les deux villes).

Carus se préparoit à poursuivre les Perses au-delà de ce fleuve, quoique les oracles eussent prononcé qu'il seroit funeste aux Romains de porter leurs armes plus loin que Ctésiphon, lorsqu'il périt dans sa tente, l'an 283, frappé par la foudre pendant un violent orage [1]. On regarda cette mort extraordinaire comme une punition de son mépris pour la voix du destin. Au reste Vopisque assure que cet orage fut si violent, que plusieurs personnes moururent de frayeur. Malgré ce préjugé populaire, Carus fut placé au rang des dieux, comme le prouvent ses médailles, il est probable que ce fut un acte de piété filiale.

On lui a donné long-temps pour épouse MAGNIA URBICA; mais elle le fut de Carin.

N° 11. Le n° 11 de la planche LIX présente, sur un médaillon de bronze, le buste de Carus couronné de laurier, et revêtu d'une cuirasse ornée de la tête de Méduse, avec la légende IMP*erator* *Cæsar* M*arcus* AVR*elius* CARVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers,

(1) Les oracles de ce genre étoient souvent le résultat de l'expérience du sénat, ou l'effet de sa prévoyance.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

MONETA AVG*Gustorum*. Ces Augustes sont, le pere, qui étoit le seul véritable Auguste, et ses deux fils, appelés du même nom, parcequ'ils appartenoient à la famille impériale [1].

§. 8. NUMÉRIEN, EMPEREUR.

Quoique Numérien fût le plus jeune des deux fils de Carus, cependant on l'a toujours placé dans la suite de l'histoire avant Carin, son frere, parceque celui-ci lui a survécu.

La triste fatalité qui parut, dans ce siecle, s'attacher à l'empire, laissa à peine entrevoir aux Romains ce bon prince. Il ramenoit de la Perse l'armée qui avoit vu périr son pere; et les pleurs qu'il avoit répandus depuis cette perte funeste lui avoient affoibli la vue; de sorte qu'il se faisoit porter dans une litiere fermée pour éviter la grande lumiere. Aper, préfet du prétoire, dont il avoit épousé la fille, et que l'on croit avoir conseillé à Carus de s'avancer au-delà du Ctésiphon, pour l'y faire périr avec son fils, et pour leur succéder, tua, l'an 284, Numérien, qui avoit régné moins d'une année. On replaça le corps du prince dans la litiere; et Aper répondit pendant plusieurs jours aux soldats, qui demandoient à voir leur empereur, que Numérien craignoit l'éclat du jour. Mais une odeur fétide s'exhalant de la litiere trahit Aper, qui fut tué de la main même de Dioclétien, élu par l'armée pour successeur de Numérien.

Les regrets que causa la mort du plus jeune fils de Carus furent excités non seulement par le parallele odieux qui existoit entre lui et Carin, son frere aîné, mais encore par le souvenir de ses bonnes qualités. Les historiens s'accordent en effet dans la pein-

(1) Eckhel, *Doctr. Num. Vet.*, VII, 516.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

ture qu'ils en ont faite. Il étoit digne du trône. Il avoit beaucoup d'éloquence ; mais dans ses déclamations (genre d'exercice pratiqué généralement dans ce siecle) il s'éloignoit, comme les rhéteurs ses contemporains, du style de Cicéron. Le poëte Calpurnius[1] semble l'avoir voulu désigner, lorsqu'il parle d'un orateur qui déclamoit déja dans les bras de sa mere. On dit aussi qu'il excelloit dans la poésie. Ses mœurs étoient très pures.

N° 12. On voit un beau portrait de Numérien sur la médaille de bronze du n° 12, planche LIX. Il est couronné de laurier : légende, IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* NVMERIANVS AVG*ustus ;* le revers si commun des Monnoies, avec la légende MONETA AVGG*ustorum* (monnoie des Augustes), Carin et Numérien.

§. 9. CARIN, EMPEREUR,

ET MAGNIA URBICA SON ÉPOUSE.

Les morts funestes de Caligula, de Néron, de Domitien, et des autres monstres qui porterent le diadême, n'empêcherent point Carin d'imiter leurs vies licencieuses. Il fut, comme eux, indolent, hautain, cruel, dissipateur, plongé dans toutes sortes de débauches, et ne se plaisant que dans la société d'hommes aussi corrompus que lui. Mais le cruauté de Carin offrit une particularité qui ne se trouve dans les fastes d'aucun des princes qui l'avoient précédé dans cette honteuse carriere[2] ; il persécuta ceux qui avoient disputé contre lui dans les écoles, ou qui n'avoient pas prodigué les éloges aux déclamations qu'il composoit dans son jeune âge.

(1) Eclog. I, 45. (2) Vict., *Epit.*, XXXVIII.

Chap. XIV.
Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien.
Pl. LIX.

Créé César par son pere Carus, l'an 282 (1035 de Rome) avec son frere Numérien, il reçut bientôt après, avec lui, le titre d'*imperator;* mais ces deux princes ne porterent celui d'Auguste qu'après la mort de leur pere, tué par la foudre l'an 283. Cette mort prévint le juste châtiment que Carus vouloit infliger à son fils criminel. Ayant appris les débauches dans lesquelles il vivoit, il s'écria avec douleur, «Il n'est point mon fils[1] !» Un historien contemporain, cité par Vopisque, assuroit qu'il avoit eu le dessein de lui ôter le titre de César, même la vie; et d'adopter à sa place Constance-Chlore, gouverneur de Dalmatie, créé depuis César par Dioclétien.

Carus fut forcé par la trop grande jeunesse de Numérien, prince d'une rare sagesse, de laisser le gouvernement des Gaules et des autres provinces occidentales à son aîné Carin, lorsqu'il marcha contre les Perses. Celui-ci ne signala son pouvoir que par des crimes et des folies; il chassa les conseillers que son pere lui avoit choisis, et les remplaça par les hommes les plus méprisables; il nomma un de ses huissiers préfet de Rome; il remplaça par l'agent de ses débauches le préfet du prétoire, qu'il avoit tué de sa main; enfin il fit don à un histrion de deux énormes défenses d'éléphant (longues de 9 pieds françois, ou 2 metres 96 millimetres) qui avoient été destinées par Aurélien à l'ornement d'un trône pour Jupiter.

La mort de Numérien et l'élection de Dioclétien réveillerent Carin du honteux assoupissement dans lequel il languissoit à Rome. L'an 285 il marche vers l'Illyrie pour combattre Dioclétien; mais il eut à repousser un nouveau prétendant à l'empire, Aurele Julien, qui, étant gouverneur de la Vénétie (aujourd'hui

(1) Vopisc., *in Caro.*

Chap. XIX. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX

l'état de Venise), avoit revêtu la pourpre dans les Pannonies. Il le vainquit dans les plaines de Vérone. Enflé de ce succès facile, il livra plusieurs combats aux troupes de Dioclétien; il obtint même une grande victoire près de Viminiacum, dans la Mœsie (non loin de Gradisca, dans l'Esclavonie); mais, ayant poursuivi les vaincus avec trop d'ardeur, il se trouva éloigné de ses gardes prétoriennes. Alors un tribun dont il avoit souillé la couche nuptiale, et des soldats, qui le haïssoient à cause de ses cruautés, le percerent de coups. Carin n'étoit âgé que de trente-six ans, et il n'avoit régné que pendant une année.

On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que Magnia Urbica étoit son épouse.

N° 13. Le médaillon de bronze dessiné sous le n° 13 de la planche LIX présente le buste de Carin couronné de laurier, tenant une lance et un bouclier sur lequel est gravé l'empereur à cheval, perçant de sa lance plusieurs ennemis, avec la légende IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* CARINVS AVG*ustus*. Revers, les trois Monnoies, avec la légende MONETA AVGG*ustorum*, de Carus, véritable Auguste, et des deux Césars ses fils, appelés Augustes, parcequ'ils appartenoient à la famille impériale.

N° 14. On voit sous le n° 14 de la planche LIX le buste de Carin, portant la couronne de laurier, avec la couronne radiée et l'égide en forme de cuirasse. Il est gravé sur un camée bien conservé. Ce monument est d'autant plus précieux, que les camées sont fort rares à cette époque de l'histoire. Je n'ai trouvé aucuns renseignements sur le possesseur de cette pierre gravée en relief, que j'ai fait dessiner d'après une pâte de verre.

N° 15. Magnia Urbica n'est connue que par ses médailles. L'histoire n'en fait aucune mention; c'est pourquoi on l'a donnée pour

épouse à plusieurs empereurs, à Maxence d'abord, puis à Carus. En 1755, le baron de Stosch publia à Florence une lettre dans laquelle il donnoit à cette impératrice Carin pour époux, d'après une médaille de petit bronze que l'on voit gravée ici sous le n° 15 de la planche LIX. Elle présente d'un côté une tête de femme ornée d'un diadême, avec la légende MAGNIA VRBICA AVG*usta*. Revers, le buste d'un empereur portant un casque orné de laurier, tenant son bouclier d'une main, et de l'autre la bride d'un cheval; légende, IMP*erator* CARINVS AVG*ustus*. Quoiqu'on ait élevé des doutes sur cette médaille, que Tanini a reproduite; quoique Belley[1] y ait reconnu une femme de la famille de Carus, mais non l'épouse de Carin; cependant Khell[2] a soutenu de nouveau l'opinion contraire, celle de Stosch, et Eckhel[3] l'a fortifiée de son suffrage.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

Le n° 16 de la planche LIX présente, sur un médaillon de bronze, le portrait de l'épouse de Carin, ornée du diadême, avec la légende MAGNIA VRBICA AVG*usta*. Revers, une femme assise, ramenant un voile sur son visage (la Pudicité); à ses pieds, deux enfants; derriere elle, une femme debout, tenant un caducée et une corne d'abondance: légende, PVDICITIA AVG*usta*. N° 16.

§. 10. MARC-AURELE JULIEN,

TYRAN.

Cet empereur éphémere, appelé *Sabinus Julianus* par le jeune Victor[4], étoit gouverneur du pays des Vénetes (de l'état de Ve-

(1) *Mémoires des belles-lettres*, t. XXVII, page 154.
(2) *Epicrisis*, etc.; *Vindob.*, 1767.
(3) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 519.
(4) *Epitome*, XXXVIII.

Chap. XIV. Empereurs après Gallien jusqu'à Dioclétien. Pl. LIX.

nise), lorsqu'il apprit la mort de Numérien. Sachant combien Carin, son frere aîné, et empereur comme lui, s'étoit rendu odieux aux Romains, il espéra pouvoir lui ravir la pourpre. Il prit, en 284, le titre d'Auguste; et, d'après ses médailles, on peut croire que ce fut dans les Pannonies. Mais Carin, portant ses armes contre Dioclétien, rencontra dans les plaines de Vérone et combattit avec succès le nouvel empereur, qui, après s'être percé les flancs avec son poignard, se précipita dans les flammes.

N° 17. La médaille d'or du n° 17 de la planche LIX présente un buste couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* C*æsar* IVLIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, la Liberté debout, tenant le bonnet, son symbole (*pileus*), et une double corne d'abondance; une étoile dans le champ : légende, LIBERTAS PVBLICA.

CHAPITRE XV.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN-HERCULE,

EMPEREURS[1].

EMPIRE NON DIVISÉ.

Pendant les soixante et dix-neuf années qui s'écoulerent entre la premiere du regne de Dioclétien et la derniere de celui de Julien II, il est difficile de placer autrement que dans l'ordre chronologique les empereurs qui porterent le nom d'Auguste, soit en même temps, soit successivement. J'ai trouvé cependant le moyen d'établir trois coupes assez distinctes : la premiere, dans laquelle l'empire ne fut point divisé, quoique Dioclétien se fût donné un collegue, à l'exemple de Marc-Aurele et de quelques uns de ses successeurs; la seconde, qui commence à l'époque où les empereurs Galere-Maximien et Constance-Chlore partagerent l'empire; la troisieme enfin, celle où Constantin, suivant l'exemple de son pere et de Galere, quant à la division de l'empire, apporta cependant un grand changement dans la constitution romaine, en substituant le christianisme à l'antique

(1) Dans ce chapitre, j'ai eu pour guides Eutrope, Sextus Rufus, les deux Victors, Orose, Zosime, Zonare, Lactance, Ammien Marcellin, et les premiers historiens chrétiens; je me suis beaucoup aidé, pour l'article de Dioclétien et de ses successeurs, jusqu'à Julien, de l'ouvrage de M. J. Naudet, couronné par l'Académie des belles-lettres, dont il est membre aujourd'hui.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

religion de l'état, et en transportant à Byzance la résidence des empereurs avec le siége du gouvernement.

Pour faire sentir combien il est difficile de porter un jugement sur les empereurs qui ont persécuté les chrétiens, d'après les écrivains qui appartiennent à cette religion, je citerai le passage suivant d'Eutrope, qui écrivoit dans le siecle de Dioclétien, le quatrieme. «Dioclétien fit prisonnier Achillée, qui étoit assiégé depuis huit mois dans Alexandrie, et il lui ôta la vie. Il usa cruellement de sa victoire, en punissant toute l'Egypte par les proscriptions sanguinaires et par des meurtres. Cependant il fit à cette occasion un grand nombre de réglements très sages, qui sont encore en vigueur aujourd'hui[1].» Orose, écrivain chrétien du cinquieme siecle, emprunte à Eutrope le passage qui condamne Dioclétien, tandis qu'il supprime entièrement celui qui donne des éloges.

§. 1. DIOCLÉTIEN, EMPEREUR.

De tous les historiens de cette époque, Eutrope est celui qui a jugé Dioclétien avec le plus d'impartialité. Voici le portrait qu'il en a tracé: « Il avoit de bonnes mœurs, de la sagacité, un esprit délié; il étoit adroit à rejeter sur d'autres l'odieux de sa sévérité extrême: il fut un prince recommandable par sa vigilance et par son habileté. Mais il transporta le premier dans l'empire romain les formes de la royauté, qu'il substitua à celles de la liberté antique. Il voulut être adoré (comme les rois de Perse),

(1) *Totam Ægyptum gravibus proscriptionibus cædibusque fœdavit. Ea tamen occasione ordinavit provide multa, et disposuit, quæ ad nostrum ætatem manent.* (Eutrop., lib. IX, c. XXIV.)

tandis qu'on n'abordoit ses prédécesseurs qu'avec un salut respectueux. Il orna de pierres précieuses ses vêtements et même sa chaussure, tandis qu'avant lui l'empereur n'étoit distingué que par un manteau de pourpre. » On lui reproche aussi avec raison les dépenses énormes qu'il fit en bâtiments, soit à Rome, où l'on voit les restes de ses thermes (si grands, que l'on a élevé sur leur emplacement deux couvents, des greniers publics, etc.); soit à Carthage, qu'il releva ; soit à Nicomédie en Bythinie, dont il voulut faire la nouvelle capitale de l'empire; soit enfin à Spalatro en Dalmatie, où les ruines de son palais couvrent un terrain aussi étendu qu'une ville de moyenne grandeur.

Plusieurs politiques ont blâmé Dioclétien d'avoir établi que l'empire seroit gouverné par deux Augustes et deux Césars; mais il n'admit d'abord point de partage dans l'autorité; ce fut Galere qui le contraignit depuis à y consentir. Voyant que l'étendue de l'empire romain exigeoit un nombre d'armées considérables, et que ces armées, n'ayant point un centre où auroit dû aboutir le gouvernement militaire, créoient chacune de nouveaux empereurs, il crut détruire cet abus en créant lui-même plusieurs Augustes qui obéiroient à un seul, et qui se succéderoient sans secousses. Ce qui prouve que cette grande pensée ne fut point une chimere, c'est que depuis cette époque les empereurs furent moins souvent victimes des conspirations, et que les conspirations mêmes n'eurent désormais pour théâtre que l'intérieur des palais, sans que la commotion se fît sentir par des guerres civiles dans les provinces éloignées.

Malgré les grandes qualités de Dioclétien, que quelques défauts n'ont point fait méconnoître des hommes réfléchis, son nom n'est jamais prononcé par la multitude des lecteurs sans une espece d'horreur. Deux choses ont produit ce jugement

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

rigoureux. La premiere est une fatalité indépendante de cet empereur : les Alexandrins créerent une ere qui commença au 29 août de l'année 284 de l'ere vulgaire, premiere du regne de Dioclétien, dont elle auroit dû porter le nom, mais qui a reçu la dénomination d'*ere des martyrs*, quoique l'édit contre les chrétiens ne date que de 303. La seconde cause appartient tout entiere à la foiblesse qu'il eut de consentir à persécuter les chrétiens. Lactance[1], Eusebe[2], et Constantin[3], qui professoient le christianisme, attestent la résistance qu'il opposa long-temps aux suggestions de Galere, ennemi implacable de la nouvelle religion. Ils disent aussi que, dans l'année qui suivit l'édit fatal, Dioclétien fut attaqué d'une maladie morale, soit véritable démence, soit simple affoiblissement des facultés intellectuelles, qu'ils regardent tantôt comme une punition du ciel irrité, tantôt comme l'effet d'une violente frayeur. Sans vouloir diminuer l'horreur qu'inspire toute persécution, ne pourroit-on pas attribuer sa coupable condescendance aux premieres atteintes de la maladie?

Dioclétien étoit né en Dalmatie, dans la ville de Dioclée, et d'une mere appelée aussi Dioclée; de là vint qu'étant parvenu à l'empire, il ajouta à ses noms, Caïus Valerius, celui de *Diocletianus*, par lequel on le désigne ordinairement. Son extraction étoit fort basse, selon le jeune Victor[4], quoique depuis il ait voulu descendre de Claude-le-Gothique. Entré jeune dans la milice, il en parcourut tous les grades avec rapidité; il fut même consul subrogé l'an 283. Il avoit été formé dans l'art militaire par le célebre Probus. Dioclétien suivit Carus dans la guerre contre les Perses, et commanda les officiers militaires du palais

(1) *Mort. Persec.*, XI.
(2) Lib. XVIII, cap. VI et XIII.
(3) Cap. XXV.
(4) *Epitome*, XXXIX.

Chap. XV.
Dioclétien
et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

sous Numérien son fils, auquel, en septembre 284 (1037 de Rome), Aper, préfet du prétoire, ôta la vie.

Le grand-pere de Vopisque se trouvoit dans cette armée, et c'est de lui que l'historien avoit appris les détails de l'élection de Dioclétien. Les soldats, regardant avec raison *Aper* (nom qui désigne en latin un sanglier) comme l'auteur du crime, le placerent devant les enseignes militaires, autour desquelles ils s'étoient rassemblés. On demanda alors quel seroit le vengeur de Numérien et son digne successeur; un cri général s'éleva, on nomma Dioclétien, et on le proclama empereur. « C'étoit, dit Vopisque[1], un homme distingué, adroit, attaché à son pays, aimant sa famille, prêt à saisir toutes les circonstances, ne formant que des desseins élevés, étant quelquefois audacieux, mais toujours avec prudence, et sachant modérer ses mouvements naturellement impétueux. » Nommé Auguste, et monté sur l'estrade du général (*tribunal*), à Calcédoine, il répondit à ceux qui vouloient qu'on recherchât les auteurs du meurtre de Numérien, « Le voilà! » et il enfonça son épée dans la poitrine d'Aper. Si l'on en croyoit l'aïeul de Vopisque, Dioclétien auroit fait au meurtrier l'application d'un vers très connu de l'Enéide[2], « Tu peux tirer gloire de ta mort, car tu la reçois de la main du grand Enée. » Mais on peut du moins en conclure que l'on reconnoissoit cet empereur pour un ami des lettres. Au reste il avoit raconté au même Romain qu'une druidesse, qui habitoit à Tongres (dans le pays de Liege), lui avoit prédit qu'il deviendroit empereur lorsqu'il auroit tué un sanglier (*aprum*)[3]; et il avoit ajouté qu'il n'avoit puni de mort Aper de sa propre main que pour accomplir la prophétie et pour assurer son empire.

(1) *In Numer.*, XIII. (2) Lib. X, 830. (3) *In Numer.*, XIV

Chap. XV
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

On peut juger d'après cela de quelle nature étoient ces prédictions, qui aidoient si puissamment les ambitieux dans leurs projets.

L'année suivante, 285, Dioclétien signala le commencement de son regne par la défaite de Carin, qui, étant maître de Rome et de tout l'Occident, crut pouvoir gouverner seul l'empire, après la mort de son frere Numérien. Les armées des deux empereurs se livrerent plusieurs combats; et Carin avoit obtenu la victoire dans le dernier sur le Danube, dans la haute Mœsie, lorsque, poursuivant ses ennemis avec trop d'emportement, il fut tué par ses propres soldats[1]. Dioclétien usa généreusement de son triomphe, et pardonna à tous ceux qui avoient combattu pour Carin. On croit, avec quelque vraisemblance, qu'il se rendit ensuite à Rome pour se faire reconnoître par le sénat.

Dioclétien n'ayant point d'enfant qu'il pût approcher du trône pour lui succéder, et voulant ôter à la milice le droit qu'elle s'arrogeoit depuis plus d'un siecle d'élire les empereurs, nomma César et adopta Maximien (depuis surnommé Hercule). Il espéroit trouver un soutien dans un général dont la gloire militaire égaloit au moins celle de l'empereur, mais qui dans tout le reste étoit digne de mépris et de haine. Dioclétien tourna alors ses regards vers l'Orient, et s'en approcha, pour faire les préparatifs de la guerre contre les Perses. Pendant ce temps les troubles qui agiterent les Gaules l'obligerent à y envoyer, pour les apaiser, Maximien, qu'il nomma, en 286, Auguste; et qu'il associa à l'empire, pour lui donner une plus grande autorité. A peine Carin avoit-il quitté ces contrées, que deux usurpateurs, Aelianus et Amandus, prirent le titre d'Auguste, et se mirent à

1) Vict., *Cæs.*, XXIX.

Chap. XV.
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

la tête d'un vil ramas de paysans et de voleurs (que l'on désigna par le nom barbare de *Bagaudes*).

Maximien remplit l'attente de Dioclétien; il soumit et pacifia les Gaules. Il avoit chargé Carausius de construire une flotte à Bononia (Boulogne), pour défendre les côtes de la Belgique et de la Celtique[1], qui étoient ravagées par les Francs et par les Saxons[2]. Mais, voyant que celui-ci ne s'opposoit point à leurs incursions, afin de reprendre à leur retour le butin qu'ils avoient fait, il ordonna de lui ôter la vie. Carausius, l'ayant appris, se retira dans la Grande-Bretagne, et s'y fit déclarer empereur en 288. Maximien fut plus heureux contre les Alemanni[3]; non seulement il les chassa des Gaules, mais encore il traversa le Rhin, et porta le fer et le feu dans leur contrée.

Dioclétien, voyant que toute la science militaire de Maximien et sa bravoure avoient échoué contre Carausius, eut la prudence de lui accorder, en 289, de concert avec son collegue, le titre d'Auguste, qu'il s'étoit donné, et la souveraineté de l'île qu'il occupoit, sous le prétexte spécieux de la défendre contre les barbares. Les deux empereurs se réunirent, l'année suivante, à Milan, où se rendirent les principaux sénateurs. On ne connoît point le sujet de cette réunion. Cependant on peut conjecturer, par les évènements qui la suivirent, que les deux Augustes y convinrent de se partager la défense de l'empire, mais en conservant le gouvernement indivis. Ce partage fut connu et effectué en 291. Les guerres que se faisoient entre eux les barbares de l'Occident et ceux de l'Orient en favoriserent l'exécution.

(1) Eutrop., IX, 21.

(2) On désignoit alors par ce dernier nom les habitants des pays situés entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Oder, non ceux de la Saxe actuelle.

(3) Peuple qui habitoit entre le Mein et le Danube, et dont le nom a été donné depuis à toute la Germanie.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Dioclétien choisit l'Orient, où les Perses furent agités par la guerre civile sous Vararane II et sous son fils Vararane III. Maximien, préposé à la défense de l'Occident, vit une partie des Goths vaincre les Bourguignons[1]; une autre partie combattre contre les Alains et les Gépides. Pendant ce temps les Blemmyes, qui habitoient les frontieres méridionales de l'Egypte, faisoient la guerre aux Ethiopiens; et les Maures se déchiroient entre eux.

Au milieu de ces guerres étrangeres les Romains jouirent des douceurs de la paix pendant quelques mois; mais ils se virent ensuite attaqués comme de concert par tous les barbares; surtout en Orient par les Perses, et en Afrique par les Quinquégentiens[2]; et Alectus se fit déclarer empereur en Egypte. Pour remédier à tant de maux, Dioclétien jugea que son collegue et lui ne pouvoient suffire pour gouverner et défendre l'empire. C'est pourquoi il nomma, le 1er mars 292, à Nicomédie, deux Césars, Constance-Chlore et Galere-Maximien. Il établit, comme loi fondamentale de l'état, qu'il seroit désormais gouverné par deux empereurs et par deux Césars. Il pensoit d'abord que les chefs des quatre armées ayant part au gouvernement de l'empire, leurs soldats, et ceux des autres armées beaucoup moins fortes, n'oseroient plus s'arroger le droit d'élire les empereurs; et ensuite que les Césars étant subordonnés aux deux Augustes, dont un seul auroit une prépondérance réelle, le gouvernement seroit renforcé sans être divisé. Dioclétien, sans perdre sa puissante influence sur le reste de l'empire, demeura toujours chargé de la défense de l'Orient; Maximien, de celle de l'Italie et de

(1) On peut donner ce nom moderne aux *Aedui* et aux *Sequani*, parcequ'ils occupoient alors les mêmes pays qu'ils occupent aujourd'hui sous les noms de comté et de duché de Bourgogne.

(2) Peuple qui habitoit la Pentapole de Libye.

l'Afrique; Galere, de celle de Thrace et de l'Illyrie; les Gaules, l'Espagne, et la Mauritanie, échurent à Constance. Il combla d'honneurs les nouveaux Césars; il leur donna même les titres qui appartenoient aux seuls Augustes, ceux d'*imperator,* de pere de la patrie, de souverain pontife, avec la puissance tribunitienne. Maximien avoit déja pris le surnom d'Herculien, comme Dioclétien celui de Jovien, par dévouement spécial pour Jupiter et pour le fils d'Alcmene. De même aussi Constance reçut le surnom de Maximien, de son pere adoptif, qui lui fit épouser sa fille Théodora; et Dioclétien donna celui de Jovien à Galere, avec sa fille Valérie pour épouse.

Chap. XV.
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

Quoique Maximien se rendît odieux par sa cruauté, quoique les deux Césars eussent des caracteres opposés, et que Galere, la science militaire exceptée, fût aussi mauvais prince que Constance étoit digne de l'estime générale; cependant leur respect pour Dioclétien, à qui ils étoient redevables de leur élévation, et le soin qu'apportoit celui-ci à ne paroître que leur égal, de même qu'à détruire les semences de jalousie qui auroient pu les diviser, maintinrent pendant plus de dix ans une union qui est un des phénomenes les plus remarquables de l'histoire. Aussi Dioclétien tiroit-il vanité de cet arrangement[1].

Les avantages que procura aux Romains cette nouvelle forme de gouvernement furent la défaite des révoltés africains, et de leur chef Julianus, qui avoit pris le titre d'empereur; celle des troupes que Carausius avoit laissées dans Boulogne, et que Constance contraignit à se rendre; et la mort de Carausius, tué, en 293, par Allectus. Celui-ci à son tour se déclara empereur, et fut vaincu, en 296, par l'armée de Constance, qui réunit à

(1) Julian., *Orat.*, I.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

l'empire une province séparée depuis plus de dix ans, la Grande-Bretagne. Ce prince chassa en même temps les Francs de la Batavie et de la Belgique, qu'ils occupoient depuis quelques années; mais il leur permit de s'établir dans les contrées des Ambiani et des Tricasses (appelées depuis Picardie et Champagne).

Dioclétien pacifioit alors l'Orient. Achillée s'étoit fait déclarer empereur sur les bords du Nil en 292; il le vainquit en 296, et le fit dévorer par des lions. Il punit ses partisans avec une extrême rigueur; «Et, dit Victor[1], il multiplia les meurtres et les proscriptions; mais il fit succéder à ces punitions un gouvernement si bien coordonné avec les mœurs des Egyptiens, qu'il subsista long-temps après lui.» Si l'on en croyoit Suidas[2], il auroit fait rechercher soigneusement et brûler les livres de chimie, à l'aide desquels, dit-il, ce peuple créoit de l'or et de l'argent, aliments de ses révoltes. On voit et dans ce texte, recueilli par le lexicographe, et dans les fragments d'Agatarchide, conservés par Photius[3], que les Egyptiens ont connu et pratiqué les arts chimiques et l'alchimie (qui en a été inséparable jusqu'au dernier siecle) avant les Grecs et les Romains. Dioclétien assura la tranquillité de la haute Egypte en cédant aux Nubiens sept journées de pays au-dessus de Philé[4].

Pendant que Dioclétien pacifioit l'Egypte, il avoit envoyé Galere combattre contre le roi de Perse Narsès, qui, jaloux d'imiter son aïeul Sapor, avoit chassé les Romains de l'Arménie, et menaçoit leurs autres provinces orientales. L'imprudence de Galere lui fit perdre la premiere bataille. Dioclétien en fut si offensé, que, l'ayant vu approcher de lui pendant qu'il se promenoit dans la campagne, il le laissa suivre long-temps son char

(1) Lib. IX, c. XXIV.
(2) *Voce* Διοκλη.
(3) Pag. 1341.
(4) Procop., *Bell. Pers.*, I, 19.

à pied et revêtu de la pourpre[1]. Ces rigueurs de Dioclétien produisirent sur Galere l'effet qu'il sembloit s'être proposé. Celui-ci, ayant formé une nouvelle armée, composée principalement de vétérans, attaqua et vainquit Narsès dans l'Arménie en 297, fit prisonniers sa femme et ses enfants, et ne lui accorda la paix qu'après la cession de cinq provinces situées sur les bords du Tigre: cette paix ne fut point troublée pendant quarante ans, jusqu'à la fin du regne de Constantin.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Dioclétien s'étoit avancé jusqu'à Nisibe, dans la Mésopotamie, pour soutenir Galere s'il en eût été nécessaire. Après avoir ratifié le traité conclu avec les Perses, il s'occupa à fortifier toutes les frontieres de l'empire, qui, à quelques guerres étrangeres près, jouit pendant plusieurs années d'une paix profonde. Mais, en 303, les chrétiens, qui étoient en très grand nombre, et qui faisoient partie de l'armée, ainsi que des grandes corporations, furent contraints de renoncer à leur religion, ou exposés aux plus cruels tourments et à une mort honteuse. Cette persécution fut discutée entre les deux empereurs dans de longues et de nombreuses conférences; ce qui annonce une grande répugnance de la part de Dioclétien, qui examinoit les conséquences de ces cruautés en homme d'état; tandis que Galere s'abandonnoit sans réserve à son caractere féroce et à sa haine pour les chrétiens. Aussi la plupart des écrivains qui appartiennent au christianisme rejettent-ils en grande partie sur Galere l'odieux de cette persécution. Lactance[2], entre autres, dit que ce prince farouche fit mettre le feu au palais impérial à Nicomédie, et qu'il accusa de ce crime les chrétiens, pour animer contre eux de plus en plus Dioclétien. Constantin[3], témoin de cet incendie, l'attribue à la

(1) Amm. Marcell., XIV, 11. (2) Lact., *Mort. Persec.*, c. XI. (3) *Orat.*, c. XXV.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

foudre; mais il ajoute que l'imagination de l'empereur en fut tellement troublée, que depuis il croyoit toujours voir tomber le feu du ciel. C'est ainsi que commença l'espece de délire auquel Lactance[1] et Eusebe[2] assignent cette époque. Galere fit incendier une seconde fois le palais, accusant toujours les chrétiens, contre lesquels la fureur de Dioclétien devint excessive.

Pendant ce temps un commandant particulier, appelé Eugenius, se révolta en Syrie, et prit le titre d'empereur; mais les Antiochiens le tuerent lui et ses partisans. Malgré cet acte de dévouement, Dioclétien, tourmenté par une noire mélancolie, fit punir de mort les magistrats d'Antioche et de Séleucie: ce qui rendit son nom si odieux aux Syriens, que quatre-vingt-dix ans après ils ne pouvoient encore le prononcer sans horreur[3]. La fin de cette année, 303, dont le commencement avoit été si funeste aux chrétiens, vit cet empereur recevoir à Rome, avec son collegue, les honneurs d'un triomphe qui fut alors très brillant par les images nombreuses des peuples vaincus que l'on y porta; entre autres celles des femmes, des sœurs, et des enfants du roi de Perse Narsès. Peut-être Dioclétien voulut-il par cette pompe détourner l'attention des supplices auxquels on livroit les chrétiens; mais l'esprit de parcimonie qui l'animoit et qu'il porta dans l'exécution des jeux, suite ordinaire des triomphes, déplut au peuple, qui se permit les railleries les plus violentes. Outré de dépit, il sortit de Rome pour n'y rentrer jamais, malgré le froid et la pluie, qui lui causerent une maladie lente et intérieure.

C'est ainsi que Dioclétien arriva à Nicomédie, malade de corps et d'esprit, l'an 304; et il demeura renfermé dans son

(1) Lactanc., *Mort. Persec.*, c. XIV, XV, et XVII.

(2) Euseb., *Histor.*, lib. VIII, c. XII.

(3) Liban., *Orat.*, XIV, XV; *Vita*.

palais jusqu'au printemps de l'année suivante, 305 (1058 de Rome), où il se montra au public pour détruire le bruit de sa mort. L'ambitieux Galere saisit cette occasion pour l'engager, soit par la persuasion, soit par les menaces, à abdiquer l'empire, avec Maximien, à donner le nom d'Auguste à lui et à Constance-Chlore, enfin à créer deux nouveaux Césars[1]. Après avoir résisté long-temps, Dioclétien céda en pleurant, et écrivit à Maximien, qui consentit à regret à suivre son exemple. Il voulut nommer Césars Maxence, fils de Maximien et gendre de Galere, avec Constantin (depuis empereur), fils de Constance; mais Galere choisit Sévere et Maximin-Daza, son neveu. Le premier jour de mai, Dioclétien, en présence des soldats, déclara Galere Auguste, et revêtit Maximin de la pourpre, qu'il quitta; pendant que Maximien abdiquoit à Milan, déclaroit Auguste Constance, et donnoit la pourpre au nouveau César, à Sévere. Après cette abdication solennelle, Dioclétien, vêtu en simple particulier, se rendit dans la Dalmatie (province où il étoit né), et choisit la ville de Salone pour sa retraite. « Quoique les païens, dit le pieux Tillemont[2], louent Dioclétien d'avoir quitté l'empire par un généreux mépris des grandeurs humaines, ils avouent néanmoins que plusieurs en parloient d'une maniere bien différente[3]. Quelques uns ont prétendu que le regret d'avoir entrepris inutilement de ruiner le christianisme l'avoit porté à abandonner l'empire[4]. Mais (ajoute-t-il de lui-même) Lactance, Constantin, et Eusebe, ne disent rien de cela; et la persécution n'avoit pas proprement été entreprise par Dioclétien, mais par Galere. »

Chap. XV.
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

Retiré dans le palais qu'il avoit bâti à Spalatro, près de Salone, il passa les dernieres années de sa vie dans le repos, et il s'y

(1) Lactanc., *Persec.*, c. XVIII.
(2) Tom. IV, pag. 51.
(3) Victor., *Cæs.*, XXIX.
(4) Baron., an. 304, §. 8.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

plaisoit tellement, qu'il répondit à Maximien et à Galere, qui le pressoient de reprendre le diadême : « Plût à Dieu que vous pussiez voir les légumes que je cultive de mes propres mains à Salone! vous ne feriez pas alors une semblable proposition. » Ses successeurs lui témoignerent pendant quelque temps un grand respect, mais qui s'affoiblit bientôt. De sorte que, selon Lactance (l'écrivain le plus exact sur ce point), se voyant méprisé et maltraité, après vingt années du regne le plus heureux et le plus glorieux, il tomba dans le désespoir, et se résolut à mourir. Ne voulant plus manger ni dormir, il périt de faim et de mélancolie l'an 313 (1066 de Rome).

Né pour les grandes choses, Dioclétien fut le premier empereur qui divisa l'empire, qui l'abdiqua volontairement, et le seul particulier à qui l'on ait accordé les honneurs de l'apothéose. Il n'est fait mention de ces honneurs que dans Eutrope, et l'on n'en voit aucune trace sur les médailles. De l'aveu même de ceux des écrivains qui avoient intérêt à rabaisser sa gloire et ses talents, il fut digne du trône par la science de l'art militaire, par la vigilance, l'élévation de l'esprit, la prudence dans les revers, la connoissance des lettres, la douceur, et la modération. Victor[1] dit en propres termes : « Il souffrit qu'on l'appelât maître, et il se conduisit en pere. » Ayant habité long-temps l'Orient, Dioclétien crut devoir, seulement pour l'intérêt de la majesté impériale, adopter le faste des rois de ces contrées. Mais il témoignoit une vénération particuliere pour la mémoire de Marc-Aurele[2]; il se plaignoit souvent du caractere farouche de Maximien. Lampride, contemporain de Constantin, l'appelle le pere du siecle d'or[3]. Plus de six cents lois ou décisions de Dioclétien se trouvent

(1) Victor., *in Cæsar.*, XXXIX : *Dominum dici passus; parentem egit.*

(1) Capitol., *in Marco*, XIX.

(3) Lamprid., *Eliogab.*, XXXV.

dans le seul code Justinien; il n'en existe pas un aussi grand nombre d'aucun autre empereur.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

Ce prince, tant calomnié, conçut le hardi dessein de partager l'empire sans le diviser; il rendit l'aspect du trône plus brillant en le rendant moins redoutable; il diminua l'autorité des préfets du prétoire, et il établit une distinction très marquée entre l'état militaire et l'état civil; les provinces sénatoriales furent toutes mises sous la main de l'empereur; les tributs furent payés par les peuples d'Italie comme par les autres provinces de l'empire; les frumentaires, espions honorés, n'inquiéterent plus les cités, dont les habitants se virent élever à la condition d'hommes libres; les campagnes, délivrées des brigands, refleurirent; on rebâtit les villes ruinées par les guerres civiles, et les frontieres de l'empire furent mises par des fortifications à l'abri des incursions des barbares. Aussi cet état de choses a-t-il été appelé par Lampride le siecle d'or.

On ne sait point le nom de l'épouse de Dioclétien, qui le rendit pere de Valérie, mariée à Galere.

Quoique Dioclétien ait régné près de trente ans, on ne connoît de lui d'autres portraits authentiques que ceux de ses monnoies. Il fit frapper des médailles d'argent foiblement allié, et cesser l'usage où étoient ses prédécesseurs, depuis un demi-siecle, d'en frapper de bronze recouvert d'une feuille d'étain pour imiter l'argent [1]. Cette restauration des monnoies a été célébrée par plusieurs médailles de bronze qui ont pour types les trois Monnoies, avec la légende MONETA AVGG*ustorum*. On en voit une ici, sous le n° 1 de la planche LX, avec le buste de l'empereur couronné de laurier, et la légende IMP*erator* C*æsar* C*aius* VAL*erius* DIOCLETIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. N° 1.

(1) Les numismates appellent ces dernieres des médailles *saussées*.

Chap. XV
Dioclétien
et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.
N° 2

Le n° 2 de la même planche présente un médaillon de bronze d'un volume extraordinaire. D'un côté est gravé l'empereur à mi-corps, demi-nu, vêtu du *paludamentum*, couronné de laurier, tenant une haste, avec la légende IOVIO DIOCLETIANO AVG*usto*. Revers, l'empereur en costume militaire, tenant un globe, représentant Jupiter, dont il avoit pris le nom, et Hercule avec ses attributs (divinité protectrice de Maximien), tous deux assis et couronnés par la Victoire; légende, HERCVLIO MAXIMIANO AVG*usto*; exergue, R M, et un croissant entre ces deux lettres.

§. 2. MAXIMIEN-HERCULE,

EMPEREUR.

Lampride [1], qui écrivoit sous l'empereur Constantin, gendre de Maximien, après avoir désigné Dioclétien par ce titre honorable, le Pere du siecle d'or, appelle Maximien le Pere du siecle de fer. On ne peut donner en peu de mots une idée plus exacte du caractere odieux du dernier que par cette opposition. En effet, excepté les talents militaires, qu'il possédoit à un degré supérieur même à celui de Dioclétien, il n'est connu que par sa férocité et sa cruauté, qui, selon Eutrope, étoient empreintes dans tous ses traits. Il se chargeoit volontiers d'exécuter les mesures séveres que Dioclétien projetoit; ce qui n'empêchoit pas que celui-ci ne blâmât ouvertement son caractere sanguinaire, qu'il comparoit à celui d'Aurélien. A cela se réunissoient l'inconstance dans les résolutions et l'emploi des ruses les plus criminelles.

(1) *In Eliogab.*, XXXV.

Chap. XV.
Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs.
Pl. LX.

Ses mœurs étoient très corrompues; mais on louoit sa libéralité, qu'il exerçoit cependant le plus souvent avec les biens de ses victimes.

Marcus Aurelius Valerius Maximianus étoit né à Sirmium, dans la Pannonie (Sirmich en Sclavonie), de parents pauvres. Il entra fort jeune dans la milice, comme Dioclétien, et comme lui il parvint par son courage aux plus hauts grades. Il s'établit entre eux de bonne heure une liaison qui dura jusqu'à la mort du second. Maximien fut même le seul qui eut connoissance de la prédiction d'une druidesse relative à l'élévation de son ami, si l'on excepte le grand-pere de l'historien Vopisque[1]. Aussi, lorsque Dioclétien, parvenu à l'empire, crut devoir s'adjoindre un collegue pour l'aider à défendre ses vastes frontieres, jeta-t-il les yeux sur Maximien, dont il connoissoit la bravoure et l'attachement pour sa personne. De là vient que Lactance[2] les appelle freres, quoiqu'il n'y eût entre eux aucune parenté. Ce fut l'an 286, à Nicomédie, que Dioclétien lui revêtit la pourpre impériale. Comme s'il l'eût adopté, il lui fit prendre ses noms, auxquels Maximien ajouta celui d'Herculius, à cause du culte particulier qu'il rendoit au fils d'Alcmene, ainsi que Dioclétien avoit pris celui de Jovien.

Sans partager l'empire, celui-ci confia particulièrement à Maximien le gouvernement de l'Occident. Le premier exploit du nouvel empereur fut de dissiper les paysans armés qui dévastoient les Gaules, et que l'on appeloit Bagaudes. On lui attribue la décimation de la légion thébaine, et le martyre de plusieurs autres chrétiens dans les Gaules. Pendant que Maximien repoussoit les Francs et les Bourguignons, barbares qui habitoient la

(1) *In Numer.*, XIV. (2) *Mort. Persec.*, c. VIII.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

rive droite du Rhin, les Saxons, venus de la Chersonese cimbrique, ravageoient les côtes de la Batavie, de la Belgique, et de l'Armorique. Il chargea Carausius du soin de les repousser; mais, s'apercevant que celui-ci favorisoit leurs excursions pour enlever ensuite leur butin, il donna ordre de le tuer. Carausius averti, se réfugia dans la Grande-Bretagne, où il se fit reconnoître empereur. Voyant qu'ils ne pouvoient le réduire, Dioclétien et son collegue le reconnurent en cette qualité l'an 287. Cinq ans après, Allectus ôta la vie à Carausius; il prit aussi le titre d'Auguste, et fut vaincu, en 296, par Constance.

Les deux empereurs se réunirent à Milan l'an 290, et convinrent de s'adjoindre deux Césars. Ensuite Maximien combattit avec succès en Afrique les Quinquégentiens et les Maures. Bientôt après, en 303, il partagea à Rome avec Dioclétien les honneurs du triomphe. Mais, en 305, les menaces de Galere et les sollicitations de Dioclétien le firent renoncer à regret à l'empire, et revêtir de la pourpre des Césars, à Milan, Sévere, le même jour où Dioclétien déposoit le diadême et déclaroit César Maximin-Daza. Constance et Galere prirent d'eux-mêmes le titre d'empereur.

Un an s'étoit à peine écoulé depuis l'abdication de Maximien, que son fils, Maxence, indigné de voir que Galere refusoit de lui donner le titre de César et quelque part dans le gouvernement, quoiqu'il fût son gendre, se fit nommer empereur à Rome. Maximien, qui avoit eu connoissance des projets de son fils, sortit de la retraite qu'il avoit choisie dans la Lucanie, vint le joindre, et reprit la pourpre. Il écrivit à Dioclétien pour l'engager à suivre son exemple[1]; mais celui-ci, plus prudent, n'écouta

(1) Eutrop., X, 2.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

point ses conseils. Le César Sévere accourut avec une armée pour réduire ceux qu'il appeloit des usurpateurs. Les troupes sentirent se ranimer leur attachement pour leur ancien général, et passerent sous les enseignes de Maximien. Celui-ci assiégea dans Milan Sévere, qui se rendit à discrétion, et remit au vieil empereur la pourpre, qu'il avoit reçue de sa main dix-huit mois auparavant. Maximien, qui se jouoit de ses serments, retint Sévere prisonnier, et le fit mourir quelque temps après.

Redoutant la colere de Galere, Maximien chercha un appui dans Constantin, qui venoit d'être nommé César, après la mort de son pere Constance-Chlore, arrivée en 306. Il lui donna dans les Gaules, au commencement de 307, le titre d'Auguste, et lui fit épouser sa fille Fausta. Après que Galere eut inutilement assiégé Rome pour venger la mort de Sévere, Constantin se refusa aux instances de Maximien, qui vouloit l'engager à le poursuivre. Voyant Maxence plus considéré que lui, ce pere dénaturé résolut de le dépouiller des ornements impériaux; il assembla, en 309, le peuple de Rome et les soldats, les entretint des malheurs de l'empire; se tournant ensuite vers son fils, assis à ses côtés, il l'accusa d'en être l'auteur, et lui arracha le manteau de pourpre. Celui-ci implora le secours des soldats, qui se souleverent contre Maximien, et l'accablerent d'injures. Il leur dit alors, s'il faut en croire Zonare[1], que c'étoit un jeu de sa part, et qu'il vouloit savoir s'ils aimoient véritablement son fils. Désespéré de ce mauvais succès, il revint à Constantin, et voulut, mais inutilement, le déterminer à tourner ses armes contre Maxence. On le vit alors se rapprocher de l'ennemi reconnu de son fils, de Galere, sous prétexte de traiter avec lui des affaires de l'état; on crut

(1) Lib. XII, 33.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX.

avec raison qu'elles ne servoient que de prétexte, et que son véritable dessein étoit de faire assassiner cet empereur, qui évita ses embûches.

Galere, ennemi de Constantin, réunit à Carnunte, dans la Pannonie[1], le pere des Augustes, Dioclétien, et Maximien, pour donner à Licinius, son ancien ami, le titre d'Auguste, au préjudice de Maxence, fils du dernier[2]. L'année suivante, 308, Maximien, repoussé de toutes les parties de l'empire, excepté de celles que gouvernoit Constantin, se rendit près de lui, et déposa une seconde fois la pourpre, pour faire croire qu'il n'ambitionnoit plus que le repos. Malgré les honneurs que lui faisoit rendre son gendre, il profita de son absence pour s'emparer de ses trésors, pour corrompre ses troupes avec cet or; et il reprit à Arles le diadême pour la troisieme fois. Constantin accourut, le poursuivit, l'assiégea dans Marseille, le força de se rendre à discrétion, lui ôta la pourpre, et lui laissa la vie. Mais, tourmenté par son génie ambitieux et cruel, Maximien pria sa fille Fausta de l'aider à faire mourir son époux Constantin. Celui-ci, instruit par elle, plaça dans son lit un eunuque, que Maximien poignarda en criant qu'il avoit assassiné son gendre. Alors celui-ci le convainquit de son crime, et ne lui laissa que le choix de sa mort. Maximien s'étrangla, l'an 310, à l'âge de soixante ans, selon le jeune Victor[3], après vingt ans de regne et de bonheur, suivis de trahisons et des crimes les plus honteux.

Le jeune Victor seul nous fait connoître l'épouse de Maximien. Elle s'appeloit GALERIA VALERIA EUTROPIA; elle le rendit pere de Maxence, qui prit à Rome le titre d'Auguste; et de Fausta, qui devint l'épouse de Constantin. Constance-Chlore, en rece-

(1) Haimbourg sur le Danube, vis-à-vis l'embouchure de la Morawa.

(2) Euseb., XVIII, 13.

(3) *Epitome*, XL.

vant le titre de César, épousa Maximiana Theodora, qui étoit née d'Eutropia et d'un premier mari.

Chap. XV. Dioclétien et Maximien-Hercule, empereurs. Pl. LX. N° 3.

On voit au n° 3 de la planche LX une belle tête de Maximien-Hercule, coiffée avec la dépouille d'un lion; légende, IMP*erator* C*æsar* M*arcus* AVR*elius* VAL*erius* MAXIMIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, une des Monnoies debout entre Jupiter et Hercule, qui sont aussi debout, et qui portent leurs attributs ordinaires; légende, MONETA IOVI ET HERCVLI AVG*Gustis* (*sacrata*).

CHAPITRE XVI.

COLLEGUES ET SUCCESSEURS DE DIOCLÉTIEN
EXCEPTÉ CONSTANTIN ET SA FAMILLE[1].

EMPIRE DIVISÉ.

Après dix années de tanquillité, procurées par la soumission que l'empereur Maximien et les deux Césars témoignerent toujours pour Dioclétien, appelé le Pere des Augustes, les Romains virent avec peine la division de l'empire, proposée par l'ambitieux Galere, et consentie à regret par Dioclétien. Cette division fatale sembloit exister depuis l'association de Dioclétien et de Maximien; mais le respect du dernier pour celui à qui il devoit son élévation, et la docilité que montrerent pour lui pendant quelque temps les deux Césars, en retardoient l'accomplissement. C'étoit, comme dit Montesquieu[2], une puissance unique exercée par plusieurs. Même après que la division eut été effectuée, chaque empereur paroissoit encore être le souverain de tout ce qui obéissoit aux Romains; car chacun d'eux nommoit toujours ses collegues dans les lois qu'il faisoit, et ceux qui leur adressoient des suppliques sembloient les rendre collectives. On doit dire cependant que, loin de détruire la cause des guerres intestines, Dioclétien l'avoit seulement déplacée. Les empereurs

(1) Mes guides, dans ce chapitre, sont les mêmes que ceux du chapitre précédent.

(2) *Grandeur et décadence des Romains*, liv. XVII.

combattirent entre eux depuis lui, comme les généraux l'avoient fait avant lui.

Chap. XVI.
Collegue et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. IX.

Lactance[1] est celui des écrivains parvenus jusqu'à nous qui a peint le plus énergiquement les suites funestes de la division de l'empire : division dont seul il a cru trouver la cause dans la timidité de Dioclétien, qui l'empêchoit de s'exposer aux dangers. Chacun des quatre empereurs voulut avoir sous ses enseignes autant et même plus de soldats et d'officiers qu'on n'en voyoit jadis sous celles de l'empereur unique; les sommes employées à leur solde furent énormes. On multiplia les impôts, et les laboureurs abandonnerent les champs, qui ne pouvoient plus les nourrir. Plus les contribuables étoient appauvris, plus on multiplioit les exacteurs[2]. L'Italie, qui n'étoit obligée qu'à fournir des vivres à la cour des empereurs et aux troupes de leur cortege, fut, de même que les autres provinces, contrainte à payer les tributs. Enfin le nombre des officiers civils étant augmenté dans la même proportion que celui des officiers militaires, et les patrimoines des habitants des villes ne pouvant suffire à fournir aux dépenses municipales qui étoient à leur charge, ils abandonnerent les cités pour se soustraire aux dignités dispendieuses de la curie. C'est alors que les carrieres et les antres de la Thébaïde devinrent la retraite des Antoine, des Paul, de ces exilés volontaires qui préféroient les rigueurs de la vie cénobitique aux tumultes des camps et aux agitations perpétuelles des cités.

Constance-Chlore prit le premier, depuis les fils de Vespasien, le surnom de Flavius. Ce surnom désigna sous la république une famille assez obscure. Vespasien et ses fils lui donnerent une véritable illustration. Depuis eux il tomba dans l'oubli, jusqu'à

(1) *De Mort. Persec.*, cap. VII, IX. (2) Vict., *Cæs.*, XXXIX.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl LX.

ce que l'on vit monter sur le trône des Césars Claude-le-Gothique, que Trebellius et Vopisque appellent Flavius Claudius[1], quoiqu'on ne lise rien de semblable sur ses médailles. Constance-Chlore, que l'on croyoit descendre de cet empereur, prit le surnom de Flavius sur tous les monuments; et il fut imité en cela non seulement par ses descendants jusqu'à l'empereur Julien inclusivement, mais encore par des princes et des princesses qui n'étoient point issus de ce noble sang; tels que Fausta, épouse du grand Constantin; l'usurpateur Magnence; Jovien, qui succéda à Julien; enfin, après eux, un grand nombre d'empereurs et d'impératrices. Il en avoit été de même du nom de César, qui auroit dû finir avec Néron, dernier rejeton de cette famille, et qui fut cependant adopté par ses successeurs.

Les historiens nomment quelquefois Galere le premier des deux Césars, parcequ'il étoit gendre et fils adoptif de Dioclétien; cependant Constance est placé ici au premier rang et avant Galere parcequ'il l'est ainsi dans les fastes et dans les inscriptions, et parcequ'il descendoit d'aïeux très recommandables.

§. 1. CONSTANCE-CHLORE,
EMPEREUR,
ET SES ÉPOUSES.

Flavius Valerius Constantius[2] étant le premier empereur qui ait favorisé ouvertement les chrétiens, ce ne sera point d'après les écrivains de cette religion que je tracerai son portrait. Voici

(1) Trebell., *Claud.*, VII; Vopisc., *Aureliano*, XVII.

(2) Plus connu par le surnom de *Chlore*, qui désignoit la pâleur de son visage.

celui que l'on trouve dans Eutrope[1]: « C'étoit, dit-il, un excellent homme et d'une bonté extrême, qui se plaisoit à voir augmenter les richesses des provinces et des particuliers, sans s'occuper trop avidement de celles du fisc; il disoit qu'il valoit mieux voir l'or réparti entre les sujets qu'enfoui dans un seul trésor; aussi, quand il réunissoit un grand nombre d'amis dans un repas, étoit-il obligé d'emprunter les vases d'argent qui devoient en faire l'ornement; il mérita non seulement l'amour, mais la vénération de la part des Gaulois, qu'il défendit puissamment contre la prudence soupçonneuse de Dioclétien, et contre l'audace sanguinaire de Maximien. »

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

Vopisque[2] fait de Constance un éloge indirect très remarquable. Il dit que l'empereur Carus, prince fort estimé, avoit eu le dessein de créer César, au lieu de son indigne fils Carinus, Constance; « parceque, disoit-il, je ne connois aucun Romain qui soit meilleur que lui. »

Les flatteurs de Constantin, fils de Constance, assuroient que celui-ci descendoit de Claude-le-Gothique par sa mere Claudia (qu'il disoit avoir été niece de cet empereur). Cependant Eumene, dans son Panégyrique[3] de Constantin, prononcé devant lui, donne lieu d'en douter par la maniere dont il parle de cette parenté, « qui est, dit-il, peut-être encore ignorée du grand nombre, mais qui est bien connue de ceux qui vous aiment. » Constance n'avoit pas besoin de ce genre d'illustration; son pere, Eutropius, tenoit un rang distingué dans la Dardanie (partie de la Dacie). On ne sait point en quelle année il naquit; mais en l'année 306, où il mourut, il étoit fort vieux, ou du moins il paroissoit tel à cause de ses infirmités. L'étude des

(1) Lib. X, cap. II. (2) *In Carino*, XVII. (3) Cap. II.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

belles-lettres ne l'occupa pas long-temps[1]; il entra jeune dans la milice, où il s'avança rapidement, sous les ordres et sous la direction d'Aurélien et de Probus. L'an 274, celui de la naissance de Constantin, il remporta quelques victoires sur les Germains, voisins des Helvétiens. Enfin, l'an 283, Carus, qui estimoit son caractere et ses connoissances militaires, lui donna le gouvernement de la Dalmatie.

Constance avoit délivré le Pont des pillages des Sarmates, lorsque, l'an 292 (1045 de Rome), Dioclétien le nomma César avec Galere. Maximien, collegue de cet empereur, l'adopta; il lui fit répudier sainte Hélene, sa premiere épouse (si chere aux chrétiens), mere d'un seul enfant, de Constantin; et il le força d'épouser Maximiana Theodora, sa belle-fille, qui le rendit pere de plusieurs autres. On attribue à la premiere épouse de Constance les sentiments favorables au christianisme, qu'il témoigna ouvertement. Si l'on en croit l'historien Eusebe[2], le palais de Constance étoit rempli de chrétiens; on y exerçoit même les cérémonies religieuses. Galere ayant contraint Dioclétien, en 303, à persécuter ceux qui avoient embrassé la nouvelle religion, l'empereur adressa ses édits aux deux Césars et à son collegue Maximien. Celui-ci les exécuta avec autant de rigueur et de cruauté que le fit Galere leur véritable auteur. Constance au contraire, d'après les témoignages des auteurs ecclésiastiques, ne s'y conforma qu'avec une extrême répugnance; il fit abattre quelques églises, mais il ne persécuta personne; et les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne, jouirent d'un calme parfait sous son gouvernement.

L'abdication des empereurs Dioclétien en Maximien, arrivée

(1) Lactanc., XX. (2) *Vita Constantini*, lib. I.

l'an 305 (1058 de Rome), donna lieu à un grand changement dans l'administration de l'empire, à la division formelle du gouvernement. Constance fut nommé Auguste par Maximien (ainsi que Galere le fut par Dioclétien), au moment où il se dépouilloit de la pourpre. Galere lui assigna les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Afrique, et les autres provinces de l'Occident, s'étant approprié toutes celles de l'Orient. Mais Constance laissa au nouveau César, Sévere, le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique. Il ne jouit pas long-temps de la pleine puissance dont il venoit d'être investi, car il mourut l'année suivante, 306, à Eboracum (York), dans la Grande-Bretagne. Il y alloit combattre les Calédoniens et les autres Pictes, qui, partis de la Scandinavie, s'étoient établis dans la Calédonie. Il avoit porté treize ans le titre de César, quinze mois celui d'Auguste, et il étoit âgé d'environ cinquante-six ans. Constance, avant de mourir, fit reconnoître empereur son fils Constantin, et le recommanda aux soldats, selon Lactance[1]. Cet historien, qui fait observer avec soin que Constance finit sa vie, comme il l'avoit toujours desiré, par une mort naturelle, n'ajoute pas à la vérité que les princes qui avoient persécuté les chrétiens avoient tous fini misérablement; mais c'est la pensée dominante de son écrit.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

Le premiere épouse de Constance le rendit pere de Constantin; quant aux enfants de la seconde, de Theodora Maximiana, ils seront nommés dans la vie de cette princesse.

Quoique Constance, entré dans la milice fort jeune, eût peu cultivé les lettres, il fit tout cependant pour en favoriser l'étude dans la ville d'Autun. Il chérissoit cette cité, peut-être à cause

(1) *De Mort. Persec.*, XXIV.

CHAP. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

des maux qu'elle avoit soufferts sous le regne de son oncle, Claude-le-Gothique, pour l'avoir invité à reconquérir les Gaules. Il l'orna d'aquéducs et de fortes murailles, dont on voit encore des restes, avec une porte antique. Ce fut dans les écoles d'Autun qu'en 297 le rhéteur Eumene, nommé leur chef par Constance, prononça devant lui et en son honneur un panégyrique qui a fourni de nombreux matériaux pour l'histoire de cet empereur.

Il est probable que Constantin avoit fait élever des statues pour consacrer la mémoire de son pere Constance, comme il le fit depuis pour sainte Hélene sa mere; mais il ne nous est parvenu de Constance que des médailles.

N° 4. On voit sur le médaillon de bronze du n° 4 de la planche LX le buste de Constance-Chlore, couronné de laurier, regardant à droite, avec la légende FL*avius* CONSTANTIVS NOB*ilis* C*æsar*. Revers, les trois Monnoies; légende, MONETA AVGG*ustorum*.

N° 5. La médaille d'or du n° 5, même planche, présente la tête laurée de Constance-Chlore, regardant à droite. Revers, les deux empereurs à cheval; légende, COMITATVS AVGG*ustorum;* exergue, P. T.

SAINTE HÉLENE,

PREMIERE ÉPOUSE DE CONSTANCE-CHLORE[1].

Pl. LXI. Les chrétiens rendent les plus grands honneurs à la mémoire de sainte Hélene, premiere épouse de Constance-Chlore. Ils

(1) En 1826, M. le baron Marchant a émis sur les médailles qui présentent le nom ou l'effigie de quelque HÉLENE une opinion qui me paroît très vraisemblable. La nature de cet ouvrage ne me permet pas d'en rapporter les preuves. Voici cette

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LXI.

attribuent à ses conseils, avec vraisemblance, la protection que son époux accorda aux fideles; et avec raison l'adoption du christianisme pour la religion du prince et pour celle de l'empire, solennellement proclamée par son fils Constantin. C'est ainsi que l'on vit depuis sainte Clotilde et plusieurs autres princesses exercer la même influence sur l'esprit des rois leurs époux. Sans vouloir juger les moyens que la Providence choisit pour l'accomplissement de ses desseins, et qui sont au-dessus de l'intelligence humaine, ne peut-on pas attribuer en partie le noble intérêt que prirent à la propagation du christianisme ces pieuses femmes, à l'abolition de l'esclavage qu'il proclamoit, à la fraternité qu'il établissoit entre tous les hommes, et à la sainteté du mariage (la monogamie) qu'il substituoit à la polygamie, plus ou moins complete?

Quelques soins que les historiens ecclésiastiques aient apportés à recueillir de nombreux détails sur la vie de sainte Hélene, ils ne donnent cependant pas les moyens de déterminer son âge à l'époque de sa mort, ni l'année de cette mort. On sait seulement qu'elle étoit fort jeune lorsqu'elle devint l'épouse de Constance, et qu'elle mourut peu après l'année 327, non à Rome, car Eusebe[1] dit que l'on y transporta son corps pour le déposer dans la sépulture des empereurs. Lorsqu'en 292 Dioclétien donna le titre de César à Constance, le collegue de cet empereur (Maximien) adopta le nouveau César; il le força à épouser Theodora sa belle-fille, et à répudier Hélene, déja mere de Constantin. C'est le seul enfant qu'elle ait eu, ou du moins le seul dont l'histoire fasse mention.

opinion dans ses propres termes : « On doit attribuer à SAINTE HÉLENE, mere de *Constantin-le-Grand,* toutes les médailles du siecle de cet empereur, qui nous sont parvenues avec le nom d'HÉLENE. » (*Ve suite, Lettre XVIIe.*)

(1) Euseb., c. XLVII.

CHAP. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LXI.

Les écrivains sont partagés d'opinion sur la nature des liens qui l'unissoient à Constance. Zosime[1], la Chronique d'Alexandrie[2], saint Ambroise[3], et quelques autres, ne les reconnoissent pas pour un mariage légal; la Chronique même appelle Constantin *enfant illégitime*. Mais de fortes inductions, tirées de textes des deux Victors, et le titre d'Auguste donné à Hélene par son fils, ont porté le judicieux Tillemont[4] à rejeter leur opinion.

Sainte Hélene vécut dans la retraite jusqu'à l'an 306, que son fils, parvenu à l'empire, lui donna le titre d'Auguste, un rang distingué dans sa cour, et des revenus destinés à lui faciliter l'exercice d'une ardente charité. Eusebe[5] assure que c'étoit lui qui la convertit à la foi; mais on peut croire qu'il veut parler seulement du culte ostensible qu'elle rendit au dieu des chrétiens, l'an 311, à l'exemple de son fils et de toute la cour. Sainte Hélene éprouva une grande douleur en voyant la fin tragique du César Crispus, son petit-fils. Elle ne pouvoit s'en consoler, et elle blâmoit hautement l'arrêt qui lui avoit ôté la vie[6]. L'an 327, Constantin appela de son nom, Hélénople, le bourg de Drépane en Bithynie, qu'il éleva au rang des villes. Sa mere s'occupoit à faire construire des églises dans divers endroits, mais sur-tout en Palestine; province qu'elle visita plusieurs fois pour satisfaire sa piété. Elle s'y trouvoit encore l'an 327, année que l'on croit avoir précédé immédiatement sa mort. Elle étoit âgée de plus de quatre-vingts ans, selon un auteur cité par Suidas[7].

N° 7. Quoique son fils lui ait fait élever des statues, nous ne pos-

(1) Lib. II, c. VIII.
(2) *Chronic. Alexand.*, p. 650.
(3) Ambr., *De diversis.*
(4) Tom. IV, n. 1.
(5) *Vit. Constant.*, III, 47.
(6) Suidas, *voce* Κρίσκης. *Codin.*, p. 340.
(7) Suidas, *voce* Εστιάδες.

sédons de portrait de cette princesse que sur les médailles; et encore s'est-il élevé de fortes contestations sur leur authenticité. Trois princesses de cette famille ayant porté le nom d'Hélene, la mere de Constantin, l'épouse du César Crispus, et celle de l'empereur Julien II, il est fort difficile de distinguer les médailles qui appartiennent à chacune d'elles. Eckhel[1] a établi cette distinction avec une grande vraisemblance. Il attribue à sainte Hélene celle de petit bronze qui est gravée ici sous le n° 7 de la planche LXI. On y voit sa tête avec la légende FL*aviæ* IVL*iæ* HELENAE AVG*ustæ*. Revers : légende, PAX PVBLICA; type, femme debout tenant un rameau d'olivier et une lance; exergue, CONSE.

Pl. LXI.

FLAVIA MAXIMIANA THEODORA,

SECONDE ÉPOUSE DE CONSTANCE-CHLORE.

Pl. LX.

Elle étoit fille de Valeria, qui avoit épousé en secondes noces Maximien-Hercule. Celui-ci, ayant donné le titre et l'autorité de César à Constance-Chlore l'an 292 (1045 de Rome), le contraignit à répudier sainte Hélene, qui l'avoit rendu pere de Constantin, et à former de nouveaux liens avec Theodora. C'est là tout ce que l'histoire nous apprend de cette impératrice. Elle rendit Chlore pere de six enfants, Dalmace, Constance, Hanniballien, et Flavia Constancia, mariée à Licinius; Anastasie, Eutropie, mere de Népotien. Libanius[2] dit que le testament de Constance désigna seul empereur Constantin, à l'exclusion de ses trois autres fils; de sorte que ceux-ci ne porterent pas même

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, 145. (2) *Orat.*, III.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

le titre de César, quoiqu'il fût donné depuis à quelques uns de leurs enfants.

Pl. LX. N° 6.

La médaille de très petit bronze du n° 6, planche LX, présente le portrait de Theodora, avec la légende FL*aviæ* MAX*imianæ* THEODORAE AVG*ustæ*. Revers, femme debout tenant un enfant qu'elle allaite; légende, PIETAS ROMANA; exergue, TRP.

§. 2. GALERE MAXIMIEN,

EMPEREUR,

ET VALERIA SON ÉPOUSE.

En vain quelques écrivains ont-ils invoqué la raison d'état pour excuser la barbarie avec laquelle Galere poursuivit et fit poursuivre par ses collegues les malheureux chrétiens. C'étoit mal défendre la religion de l'empire que d'arracher la vie par les plus cruels tourments à ceux qui en professoient une autre, plus pure et plus digne de l'intelligence humaine. La persécution engendre plus de croyants qu'elle n'en peut détruire.

Galerius Valerius Maximianus, appelé aussi Caïus, est désigné ordinairement par le nom seul de Galere. Les deux Victors lui donnent celui d'*Armentarius* (pâtre), qui est relatif à la profession de ses peres et à celle qu'il exerça pendant son enfance dans la nouvelle Dace, près de Sardique (non loin de Sophia, dans la Bulgarie). Si l'on en croit Lactance[1], il auroit sucé la haine des chrétiens avec le lait; car sa mere, très attachée aux anciennes superstitions, avoit en horreur la nouvelle religion.

(1) Lactanc., *Mort. Persec.*, cap. IX, XI.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

Galere étoit dépourvu de toute instruction; mais il avoit le génie de la guerre. Il porta les armes de bonne heure, se forma à l'art militaire sous deux grands capitaines, Aurélien et Probus, et il fut heureux dans ses entreprises. Sa haute et forte stature, qui imposoit à la multitude, devint excessive par l'énorme quantité de nourriture qu'il prenoit habituellement.

Eutrope[1] accorde de bonnes mœurs à Galere; Victor l'ancien, qui lui accorde aussi quelques bonnes qualités, blâme l'air rustique et gauche qui les rendoit presque haïssables[2]. Mais Lactance[3], écrivain chrétien, qui ne voyoit dans lui que le premier et le principal auteur des persécutions, dit qu'il fut plus cruel que Dioclétien et Maximien; que, pour satisfaire son ambition sans bornes, il força ces deux empereurs à abdiquer, et devint par là responsable des maux qui suivirent leur retraite. Si l'on en doit croire Lactance, Galere avoit une grande aversion pour les lettres et pour ceux qui les cultivoient; il conféroit les offices de judicature à des militaires ineptes, et il écrasoit d'impôts ses sujets. Quelque exagération que l'on doive reconnoître dans ce portrait tracé par Lactance, il est certain que les principaux traits sont fideles.

L'an 292 (1045 de Rome), Dioclétien voyant l'empire attaqué de toute part, soit par les barbares, soit par les usurpateurs Carausius et Achillée, et ne croyant pas pouvoir, même avec son collegue Maximien, leur résister, adopta Galere, à cause de ses talents militaires. Il lui donna le titre de César, son propre surnom de Jovius, pour épouse sa fille Valérie, et pour département la Thrace et l'Illyrie. Maximien imita Dioclétien, et accorda le titre de César à Constance-Chlore. Galere s'occupa à défendre

(1) Eutrop., X, 2. (2) Vict., *Cæs.*, XL. (3) *Mort. Persec.*, c. x, xviii, etc.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

l'Illyrie, et à rendre à la culture une vaste portion de la Pannonie inférieure (entre le Danube et la Drave), en faisant écouler un grand lac dans le Danube. Il donna à ce pays le nom de Valérie, son épouse[1].

Narsès, devenu roi de Perse en 294, s'empara de l'Arménie et menaça les autres provinces de l'Orient. Galere, choisi par Dioclétien pour s'opposer à cette invasion, attaqua imprudemment l'ennemi des Romains, et fut vaincu l'an 297. Arrivé auprès de Dioclétien, après cette défaite, il le rencontra qui se promenoit; celui-ci le laissa, pendant l'espace d'un mille, suivre son char à pied, et revêtu de la pourpre. Galere humilié, se hâta de rassembler un corps de vétérans, les conduisit en Arménie contre Narsès, entra, comme un député envoyé par Dioclétien, dans le camp de l'ennemi pour reconnoître ses forces. Il l'attaqua ensuite avec vingt-cinq mille hommes seulement, le défit, le mit en fuite, s'empara d'immenses richesses, et fit prisonniers ses femmes, ses enfants, et les personnages les plus distingués de la Perse. Galere les traita avec beaucoup d'humanité; « ce qui fit avouer aux Perses étonnés, dit Sextus Rufus[2], que les Romains leur étoient supérieurs non seulement par les armes, mais encore par les mœurs. »

Le résultat de cette brillante victoire fut la restitution de cinq provinces, et une paix qui dura quarante ans. Mais elle produisit sur l'esprit de Galere un effet déplorable. Il cessa de déguiser son caractere altier et sanguinaire; il témoigna publiquement qu'il aspiroit au titre d'empereur, et qu'il ne se contentoit plus de celui de César. C'est alors qu'il voulut persuader que Mars étoit son pere. Dioclétien, qui possédoit l'art de con-

(1) Vict., *Cæs.*, XL; Amm. Marcell., XXVIII, 3. (2) Sext. Ruf., XXV.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

noître les hommes, fut effrayé de ce changement; mais il eut la foiblesse de laisser paroître ses craintes. Galere en profita habilement. Il le contraignit, en 303, à adopter les mesures sanguinaires qu'il prit contre les chrétiens. Il exerça le même ascendant sur Maximien; de sorte qu'à l'exception des Gaules, gouvernées par Constance-Chlore, prince sage et humain, le sang coula dans tout l'empire. Dioclétien différant de consentir à cette horrible persécution, Galere fit deux fois mettre le feu au palais impérial de Nicomédie; et la terreur augmenta un affoiblissement d'esprit que l'on remarquoit depuis quelque temps chez l'empereur; de sorte qu'il ne montra plus depuis que quelques étincelles de cette énergie qui l'avoit toujours animé.

Cet acte de violence n'étoit qu'un prélude de ce que vouloit faire le César ambitieux. Il força, en 305 (1058 de Rome), le foible Dioclétien et l'inepte Maximien à déposer la pourpre, à l'en revêtir avec son collegue Constance-Chlore, et à nommer deux nouveaux Césars, pour conserver la forme de l'empire établie par Dioclétien[1]. Il ne donna pas même à cet ancien empereur le choix des nouveaux Césars; il rejeta Maxence, son propre gendre, Constantin, fils de Constance, qu'il avoit indiqués, et proposa Sévere et Maximin-Daza. Dioclétien les proclama, et dit à Galere, «J'ai pris soin de l'empire jusqu'à ce jour, pendant que j'en ai eu le gouvernement; mais vous voulez aujourd'hui en tenir les rênes, la responsabilité pesera sur vous seul, et j'en suis déchargé.»

Galere, se voyant secondé par deux Césars de son choix, n'hésita plus à changer la forme de l'empire, quoique Dioclétien

(1) Lact., *Persec.*, XVII, etc.

Chap. XVI.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

vécût encore[1]. Il le divisa, l'an 305, en deux parties absolument distinctes, gouvernées par deux Augustes indépendants l'un de l'autre, lui et Constance. Celui-ci se contenta de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Espagne, et des autres provinces de l'Occident; mais Galere conserva l'Illyrie, la Thrace, l'Asie, l'Orient, et l'Egypte. Les deux Césars commanderent sous leurs ordres. J'ai parlé au commencement de ce chapitre des suites funestes de la division de l'empire.

Le fils de Constance, Constantin, portoit ombrage à Galere, à cause de ses talents militaires et de sa prudence. Il se trouvoit à Nicomédie lors de la création des deux Césars, dans laquelle il auroit dû être compris, ayant un Auguste pour pere. Celui-ci demanda en vain plusieurs fois à Galere le renvoi de son fils, qu'il gardoit auprès de lui comme une sorte d'otage, et qu'il exposoit aux plus grands dangers, espérant que la mort le délivreroit de ce jeune prince. Forcé enfin de consentir à son départ, il lui permit de prendre les voitures de poste destinées aux serviteurs des princes; mais Constantin devança de quelques heures l'époque fixée par l'empereur, traversa en grande hâte les provinces qui lui obéissoient, et fit couper les jarrets à tous les chevaux, afin qu'on ne pût le poursuivre. Il évita par ce moyen les embûches que Galere lui vouloit faire dresser sur la route.

La mort de Constance-Chlore, arrivée en 306, fournit à Galere une nouvelle occasion d'humilier Constantin, que les soldats de son pere venoient de proclamer Auguste. Loin de le reconnoître empereur, il osa le réduire au simple titre de César; et du second rang il fit descendre au quatrieme ce prince, qui

(1) Il ne mourut qu'en 313.

eut la prudence de n'en pas paroître offensé. Galere, ne redoutant plus aucun concurrent, se livra à la férocité ds son caractere, fit mourir les plus riches citoyens, et fit faire dans toutes les provinces le dénombrement des biens pour s'en approprier la plus grande partie. La crainte de cette opération fiscale souleva les habitants de Rome, dont il avoit retiré presque tous les prétoriens. Alors Maxence, fils de l'ancien empereur Maximien-Hercule, se jeta dans cette capitale, où les soldats et le peuple lui donnerent le titre d'Auguste. Galere accourut avec son armée pour ramener les révoltés à l'obéissance; mais plusieurs légions l'abandonnerent, en disant qu'il étoit honteux à des Romains d'assiéger Rome[1]. Alors il s'abaissa jusqu'à se jeter aux pieds des soldats qui lui restoient; il obtint, à force de prieres et de promesses, qu'ils lui seroient fideles, et il revint en Orient sans avoir combattu.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

Galere avoit toujours eu de l'attachement pour Licinius, un de ses anciens compagnons d'armes, cruel, grossier, mais plein de bravoure. C'étoit le seul homme dont il reçût des conseils. Il le nomma Auguste en 307, peut-être pour réparer par ce nouvel appui l'échec qu'il avoit reçu en Italie. Les Romains compterent à cette époque six empereurs, Maximien-Hercule, qui en avoit repris le titre, Galere, Licinius, Constantin, Maxence, et Maximin, qui força bientôt Galere à le reconnoître pour tel; ce qu'il fit aussi pour Constantin. Ce fut le dernier acte du regne de Galere. Il fut attaqué de la maladie pédiculaire, qui lui fit souffrir pendant une année les plus horribles douleurs, et le conduisit au tombeau l'an 311. Les écrivains païens et chrétiens ont décrit cette maladie cruelle, que les

(1) Lact., *Persec.*, XXVII; Zosim., II, 10.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

derniers regardoient comme une punition de Dieu, quoiqu'un mois avant sa mort il eût rendu un édit pour faire cesser la persécution. Il avoit régné vingt-six ans, dont dix-neuf avec le titre de César, et sept avec celui d'Auguste. Galere avoit eu pour seconde épouse Valeria, fille de Dioclétien, qui ne lui donna point d'enfants; et il avoit fait épouser à Maxence la fille de sa premiere femme. Il laissa un fils naturel appelé Candidianus, tué, l'an 313, par ordre de Licinius, qui devoit son élévation à Galere, et à qui celui-ci en mourant l'avoit recommandé, ainsi que Valeria.

N° 7. On voit le portrait de Galere sur le médaillon de bronze du n° 7, pl. LX, avec la légende GAL*erius* VAL*erius* MAXIMIANVS NOB*ilis Cæsar*. Revers: légende, GENIO POPVLI ROMANI; type, figure nue, debout, tenant une patere et une corne d'abondance; exergue, SIS*iæ percussa*[1]; dans le champ, B[2].

Après Dioclétien et Galere, on ne trouve plus de médailles d'Alexandrie et d'Egypte portant des légendes grecques. Depuis cette époque, toutes les légendes sont latines.

Galeria Valeria, appelée ordinairement Valeria, étoit fille de Dioclétien, et d'une de ses épouses appelée *Prisca* par Lactance[3]. Le même écrivain assure que l'une et l'autre avoient embrassé le christianisme; que Dioclétien commença la persécution contre les chrétiens, en contraignant sa femme et sa fille à sacrifier à ses dieux. Lorsque cet empereur adopta Galere, en 292, et le créa César, il l'obligea à répudier sa premiere épouse, et à s'unir à Valeria. Galere n'eut aucun enfant de cette princesse; mais celle-ci adopta Candidianus, fils naturel de son

(1) Sissek en Croatie. (2) *Second* atelier monétaire. (3) Cap. XV.

époux, quoiqu'il fût né depuis son mariage. En mourant, Galere recommanda, l'an 311, son fils et son épouse à Licinius, qu'il avoit élevé au plus haut rang.

CHAP. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Il paroît que Valeria comptoit peu sur la protection de Licinius; car elle se retira, avec sa mere et avec Candidianus, sur les terres de Maximin[1]. Mais celui-ci conçut bientôt pour elle une passion très vive, et lui proposa de l'épouser, après qu'il auroit répudié sa légitime épouse. Valeria, ayant refusé ces sollicitations, devint l'objet de la fureur de Maximin. Le barbare la persécuta de toutes les manieres, la dépouilla des honneurs attachés à son rang, et l'exila en divers lieux avec sa mere. Dioclétien lui demanda plusieurs fois, mais en vain, de lui rendre sa fille; et ces refus hâterent sa mort. Celle de Maximin, arrivée en 314, rendit la liberté à Valeria, qui, voyant son fils adoptif, Candidianus, accueilli dans la cour de Licinius, sentit renaître quelque espoir de repos. Mais, bientôt après, Licinius fit tuer le jeune prince, et commanda la mort de sa mere. Celle-ci prit la fuite, erra pendant plusieurs mois dans diverses contrées. Enfin, reconnue en 315, à Thessalonique, cette excellente princesse fut décapitée, avec sa mere, par ordre de Licinius, et leurs corps furent jetés dans la mer.

Une médaille d'or du cabinet du roi, gravée ici planche LX, n° 8, présente le portrait de Valeria, avec la légende GAL*eria* VALERIA AVG*usta*. Revers, femme debout, tenant un globe; légende, VENERI VICTRICI; exergue, SMD; dans le champ, un croissant et Σ. N° 8.

(1) Lact., XXXIX.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX

§. 3. VALERE SEVERE,

EMPEREUR.

On distingue par leurs prénoms les trois empereurs qui ont porté le nom de Sévere: Septime Sévere, Alexandre Sévere, et Valere Sévere dont je vais tracer le portrait.

Quel dut être l'étonnement des Romains lorsqu'ils virent à Milan, en 305 (1058 de Rome), le 1er mai, Maximien, après avoir donné à Constance le titre d'Auguste, se dépouiller de la pourpre impériale, et en revêtir Valere Sévere, qu'il appela César! Les motifs de ce juste étonnement furent la préférence donnée à Sévere sur Constantin et sur Maxence, le fils de Maximien; ensuite le choix d'un homme tel que Sévere. Il étoit né dans l'Illyrie, de parents très obscurs; ses mœurs étoient très mauvaises; il passoit les nuits dans l'ivrognerie et dans la débauche, et il dormoit pendant le jour. Mais la surprise cessa quand on sut que ce choix avoit été dicté par Galere, qui avoit vu dans les vices de Sévere la certitude de ne trouver aucun obstacle à son despotisme absolu[1]. D'ailleurs il lui savoit gré de n'avoir rien retenu de l'argent qu'il lui avoit donné pour distribuer aux soldats. Galere confia à Sévere le gouvernement de l'Italie et de l'Afrique, provinces que lui céda Constance.

Constance-Chlore étant mort en 306, son armée proclama Auguste Constantin, son fils aîné; mais Galere lui refusa ce titre, et le donna à Sévere; parceque, disoit-il, celui-ci étoit plus âgé. Le ressentiment que conservoit Maxence de s'être vu préférer Sévere pour la dignité de César le porta à se soulever

(1) Lact., *Persec.*, XVIII.

contre Galere, auteur de ce choix. Il se fit donc déclarer Auguste par les habitants de Rome et par le petit nombre de prétoriens qui en formoient la garnison. Cette ville faisant la portion la plus importante de l'apanage de Sévere, personne ne devoit être plus que lui jaloux de la faire rentrer dans le devoir; c'est pourquoi Galere l'envoya avec une armée pour l'assiéger. Mais il arriva ce que l'empereur auroit dû prévoir; les troupes de Sévere avoient eu, deux ans auparavant, Maximien pour général, et elles desiroient de rentrer dans Rome, dont elles regrettoient les délices. Aussi abandonnerent-elles Sévere.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

Celui-ci, accompagné d'un petit nombre de soldats fideles, se jeta dans Ravenne, ville qui, étant bien fortifiée et bien pourvue de vivres, pouvoit soutenir un long siége, et donner le temps à Galere de la secourir par mer[1]. Mais Sévere craignit d'être trahi par ses soldats; de sorte qu'il se rendit, l'an 307, à Maximien, et lui remit la pourpre dont celui-ci l'avoit revêtu deux ans auparavant. Le vainqueur n'observa aucune clause du traité[2], amena le vaincu prisonnier à Rome, l'en éloigna peu de temps après, et lui fit ôter la vie, en lui accordant comme une grace de se voir ouvrir les veines pour mourir sans douleur. Sévere avoit porté pendant quinze mois le nom de César, et pendant neuf celui d'Auguste. Il laissa un fils appelé Sévérien, que Licinius fit mourir six ans après.

Sur un médaillon de bronze, gravé ici sous le n° 9 de la planche LX, on voit un buste couronné de laurier, avec la légende SEVERVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, figure à cheval terrassant deux captifs; légende, VIRTVS AVGG*ustorum* ET CAESS*arum* NN*ostrorum;* exergue, AQP. N° 9.

(1) Zosim., II, 10. (2) Amm. Marcel., *Anon.*

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

§. 4. MAXIMIN II, ou MAXIMIN-DAZA,

EMPEREUR.

Ce n'est point dans les écrits des chrétiens que je chercherai les traits qui caractérisent cet empereur; il les persécuta avec tant de cruauté et d'acharnement, que l'on pourroit regarder leur témoignage comme suspect. Voici le portrait qu'a tracé Victor le jeune[1]: «Galerius Maximinus, fils de la sœur de Galere, appelé Daza avant son avènement à l'empire, porta pendant quatre ans le titre de César, et ensuite celui d'Auguste dans l'Orient pendant trois années: il étoit fils de berger, et il avoit lui-même gardé les troupeaux; il protégeoit les gens renommés pour leur sagesse, et ceux qui cultivoient les lettres; il avoit un esprit pacifique; il aimoit le vin avec excès. Lorsqu'il étoit ivre, il donnoit des ordres cruels; mais, s'en étant repenti, il défendit d'exécuter ceux qu'il prescrivoit dans cet état honteux, et il ordonna qu'on en différât l'exécution jusqu'au matin et jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa raison.» Tillemont[2] cite Eusebe, qui dit que Maximin accordoit une grande part dans ses faveurs aux magiciens et aux enchanteurs; il en conclut avec assez de vraisemblance que Victor désigne eux et leurs écrits secrets par l'expression d'hommes qui cultivoient les lettres; de même qu'il désigne leur science vaine par le nom de sagesse, nom qu'on lui donnoit ordinairement. Au reste on peut croire que ces magiciens, ennemis des chrétiens, pour qui

(1) *Epitome*, XL. (2) Euseb., lib. I, cap. XIV.

ils étoient un objet d'horreur, l'exciterent à exercer contre eux la plus cruelle persécution.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

Galerius Valerius Maximinus, appelé communément Maximin II, ou Maximin-Daza, fut nommé César, l'an 305 (1058 de Rome), par Dioclétien, qui le revêtit de la pourpre en abdiquant l'empire. Ce fut le dernier triomphe remporté par Galere sur le foible Dioclétien, qu'il força de préférer son neveu Daza, inconnu jusqu'alors, au jeune Constantin, déja célebre par ses talents militaires. On lui donna le gouvernement de l'Orient, c'est-à-dire des provinces de ce département que Galere voulut bien lui céder, telles que la Syrie et l'Egypte. Maximin y vécut paisible pendant l'insurrection de Maxence; mais ayant vu, l'an 307, Galere donner à Licinius le titre et le rang d'Auguste, sans lui conférer le même honneur, il témoigna hautement son chagrin de voir le nouvel élu, moins ancien dans le gouvernement, prendre rang avant lui. Il annonça publiquement qu'il vouloit porter aussi le nom d'Auguste. Galere chercha vainement à dissuader ce neveu, qui n'avoit eu d'autre titre pour son élévation que la faveur de son oncle, persuadé qu'il trouveroit en lui une obéissance aveugle; et il lui représenta sans succès l'âge avancé de Licinius, comme un motif légitime de préférence. Mais, le voyant inflexible, il chercha à calmer son ambition en substituant au nom de César, que portoient Maximin et Constantin, celui de fils des Augustes, réservant le titre d'Augustes pour lui et pour Licinius.

Rien ne put contenter l'ambitieux Daza; l'an 308 il prit ce titre tant desiré, et annonça à Galere que les soldats le lui avoient donné malgré lui. L'empereur, contraint de céder, ordonna d'appeler Augustes lui-même, Licinius, Maximin, et Constantin. Ce fut en vertu de cet édit, qu'après la mort de

Chap. XVI.

Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

Galere, l'an 312, Daza voulut se placer le premier des Augustes; mais le sénat conféra cet honneur à Constantin[1].

La mort de l'oncle réveilla l'ambition du neveu. Il disputa à Licinius les provinces de l'Orient que Galere avoit retenues. Ils s'accorderent à prendre le détroit de Chalcédoine pour la limite des deux empires.

On ignore la raison pour laquelle Valeria, veuve de Galere; Prisca, mere de Valeria et épouse de Dioclétien; Candidien, fils de Galere, et Sévérien, fils de Sévere, choisirent pour retraite les états de Maximin. Je crois l'entrevoir dans un passage de Lactance[2] relatif à cet empereur. «Il affichoit la clémence, dit l'écrivain, mais en apparence seulement; il défendit de faire mourir les chrétiens, mais il ordonna de les mutiler.» Valeria et Prisca, qui avoient embrassé la nouvelle religion, espérerent peut-être d'adoucir par leurs sollicitations le prince qui annonçoit un retour vers la clémence. Leur attente fut cruellement trompée. Quoiqu'il fût engagé dans les liens du mariage, Maximin offrit cependant sa main à Valeria, qui étoit encore couverte des vêtements de deuil. Son amour se changea en une haine implacable par les refus de cette vertueuse princesse. Il l'exila avec sa mere en divers lieux, lui ravit tous ses biens, et chercha, mais vainement, par toutes sortes de moyens à la faire soupçonner d'adultere. La mort de Maximin rendit à ces deux infortunées la faculté de se retirer auprès de Licinius, auquel Galere les avoit recommandées en mourant; mais qui les traita avec encore plus de barbarie. C'est d'après cet acte de cruauté, et plusieurs autres de même nature, qu'on a dit que Licinius étoit plus odieux que Maximin.

(1) Lact., *Persec.*, XVIII; Euseb., IX, 9. (2) Cap. XXXVI.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

On a dit encore que Daza avoit autant de vices que Maxence; aussi le premier contracta, en 311, une alliance secrete avec le second, croyant que Licinius et Constantin s'étoient unis pour lui faire la guerre. Mais Constantin trouva à Rome, dans les papiers de Maxence, les lettres de Maximin, et il y vit les statues que le tyran lui avoit fait élever: ce qui porta le sénat à proclamer Constantin le premier des Augustes. A cette nouvelle, Maximin, animé par ses magiciens et par les pontifes de l'ancienne religion, se confiant d'ailleurs en ses grandes richesses et dans les largesses abondantes qu'il avoit répandues parmi ses troupes nombreuses, se déclara ouvertement l'ennemi de Licinius et de Constantin. Il espéroit que les troupes du premier, mécontentes de sa parcimonie, l'abandonneroient pour le suivre; et qu'avec leur secours il seroit vainqueur de Constantin. Cependant il crut encore devoir, en 312, adopter l'édit de Constantin et de Licinius en faveur des chrétiens, ne voulant peut-être pas rester seul chargé de l'odieux des persécutions.

Pendant que Constantin et Licinius scelloient, en 313 (1066 de Rome), leur alliance par le mariage de la sœur du premier avec le second, Maximin quitta la Syrie et Antioche, son séjour ordinaire; il traversa rapidement avec une armée de soixante et dix mille homme la Bithynie et la Thrace. Là, entre Héraclée (Erékli) et Hadrianopolis (Andrinople), il rencontra Licinius, qui, accompagné seulement de trente mille hommes, lui livra bataille. Zosime[1] dit que Licinius fut d'abord repoussé; mais que, étant revenu à la charge, il défit l'armée de Maximin; et que celui-ci ayant pris la fuite, et cherchant à regagner l'Egypte

(1) Lib. II, cap. XVII.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

pour rassembler de nouvelles troupes, il étoit mort à Tarse en Cilicie. C'est aussi ce que disent les deux Victors[1], dont le dernier ajoute que la mort de Maximin fut naturelle, *morte simplici periit*. Tels sont les récits des auteurs païens; je ne dois pas cependant omettre le témoignage de l'un d'eux, d'Eutrope, qui dit expressément, «Il évita par une mort fortuite, à Tarse, le désastre dont il alloit être la victime[2].» Mais Lactance, Eusebe, et les autres auteurs chrétiens, font périr Maximin et du poison qu'il prit, et d'une maladie de consomption qui en fut la suite. Cependant Zonare[3] dit qu'ayant fui après sa défaite, il s'étoit tué; et il ajoute: «C'est ainsi que sa mort est rapportée par quelques uns, tandis que d'autres l'attribuent à un ulcere qui rongea la partie inférieure de son corps.»

Maximin avoit gouverné pendant neuf ans, dont cinq avec le titre d'Auguste (quoique les deux Victors réduisent cette derniere époque, on ne sait sur quel fondement, l'un à deux et l'autre à trois). Les deux empereurs qui régnerent seuls depuis sa mort flétrirent sa mémoire de toutes les manieres; on le déclara tyran; on brisa ses statues; on fit mourir ses ministres, ses amis; son fils, âgé de huit ans; et sa fille, âgée de sept, qui étoit déja promise en mariage à Candidianus, fils de Galere. On précipita dans l'Oronte, à Antioche, sa veuve, dont on ignore le nom, ainsi que ceux de ses enfants, quoique, selon Eusebe[4], il les eût associés à l'empire.

N° 10.

Une médaille de moyen bronze, gravée ici sous le n° 10 de la pl. LX, présente le portrait de Maximin-Daza, avec la légende MAXIMINVS FIL*ius* AVGG*ustorum*. Revers, génie debout,

(1) *Cæs.*, XLI, et *Epitome*, XL.

(2) *Vicinum exitium fortuita apud Tarsum morte prævenit.*

(3) Lib. XII, 34.

(4) Lib. IX, 11.

tenant une patere et une corne d'abondance; exergue, SMTS; légende, GENIO CAESARIS.

CHAP. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

§. 5. MAXENCE, EMPEREUR.

Pour se faire une idée juste de l'origine, du caractere de Maxence, et de la dépravation de ses mœurs, il suffiroit de voir l'historien Victor le jeune[1] douter de sa légitimité, et donner à entendre qu'il avoit été supposé par Eutropie, qui, n'ayant point de fils, voulut par cet artifice régner sur l'esprit de son mari, Maximien-Hercule. On sera confirmé dans ce jugement, lorsqu'on lira que son pere, Maximien, et Galere, son beau-pere, n'oserent faire mention de lui, lorsqu'en 305, après l'abdication des deux vieux empereurs, il fallut créer de nouveaux Césars.

Marcus Aurelius Valerius Maxentius vit cette espece d'oubli avec douleur; mais il n'en témoigna d'abord aucun ressentiment. D'ailleurs tout le monde le trouva fondé, soit sur sa lâcheté et sur sa paresse, soit sur ses défauts corporels, soit sur le déréglement de ses mœurs et sur sa cruauté, soit enfin sur son arrogance, qui l'empêchoit même de rendre à Maximien les honneurs qui lui étoient dus. L'année 306 (1059 de Rome) renouvela son chagrin; outre Sévere et Maximin, qui lui avoient été préférés l'année précédente, il vit encore dans celle-ci Constantin recevoir le titre de César. Maxence, indigné de ces préférences, quitte la campagne qu'il habitoit près de Rome, se rend dans la capitale, profite des craintes qu'éprouvoient les citoyens sous l'avide Galere, flatte les prétoriens, et se fait

(1) Vict., *Epit.*, XL.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

déclarer empereur le 28 octobre[1]. On ne doute pas que Maxence n'eût concerté ces démarches hardies avec Maximien, qui s'étoit retiré dans la Lucanie après son abdication, et qui s'approcha de Rome à cette époque.

Connoissant la foiblesse et la lâcheté de Maxence, Galere ne crut pas devoir aller en personne réprimer sa rébellion, il se contenta d'envoyer Sévere avec l'armée qu'il commandoit. Mais cette armée avoit obéi long-temps à Maximien, et elle se rangea sous les étendards de son fils. Alors Maxence proposa à son pere de reprendre le titre d'empereur, afin que les talents militaires de celui-ci suppléassent à l'inertie et à la lâcheté du fils. Maximien fit la même proposition à Dioclétien, qui rejeta cette imprudente suggestion. Après ce refus, il vint à Rome, où son fils le revêtit de la pourpre; ensuite il se rendit dans les Gaules auprès de Constantin pour solliciter son appui, et afin de l'obtenir il lui donna le titre d'Auguste et sa fille Fausta pour épouse. Galere, effrayé de cette alliance, accourut en Italie, l'an 307, menaçant de brûler Rome et de faire mourir ses habitants. Mais Maxence gagna les légions de son ennemi par d'immenses largesses; de sorte que Galere, abandonné, se trouva trop heureux de pouvoir se retirer à la hâte dans ses états.

Ayant quitté les Gaules, où Constantin demeuroit immobile, Maximien revint à Rome, et y régna tranquillement pendant quelque temps avec son fils. L'an 309, il se lassa d'avoir un collegue. Ayant assemblé le peuple et les soldats, il leur parla longuement des maux de l'état; ensuite, regardant son fils, l'accusa d'en être l'auteur, et lui arracha la pourpre[2]. Maxence, pris au dépourvu, se plaça au milieu des soldats, qui, séduits par ses

(1) Zosim., II, 9. (2) Idem, II, 10; Lact., *Pers.*, cap. XXVIII.

promesses et ses prieres, lui promirent leur appui. Zonare[1] seul dit que Maximien ne fut point déconcerté, et qu'il assura les légions que son dessein avoit été de connoître leur affection pour son fils.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

L'an 308, Maxence, ne voulant point reconnoître le consulat de Galere et de son pere, se déclara consul lui-même avec son fils Romulus, qu'il avoit créé César. Pendant ce temps l'Afrique s'étoit révoltée, et avoit reconnu empereur Alexandre, vicaire du préfet du prétoire. Ce tyran régna jusqu'en 311, parceque Maxence, craignant de se rendre lui-même en Afrique, avoit prétexté jusqu'alors une prédiction de ses prêtres, qui l'en détournoient. Enfin il y envoya cette année quelques troupes; elles mirent en fuite, dès le premier choc, le tyran, qui étoit accablé d'années. Cette rébellion de l'Afrique fut la cause de sa ruine, et en particulier de celle de Carthage, ville qui avoit repris son ancienne splendeur. Quoique Rome fût entièrement soumise à Maxence, il la traitoit de même en ville conquise. Il faisoit mourir les plus riches citoyens pour s'emparer de leurs biens, et il rendoit victimes de sa brutalité les femmes de la plus haute naissance. Prudence[2] nous a laissé un tableau fidele des maux que Rome souffrit sous ce barbare.

Quelque lâche que fût Maxence, et quoiqu'il ne se fût jamais montré à la tête de ses armées, il avoit une telle confiance dans le secours des génies promis par ses magiciens qu'il osa déclarer la guerre à Constantin[3]. Ce prince, desirant délivrer Rome de la tyrannie de Maxence, accourut en Italie, et parvint sans opposition jusqu'au pont Milvius (Ponte-Mole), à quelques milles de Rome. Le combat étoit déja engagé, le 28 octobre de

(1) Zonar., XII, 33. (2) *In Symm.*, I, *de potentia crucis.* (3) Euseb., VIII, 14.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

l'an 312, entre l'armée de Constantin et celle de Maxence, que celui-ci présidoit encore aux jeux du cirque, sacrifioit aux dieux, consultoit les livres des Sibylles, recevoit pour réponse que ce jour-là même l'ennemi des Romains devoit périr, et se plaisoit à reconnoître Constantin dans cette prédiction équivoque; lorsque les cris et les reproches du peuple le forcerent à sortir de la capitale. Il joignit l'armée, vit une partie de ses troupes passer du côté de Constantin, et le reste prendre la fuite. Lui-même, entraîné par les fuyards, fut précipité dans le Tibre, et la pesanteur de ses armes l'empêcha de sortir du limon dans lequel il se trouva enseveli. Sa tête fut portée à Rome, et fit l'ornement du triomphe de Constantin.

N° 11. Maxence avoit régné pendant six ans. Il avoit eu de son épouse, fille de Galere, un fils appelé Romulus, qu'il avoit nommé César et deux fois consul, quoiqu'il fût à peine sorti de l'enfance, et qui mourut avant lui. On voit sur la médaille d'or du n° 11, pl. LX, la tête laurée de Maxence regardant à droite; légende, MAXENTIVS NOB*ilis* C*æsar*. Revers, femme debout, vêtue de la stole, tenant des fruits de chaque main; légende, KARTHAGO; exergue, P. R.

Ce prince, qui n'avoit jamais vu d'armée, tenoit ordinairement à ses soldats des discours tels que le suivant. «Toutes les fois (dit le panégyriste anonyme de Constantin[1]) qu'il haranguoit les soldats, il s'exprimoit ainsi: «Je suis seul empereur «avec vous; les autres sont mes lieutenants et défendent pour «moi les frontieres de mon empire.»

(1) *Paneg. Veteres*, pag. 241

§. 6. ROMULUS.

Pl. LX.

Ce jeune César étoit fils de Maxence et de la fille de Galere. L'histoire nous apprend peu de chose sur Romulus. On sait seulement que Maxence, se regardant comme seul empereur, ne voulut pas reconnoître pour consuls de l'an 308 son pere et son beau-pere; de sorte qu'à Rome l'on data du consulat *des consuls qui seroient nommés,* jusqu'au 30 avril, où Maxence prit le titre de consul, en s'adjoignant son fils Romulus. Celui-ci mourut, à ce que l'on conjecture, l'année suivante. Quelques philologues ont cru trop légèrement pouvoir conclure d'un texte du panégyriste anonyme de Constantin que Romulus s'étoit noyé dans le Tibre. De même on a pensé long-temps, d'après une médaille rapportée par Goltzius seul, que ce jeune prince s'appeloit Marcus Aurelius Romulus. Son pere lui fit rendre les honneurs divins; et toutes les médailles authentiques de Romulus sont relatives à cette apothéose.

On voit sur une médaille de moyen bronze, gravée ici sous le n° 12 de la planche LX, la tête nue de Romulus, avec la légende DIVO ROMVLO NVBIS (pour *nobilissimo*) CONS*uli*. Revers: légende, AETERNAE MEMORIAE; exergue, MOSTS; type, temple rond, surmonté d'une aigle éployée, les portes entr'ouvertes. N° 12.

§. 7. LICINIUS, EMPEREUR.

Les écrivains païens et chrétiens ont peint des mêmes couleurs Valerius Licinianus Licinius. Excepté la bravoure, ils lui ont refusé toutes les bonnes qualités, et ils lui ont reproché

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX

tous les vices. Ce prince en devoit peut-être une partie au défaut d'éducation; car il étoit né en Illyrie de simples paysans[1], quoiqu'il ait voulu depuis son élévation se donner pour aïeul l'empereur Philippe. Jamais il n'avoit cultivé les lettres; aussi se déclara-t-il ouvertement l'ennemi de la littérature en général, et particulièrement de l'éloquence; et il les appeloit des poisons et des pestes publics. Son avarice étoit extrême; quoique d'un âge très avancé, il se livroit encore à la débauche; rien n'égaloit sa rudesse et son impatience. Mais il se montra favorable aux gens de la campagne, parmi lesquels il avoit reçu le jour et passé sa premiere jeunesse; il fut le fléau des courtisans et des eunuques, qui assiégeoient déja tous les trônes; et il fit observer sévèrement l'ancienne discipline militaire.

Cette derniere qualité de Licinius, et la bravoure qu'il montra en 297 dans la guerre contre Narsès, conduite par Galere, le firent remarquer de celui-ci. Dès l'année 305, époque de l'abdication de Dioclétien, il auroit voulu le faire partager l'empire, parcequ'il étoit assuré de trouver en lui un instrument aveugle de ses volontés; mais il n'osa adopter un prince aussi âgé (on croit qu'il avoit alors au moins quarante ans, car le jeune Victor lui en donne soixante en 323), encore moins lui conférer le titre de César. Sévere ayant été mis à mort en 307 (1060 de Rome), Galere engagea Dioclétien et Maximien à choisir pour Auguste Licinius, qui n'avoit point été César auparavant, comme l'ont dit trop légèrement quelques écrivains[2]. On croit que les autres empereurs ne lui donnerent d'abord à gouverner que la Pannonie et la Rhétie.

Galere mourut, en 311, après avoir recommandé à Licinius

(1) Vict., *Cæs.*, XLI; ibid., *Epitome*, XLI. (2) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 62.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.

et remis entre ses mains Valeria, fille de Dioclétien, son épouse, et Candidianus son fils naturel. Mais cette princesse, accompagnée de sa mere Prisca, de Candidianus, et de Severianus, fils de Sévere, choisit pour sa retraite les états de Maximin. Celui-ci, voyant Licinius hésiter à recueillir l'héritage de Galere, envahit les provinces d'Asie. A cette nouvelle, Licinius accourut sur les côtes de l'Europe. Les deux concurrents eurent une entrevue au détroit de Chalcédoine, et convinrent de le prendre pour limite de leur empire respectif. La révolte de Maxence détermina Constantin à combattre le tyran, et à s'emparer de l'Italie. Pour y parvenir, il demanda à Licinius son alliance, et lui offrit en mariage sa sœur Constancia. A peine entré dans Rome, Constantin rendit, conjointement avec Licinius, un édit favorable aux chrétiens, et il l'envoya à Maximin, qui n'osa s'y opposer.

Cet accord entre Constantin et Licinius fut cimenté à Milan, en 313, par le mariage du dernier avec Constancia; mais il donna de l'ombrage au farouche Maximin, qui accourut avec une forte armée du fond de la Syrie pour les combattre. Après avoir traversé l'Asie mineure, il assiégea Bysance, ensuite Héraclée. Ces deux siéges donnerent à Licinius le temps de rassembler trente mille hommes, avec lesquels il espéroit pouvoir arrêter les soixante et dix mille de l'armée de Maximin. Les deux empereurs se trouverent en présence entre Héraclée et Hadrianople (aujourd'hui Andrinople), et ils alloient livrer la bataille. Lactance[1] raconte qu'à cet instant les soldats de Licinius déposerent leurs armes, éleverent les mains vers le ciel, et réciterent à haute voix une priere apportée la nuit précédente

(1) *Persec.*, XLV.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille. Pl. LX.

à Licinius par un ange, de la part du Dieu des chrétiens, avec la promesse de la victoire. Lactance et Eusebe[1] assurent que Maximin fut vaincu, et que ses troupes plierent au premier choc. Zosime[2], qui ne parle ni de la vision de Licinius, ni de la priere récitée par son armée avant le combat, dit qu'il éprouva un premier échec; mais qu'étant revenu à la charge, il vainquit Maximin, et le mit en fuite. Il le poursuivit avec ardeur, s'arrêta seulement à Nicomédie pour y publier l'édit qui mit fin à la persécution contre les chrétiens; persécution qui duroit depuis dix ans, et qui avoit été commencée en Bithynie, dans la même ville. En vain Maximin voulut-il se défendre dans les défilés du mont Taurus; il s'enfuit à l'approche de Licinius, et se réfugia à Tarse, où il se donna la mort.

Par la mort de Maximin-Daza, le nombre des empereurs fut réduit à deux en 313, Constantin et Licinius. Le premier conserva l'Occident, qu'il n'avoit cessé de gouverner; le second eut l'Orient pour son partage, et fixa son séjour à Antioche. Les premieres années du nouveau regne de Licinius furent signalées par les cruautés inouïes qu'il exerça sur la veuve et sur les enfants de Maximin, sur ses ministres et ses conseillers, sur la belle-mere, sur l'épouse et le fils de son bienfaiteur Galere, qui les lui avoit recommandés en mourant, et enfin sur le jeune Severianus, fils de Sévere. Dans les dernieres années, depuis ses guerres avec Constantin, et en haine de la faveur que ce prince témoignoit aux chrétiens, il les persécuta cruellement.

Victor l'ancien[3] dit que, malgré l'alliance que Licinius avoit contractée avec Constantin en épousant sa sœur, ils ne vécurent

(1) Euseb., IX, 10. (2) Zosim., II, 17. (3) *Cæs.*, XLI.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

en paix pendant trois ans qu'avec beaucoup de peine; tant étoit grande la différence de leurs caracteres. Cette paix fut rompue par Constantin, selon Eutrope[1]; et Zosime[2] dit expressément: «Licinius n'en fut point la cause; mais Constantin, accoutumé à se jouer de la foi des traités, le fit encore dans cette occasion, et chercha à détacher quelques nations du gouvernement de Licinius. D'un autre côté, Libanius[3] et l'Anonyme publié par Valois à la suite d'Ammien Marcellin accusent formellement Licinius. Cet anonyme raconte que Constantin, voulant créer César son beau-frère Bassianus, sollicita le consentement de Licinius; mais qu'il apprit que celui-ci cherchoit à se concilier ce Bassianus par l'entremise de son frere Sénécion. Constantin voulut punir ce frere de Bassianus, et le demanda à Licinius, auprès de qui il s'étoit réfugié. Celui-ci refusa de le rendre, et fit abattre dans la Pannonie les statues de Constantin.

La guerre fut déclarée en 314. Licinius, vaincu à Cibales en Pannonie, traversa la Save avec son épouse, son fils, et ses trésors, en rompit le pont, et se réfugia dans la Dace. Là il créa César un de ses officiers appelé Valens; puis il forma une nouvelle armée dans la Thrace, où Constantin le suivit promptement. Licinius, craignant l'issue d'un second combat, sollicita la paix; mais en vain, parceque Constantin exigeoit la destitution de Valens, qu'il désignoit par le mot latin qui signifie un valet, à cause de sa basse extraction. Alors ils livrerent la bataille près de Mardie, dans la Thrace; le succès fut incertain; et Constantin, devenu plus traitable, accueillit les nouvelles propositions de Licinius, excepté le maintien de Valens. Celui-ci fut alors abandonné par son protecteur, qui depuis lui ôta la

(1) Eutrop., X, 5. (2) Zosim., II, 18. (3) Liban., *Orat.*, III.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX.

vie[1]. Le nord de la Grece fut ajouté à l'Orient, à l'Egypte, et à la Lybie, que possédoit déja Licinius.

La paix régna enfin dans l'empire romain pendant sept ans, et les relations entre les deux empereurs furent amicales; on les vit même, en 317, créer de concert trois Césars, Crispus et Constantin, tous deux fils de Constantin, et le fils de Licinius. Mais tout changea en 321; Licinius recommença la persécution contre les chrétiens, tandis que Constantin les rassembloit dans son palais. Aussi celui-ci le regarda-t-il toujours depuis de mauvais œil; et l'on ne vit plus dans les fastes consulaires le nom de Licinius, ni celui du César son fils. Licinius ne cessoit de se plonger dans la débauche, de faire périr les riches citoyens pour s'emparer de leurs richesses; d'outrager son collegue, de lui faire ensuite réparation, enfin de lui promettre la paix et la tranquillité pour les chrétiens, qui formoient une grande partie de ses sujets et de ses soldats, et qu'il ne cessoit de tourmenter. L'orage éclata en 323; et Eusebe[2] dit que Constantin ne vit pas avec peine l'occasion de prendre les armes pour délivrer non seulement les chrétiens, mais tous les peuples de l'Orient, d'un tyran aussi cruel. Licinius se plaignit de ce que Constantin avoit repoussé les Goths, qui ravageoient une partie des états de son collegue et les siens propres[3].

Ce fut dans la Thrace, près d'Andrinople, que leurs armées se rencontrerent. Au premier choc, celle de Licinius, dans laquelle les chrétiens se trouvoient en grand nombre, fut mise en déroute, et Licinius se renferma dans Bysance, espérant que sa flotte viendroit l'y secourir; mais elle avoit été défaite par celle de Crispus, que Zosime[4] assure avoir été favorisée par les vents:

(1) Amm. Marc., *Anonym.*
(2) *Vit. Const.*, II, 3.
(3) Amm. Marc., *Anonym.*
(4) Zosim., II, 22.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX

« Dieu, dit Eusebe[1], ayant rendu tout facile au fils et au pere. » Licinius traversa le Bosphore, se retira dans Chalcédoine, où il croyoit pouvoir former une nouvelle armée, et créa César (Auguste même, selon Victor l'ancien[2]) le chef des officiers de sa cour, appelé Martinianus. Celui-ci parvint à rassembler des troupes avec lesquelles Licinius livra un nouveau combat à Constantin, qui étoit campé à Chrysople (aujourd'hui Scutari); mais il fut encore vaincu et forcé de se réfugier dans Nicomédie. Constancia, son épouse, en sortit, et vint demander à son frere Constantin la vie pour Licinius, qui, rassuré par la promesse du vainqueur, se prosterna devant lui, se dépouilla de la pourpre, et implora son pardon. Constantin le reçut avec bonté, le fit même manger à sa table, et lui assigna pour retraite Thessalonique, où il devoit vivre en paix s'il ne formoit plus de nouvelles trames; mais il l'y fit étrangler bientôt après[3]. Zosime[4] et Victor l'ancien[5] accusent expressément Constantin de mauvaise foi, et S. Jérôme[6] n'hésite point à partager leur opinion. Les écrivains chrétiens l'excusent: les uns sur la crainte qu'il avoit que Licinius ne reprît la pourpre, comme Maximien; les autres sur de nouvelles liaisons contractées avec des barbares; et Zonare (écrivain du XIIe siecle) va même jusqu'à dire, on ne sait sur quel fondement, que, d'après les murmures et les plaintes des soldats, Constantin soumit le jugement au sénat, qui condamna Licinius à la mort.

Ainsi périt ce prince, que l'empereur Julien dit avoir été haï de Dieu et des hommes[7]. Il avoit régné près de seize ans; et, si

(1) Euseb., X, 9.
(2) Vict., *Cæs.*, XLI.
(3) Eutrop., X, 6.
(4) Zosim., II, 18.
(5) Vict., *Epit.*, XLI.
(6) Hieron., *Chronic.*
(7) Julian., *Cæs.*, I, 329.

Chap. XVI.
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Pl. LX.
N° 13.

l'on s'en rapporte au même écrivain, il devoit être parvenu à un âge très avancé, quoique Victor le jeune ne lui donne que près de soixante ans de vie.

La médaille d'or du n° 13, planche LX, présente la tête laurée de Licinius regardant à droite; légende, LICINIVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, Mars debout, tenant une lance et un bouclier; légende, MARTI CONSERVATORI; exergue, P. R.

Sur une de ses médailles on lit SAPIENTIA PRINCIPIS. C'est la premiere fois que la Sagesse est placée sur les monnoies romaines.

Licinius n'avoit eu que deux enfants; un fils né d'une premiere épouse, tué à la bataille de Cibales, l'an 314; et celui qui est le sujet de la section suivante.

§. 8. LICINIUS LE JEUNE,

CESAR.

Valerius Licinianus Licinius, fils de l'empereur Licinius et de Constancia, sœur de Constantin, étoit né l'an 315, si, comme on le conjecture, il n'étoit âgé que de vingt mois en 317, année où il fut fait César avec deux des fils de Constantin, Crispus et Constantin. Cet empereur le nomma consul avec lui deux ans après, quoiqu'il ne fût âgé que de quatre ans; mais le mépris qu'il conçut depuis pour le pere fit qu'il ne les nomma plus ni l'un ni l'autre dans les Fastes consulaires. Après l'abdication de Licinius, en 323, son fils fut dépouillé de la pourpre et privé du titre de César, comme l'assure Théophane [1]; mais Constantin

(1) Pag. 162.

lui conserva la vie. Cependant à peine trois ans s'étoient écoulés que cet oncle le fit mourir, la même année, selon Eutrope [1] et S. Jérôme [2], qu'il empoisonna Crispus, son propre fils. Le jeune Licinius étoit âgé de onze ans, et il annonçoit déja de bonnes qualités. S. Jérôme dit que l'on ne peut attribuer sa mort, ainsi que celle de Crispus, qu'à une cruauté extraordinaire.

Chap. XVI
Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.
Pl. LX

Le médaillon de bronze du n° 14, planche LX, présente le buste du jeune Licinius revêtu de la toge et tenant l'aigle romaine; légende, D*ominus* N*oster* LICINIVS NOB*ilis* C*æsar*. Revers: légende, EXERC*itus* AVGVSTORVM; type, l'empereur debout, sacrifiant sur un trépied; un soldat placé derriere lui le couronne; devant lui sont deux figures debout, l'une est revêtue de la toge, et l'autre tient un faisceau. N° 14

§. 9. MARTINIANUS, EMPEREUR.

Licinius s'étant réfugié dans Chalcédoine, et se voyant pressé par l'armée de Constantin l'an 323 (1076 de Rome), chercha un appui dans le maître de ses offices (le chef des officiers de sa cour), Martinianus. Il le créa César, selon Zosime [3] et Victor le jeune [4]; mais ses médailles et Victor l'ancien [5] lui donnent le titre d'Auguste. D'ailleurs le jeune Victor, et l'Anonyme (imprimé à la suite d'Ammien Marcellin), disent qu'il fut nommé à Byzance un peu plus tôt; ce qui s'accorde avec les trois mois de regne que lui assigne Théophane [6]. Licinius l'envoya avec des troupes à Lampsaque, pour empêcher Constantin de traverser l'Hellespont. Après la Victoire de Constantin, qui mit fin au regne de

(1) Eutrop., X, 7.
(2) Hieron., *Chronic.*
(3) Zosim., II, 25, 28.
(4) Vict., *Epit.*, XLI.
(5) Vict., *Cæs.*, XLI.
(6) Theoph., pag. 16.

Chap. XVI. Collegues et successeurs de Dioclétien, excepté Constantin et sa famille.

Licinius, le vainqueur livra, selon Zosime, Martinianus à ses gardes pour lui ôter la vie. L'Anonyme et le jeune Victor ne le font mourir qu'avec Licinius.

Pl. LX. N° 15.

On voit la tête de Martinianus, avec une couronne radiée, sur la médaille de petit bronze gravée ici, planche LX, n° 15, avec la légende D*omino* N*ostro* MARTINIANO P*io* F*elici* AVG*usto*. Revers : légende, IOVI CONSERVATORI; type, Jupiter (Nicéphore) debout, portant de la main droite une Victoire sur un globe, tenant de la gauche une haste pure (lance sans fer), à ses pieds l'aigle éployée et une figure agenouillée; exergue, SMNA; dans le champ, XIIL.

CHAPITRE XVII.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE DIOCLÉTIEN[1].

DIOCLÉTIEN s'étoit flatté, en formant un nouveau gouvernement, d'avoir enlevé à la milice l'influence qu'elle exerçoit depuis long-temps sur l'élection des empereurs; mais les soldats userent encore même sous son regne de ce droit qu'ils s'étoient arrogé. A la vérité les tyrans auxquels ils donnerent le titre d'Auguste n'en jouirent pas long-temps. Cependant on trouve sur des médailles les portraits de quelques uns d'entre eux; et d'après le plan de cet ouvrage, ils doivent en faire partie. Pl. LX

§. 1. CARAUSIUS.

En 287 (1040 de Rome), Dioclétien et Maximien confirmerent à Carausius le titre d'Auguste qu'il s'étoit donné; et ils lui laisserent le gouvernement de la Grande-Bretagne, qu'il avoit usurpé.

Ce prince, né dans le pays qui est situé entre l'Escaut et la Meuse (Menapia), exerça dès sa jeunesse l'art de conduire les navires, et y acquit une grande habileté[2]. Les Franci et les Saxones (peuples qui habitoient, le premier les contrées voisines

(1) Dans ce chapitre, mes guides sont les mêmes que ceux du chapitre XIV.

(2) Eutrop., IX, 21; Victor., *Cæsar.*, XXXIX.

Chap. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien. Pl. LX.

de l'Océan, et le second le Jutland) infestoient les côtes des Gaules soumises aux Romains et en particulier à Maximien. Cet empereur, voulant mettre fin à leurs pirateries, choisit pour cet effet Carausius, qui étoit connu non seulement pour son expérience dans la navigation, mais encore par la bravoure qu'il avoit montrée dans la guerre des Bagaudes. Il lui ordonna de rassembler une flotte à Gessoriacum (Boulogne), et de rendre la tranquillité aux côtes de la Belgique et de la Celtique. Mais il apprit bientôt que Carausius ne restituoit point aux provinces ravagées, et ne déposoit point dans le trésor public le butin qu'il faisoit sur les barbares; il leur laissoit au contraire souvent un libre passage pour les dépouiller à leur retour des fruits de leur brigandage. L'empereur ordonna de le faire mourir.

Carausius, instruit du danger qui le menaçoit, se réfugia avec sa flotte dans la Grande-Bretagne, et y prit le titre d'Auguste en présence d'une légion. Il se rendit maître absolu de toute l'île. Maximien, ayant attaqué inutilement ses vaisseaux, invita son collegue Dioclétien à donner le titre d'Auguste à cet homme redoutable; ce qu'il fit dans l'année 287. On trouve une preuve remarquable de cet accord sur une médaille fort extraordinaire de Carausius, où l'on voit accolées sa tête et celles de Dioclétien et de Maximien, avec la légende CARAVSIVS ET FRATRES SVI; au revers, la Paix, et PAX AVGG*Gustorum trium.*

Devenu empereur, Carausius ne respecta pas le territoire de ses collegues. Il avoit envoyé des troupes de débarquement pour ravager la Gaule septentrionale; mais Constance-Chlore, nommé César en 292, et gouverneur des Gaules en particulier, accourut la même année pour les défendre. Il força les soldats de Carausius à s'enfermer dans Gessoriacum, ou Bononia (Boulogne). Le nouveau César barra le port avec une digue, et les contrai-

gnit à lui rendre les armes; mais il n'osa traverser l'Océan pour combattre Carausius. Un an après cet échec, Allectus, un des officiers du dernier, craignant d'être puni pour ses crimes, lui ôta la vie. Carausius avoit régné plus de six ans.

CHAP. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien

Pl. LX.

N° 16.

On voit sur la médaille d'or du n° 16, planche LX, le buste de Carausius, regardant à gauche, tenant de la main droite un sceptre surmonté d'une aigle, et revêtu du *paludamentum;* légende, IMP*erator Caius* CARAVSIVS P*ius* AVG*ustus*. Revers, lion marchant, tenant des épis dans sa gueule; légende, LEG. IIII. FL*avia;* exergue, M. S. R.

Une médaille de Carausius présente un type et une légende singuliers. Revers: légende, EXPECTATE VENI (arrivez, ô vous, l'objet de nos vœux!); type, une femme debout (la Grande-Bretagne) présente la main à un militaire (l'empereur); exergue, RSR. La légende de cette médaille est nouvelle et ne se retrouve sur les monnoies d'aucun autre empereur.

D'après une médaille trouvée en Angleterre, et qui appartenoit au médecin Méad, on a cru pendant quelque temps qu'une femme appelée ORIUNA avoit été l'épouse de Carausius; on y voyoit sa tête sur un côté, avec sa légende ordinaire; la légende du revers étoit ORIVNA AVGVSTA autour d'une tête de femme. Mais Beauvais[1], et les numismates qui ont écrit depuis lui, ont pensé avec beaucoup de vraisemblance que la légende du revers présentoit seulement les restes de celle-ci, FORTVNA AVGVSTA; et que l'F avoit été emporté, ainsi que le trait supérieur du T.

(1) *Histoire des Empereurs*, II, 171.

Chap. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien. Pl. LX.

§. 2. ALLECTUS.

Les historiens ne parlent que deux fois du tyran Allectus, lors de son usurpation et lors de sa mort. En 293, préfet du prétoire de Carausius, il encourut sa disgrace; et, craignant de voir ses crimes punis, il lui ôta la vie. Il prit le titre d'Auguste, qui fut confirmé par les troupes, dont ses largesses lui avoient gagné l'affection. Trois ans après, Constance-Chlore fit une descente dans la Grande-Bretagne. Le corps d'armée qu'il commandoit en personne ne put combattre contre Allectus, parceque celui-ci, espérant vaincre plus facilement le second corps commandé par Asclépiodote, officier de Constance, l'attaqua sans attendre les troupes romaines qui étoient à sa solde. Allectus fut vaincu et tué sur le champ de bataille. Par sa mort, l'île qu'il gouvernoit fut réunie à l'empire, dix ans après qu'elle en avoit été séparée.

N° 17. La médaille d'or du n° 17, planche LX, présente le buste d'Allectus, avec *paludamentum* et cuirasse, regardant à droite; légende, IMP*erator* C*aius* A*llectus* P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, l'Espérance tenant de la main droite une fleur, et de la gauche un pan de sa robe; légende, SPES. AVG*usta;* exergue, M. L.

§. 3. ALEXANDRE, TYRAN.

Six princes portoient, en 307, le titre d'empereurs, Maximien, Galere, Licinius, Maximin, Constantin, et Maxence. Un septieme prit, en 308 (1061 de Rome), le même titre en Afrique; il s'appeloit Alexandre. Zosime[1], qui seul nous a fait connoître

(1) Zosim., II, 12; Vict., *Cæs.*, XL; Vict., *Epit.*, XL.

les détails de cet évènement, le raconte ainsi: Maxence résolut d'enlever le gouvernement de l'Afrique à Galere, et il y envoya ses portraits, afin qu'on l'y proclamât empereur. Mais les troupes africaines attachées à Galere et partageant la haine des Romains pour Maxence, refuserent d'abord de le reconnoître. Cependant, forcées par les légions qu'avoit envoyées l'empereur, elles céderent, et se rassemblerent dans Carthage sous le commandement d'Alexandre, qui étoit dans cette contrée vicaire (lieutenant) du préfet du prétoire. Maxence lui fit demander son fils en otage. Alexandre, craignant les suites des penchants vicieux de l'empereur, n'obéit point à ses ordres.

Chap. XVII.
Tyrans pendant le regne de Dioclétien.
Pl. LX.

Maxence, irrité de son refus, envoya plusieurs émissaires chargés de lui ôter la vie. Les soldats, l'ayant appris, se révolterent en 308, et revêtirent de la pourpre Alexandre dans Carthage. C'étoit un vieillard timide, peu actif, d'une naissance obscure; et son armée, composée de nouvelles levées, étoit en partie dépourvue d'armes. Les troupes exercées que Maxence envoya contre lui mirent en fuite dès le premier choc l'armée et le nouvel empereur, qui fut pris et mis à mort l'an 311, après trois ans de regne. Tillemont[1] et quelques autres écrivains lui en donnent quatre. Ils ont été trompés par des médailles d'Alexandrie, sur lesquelles on voit Α. Β. Γ. et Δ. (ans I, II, III, et IV); au revers de la tête d'un empereur, Alexandre. Ces médailles, publiées par Goltzius, ont été imaginées par lui, ou elles appartiennent à Sévere Alexandre; car Alexandre le tyran ne régna point sur l'Egypte, et les monnoies de cette province ne parloient plus grec à cette époque.

On voit sur la médaille de moyen bronze du nº 18, planche LX, Nº 18.

(1) Tillemont, IV, 110.

CHAP. XVII. Tyrans pendant le regne de Dioclétien. Pl. LX.

une tête, avec de la barbe et couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* ALEXANDER P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers: légende, INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO; type, l'Afrique debout, tenant des épis et une grappe de raisin; exergue, P K (frappée à Carthage: *Percussa Carthagine*).

§. 4. DOMITIUS DOMITIANUS,

TYRAN.

N° 19. La médaille de moyen bronze gravée ici sous le n° 19 de la planche LX a donné lieu à de nombreuses conjectures. Elle présente une tête, portant de la barbe et une couronne de laurier, avec la légende IMP*erator* C*æsar* L*ucius* DOMITIVS DOMITIANVS AVG*ustus*. Revers: légende, GENIO POPVLI ROMANI; type, Génie nu, debout, tenant une patere et une corne d'abondance, à ses pieds un aigle; exergue, ALE*xandriæ;* dans le champ, A, ou d'autres lettres.

L'exergue, qui indique Alexandrie d'Egypte, la langue latine, par laquelle les médailles de cette ville remplacerent la grecque depuis Dioclétien, et la fabrique, ainsi que le type de cette médaille, doivent la faire attribuer au regne de cet empereur, ou aux premieres années qui le suivirent. D'après ces considérations, on voit se dissiper les conjectures auxquelles la médaille a donné lieu; elle ne peut appartenir à Domitianus, officier du tyran Aurelius, qui tua les deux Macriens, ni au Domitianus qui sous le regne d'Aurélien fut mis à mort, parcequ'on le soupçonnoit de vouloir se révolter[1]. Mais cette médaille latine, ainsi

(1) Echkel, *D. N. V.*, VIII, 42.

que les autres de la même langue, ont été probablement frappées par un Domitianus dont les historiens n'ont point parlé, et qui aura pris le titre d'Auguste en Orient, vers la fin du regne de Dioclétien.

Chap. XVII.
Tyrans pendant le regne de Dioclétien.
Pl. LX.

Quant aux médailles grecques d'Egypte qui portent le nom de Domitianus, on peut les attribuer, si elles sont véritables, à l'un des deux Domitianus dont j'ai parlé plus haut.

CHAPITRE XVIII.

CONSTANTIN ET SA FAMILLE[1].

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII.

L'empire romain prend une nouvelle face. Sauf quelques exceptions qui ne changerent pas sa constitution, il n'avoit été gouverné que par un seul Auguste. Dioclétien, prince d'une prudence consommée, crut devoir modifier cette forme; il créa deux Augustes et deux Césars qui devoient gouverner ensemble; mais les deux seconds ne devoient agir que d'après l'impulsion des deux premiers. Galere voulut rétablir l'unité d'empereur; non qu'il la crût nécessaire au bonheur de Rome, mais parce-qu'elle favorisoit son penchant pour le pouvoir absolu. Il en fut empêché par des circonstances indépendantes de sa volonté.

Devenu seul empereur par la défaite de Licinius, Constantin fut le maître de choisir le plan de Dioclétien, ou celui de Galere; il se décida pour le dernier, quoiqu'il agît autrement par la suite et dans ses dernieres dispositions. Mais cette unité de chef prévalut à la longue, et ce fut une des principales causes

(1) Mes guides, dans ce chapitre, sont Eutrope, Sextus Rufus, les deux Victors, Ammien Marcellin, Orose, Zosime, Zonare, Lactance, les premiers historiens chrétiens, les empereurs Constantin (*Orat. ad sanctorum cœtum*, *Eusebii Hist. eccles. subjecta*) et Julien.

qui soutinrent si long-temps l'empire sur le penchant de sa ruine.

Donnerons-nous le même éloge à l'adoption de Byzance pour la capitale de l'empire régénéré? Si l'on devoit rigoureusement fixer dans le centre d'un état la position de la ville principale, Constantin auroit commis une grande faute; mais si elle doit, par sa situation, mettre le souverain à même de se porter le plus promptement à la défense des frontieres les plus exposées aux attaques des peuples ennemis, Constantin agit en politique habile, car c'étoit dans l'Orient qu'ils se trouvoient en plus grand nombre. D'ailleurs, si l'on doit juger cet acte d'autorité par les suites qu'il a eues, comme je l'ai fait pour le précédent, il trouvera son apologie dans les dix siecles écoulés avant que l'empire d'Orient n'ait pris fin. Déja même la nécessité sembloit en avoir été sentie par les derniers des prédécesseurs de Constantin, qui préférerent au séjour de Rome celui de Nicomédie et celui d'Antioche.

Le préfet du prétoire (des prétoriens), chef de toute la milice et juge par appel d'un grand nombre de causes civiles, étoit devenu une puissance redoutable pour les empereurs, qu'il avoit changés souvent à son gré, et auxquels il avoit fait plusieurs fois ôter la vie. Cet abus désastreux fut détruit par Constantin, qui créa quatre préfets du prétoire, auxquels il ne laissa que des fonctions civiles, et deux maîtres de la milice. Par cette mesure, l'empire fut délivré des guerres civiles qu'occasionoient le changement fréquent et la multiplicité des empereurs, et l'on doit y reconnoître la sagesse de Constantin. Mais on ne peut donner le même éloge à la nouvelle disposition qu'il établit (et qui subsista toujours après lui) relativement au séjour permanent des légions. Elles étoient campées près des frontieres, sur les bords

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII.

des grands fleuves et hors des villes[1]; Constantin, en les établissant dans le cœur de l'empire, détruisit les barrieres que ces troupes opposoient aux courses des barbares, et il les exposa à la contagion des vices et des voluptés, qui ramollissent les habitants des grandes villes.

Les relations fréquentes qu'eurent les Romains dans les troisieme et quatrieme siecles avec les rois de l'Orient, le séjour habituel que firent dans l'Asie Dioclétien et quelques uns de ses collegues, les porterent à adopter pour eux et pour leur cour le luxe des princes de l'Orient et des rois de Perse en particulier. Sur tous les vêtements, depuis le diadême jusqu'à la chaussure, on vit briller l'or, les pierres précieuses, et les perles. Pour alimenter ce luxe, qui subsista jusqu'à la fin de l'empire, les courtisans vendirent leur protection, les juges firent taire les lois; enfin tout devint vénal à Constantinople. Si l'on a reproché sans fondement à Constantin l'introduction de ce faste dispendieux, on ne peut le disculper de l'avoir encouragé et d'avoir multiplié à l'infini les dignités et les charges du palais. Il n'en fut pas de même des eunuques, de ces êtres bizarres qui ont toujours régné en Asie sous le nom des souverains, et qui avoient pénétré depuis un demi-siecle dans la cour des empereurs romains; Constantin les réduisit à l'état de domestiques; mais cet exemple ne fut pas suivi par ses successeurs.

Constantin, qui prenoit pour modeles Alexandre et Auguste, comme on peut le conjecturer d'après quelques unes de ses monnoies, cessa de porter la barbe, qui avoit été reprise par Hadrien et que présentent les portraits de tous les successeurs de ce prince. En cela Constantin fut imité par tous ceux qui s'assirent

(1) Zosim., II, 34.

après lui sur le trône de Constantinople jusqu'à Phocas. Julien seul, et pendant quelques années seulement, porta la barbe, qui étoit alors l'attribut particulier des philosophes. Chap. XVIII Constantin et sa famille Pl. LX, LXI, LXII, et LXIII

Depuis cette époque, outre le casque et le diadême, ornés de pierres précieuses, on vit sur les monnoies des empereurs le nimbe, ou l'auréole, qui dans les tableaux est placée sur la tête des saints personnages.

La longueur de ce chapitre m'a contraint à le partager en trois divisions. Premiere, *Constantin et Fausta son épouse;* deuxieme, *fils de Constantin;* troisieme, *neveux de Constantin.*

PREMIERE DIVISION.

§. 1. CONSTANTIN IER, EMPEREUR, ET FAUSTA SON ÉPOUSE.

Eusebe et Socrate, deux des historiens chrétiens qui ont parlé de Constantin, déclarent expressément qu'ils retracent seulement les actions de ce prince qui intéressent la religion, et non celles qui se rapportent au gouvernement de l'empire (c'est pourquoi ils n'ont fait aucune mention des meurtres de Crispus et de Fausta). Quoique les autres écrivains chrétiens qui appartiennent au même temps n'aient pas cru devoir faire une semblable déclaration, leurs récits témoignent assez qu'ils ont eu généralement l'intention de se renfermer dans les mêmes limites; et cette observation ne doit pas échapper à ceux qui s'occupent aujourd'hui à recueillir les matériaux de l'histoire de Constantin. Pl. LXI et LXII.

Chap. XVIII
Constantin
et sa famille.
Pl. LXI et LXII.

Je pense au contraire que si le silence des premiers ne suffit pas pour détruire les assertions des seconds, ces assertions elles-mêmes ne doivent obtenir notre confiance qu'après avoir été soumises à une critique sévere.

Le respect pour la vérité, ce premier devoir de l'historien, ne permet pas sans doute de taire ou de déguiser les fautes, on peut même dire les crimes de Constantin. Mais, quel que soit dans l'ordre moral le rang auquel une exposition fidele de son regne fasse descendre ce prince, il suffira toujours de considérer les avantages immenses qu'a retirés de l'adoption du christianisme la civilisation de l'Europe, pour être convaincu que celui qui a placé la croix sur le trône des Césars a, par cela seul, bien mérité du genre humain.

Eutrope[1], quoique païen, est celui de tous les historiens qui nous paroît avoir tracé le portrait le plus fidele de Constantin. «Homme à grandes conceptions et ardent à la poursuite de ses entreprises; aspirant à l'empire de l'univers entier, il déclare la guerre à Licinius, sans avoir égard aux liens du sang et aux traités qui les unissoient...... Licinius se rend à discrétion; et, malgré la religion du serment, il est mis à mort dans Thessalonique, où il étoit déja réduit à l'état de simple particulier...... Mais l'orgueil de la victoire changea la douceur du caractère de Constantin, qui l'avoit fait chérir jusqu'à ce jour. Il persécuta d'abord sa famille; il fit mourir et son fils Crispus, homme d'un mérite accompli, et le fils de sa sœur, jeune homme d'une grande espérance, et Fausta, sa propre épouse. Ensuite un grand nombre de ses amis furent victimes de son humeur sanguinaire.

(1) Eutrop., X, 5, 6, 7.

«Dans les premiers temps de son regne, Constantin mérita d'être comparé aux meilleurs princes, et dans les derniers, aux plus médiocres. On admira en lui un grand nombre de qualités brillantes de l'esprit et d'avantages corporels. Très avide de la gloire militaire, il éprouva dans les guerres les faveurs de la fortune, qui d'ailleurs fut bien secondée par ses talents; car, même après une guerre civile, il repoussa plusieurs fois les Goths, et il leur accorda ensuite la paix; ce qui lui acquit une grande célébrité chez les nations barbares. Il s'appliquoit constamment à l'étude des beaux-arts et à la culture des belles-lettres. Il affectoit une amitié à toute épreuve, et il vouloit acquérir des amis par ses libéralités et par ses complaisances. Aussi, de même que son attachement pour quelques uns d'entre eux parut très équivoque, de même aussi il ne se démentit jamais pour les autres; ne négligeant aucune occasion de les enrichir et de les combler de faveurs très signalées.

«Il fit un grand nombre de lois; les unes bonnes et justes, la plupart superflues, et quelques unes séveres. Le premier des empereurs il voulut élever la ville qui portoit son nom à un tel degré de splendeur, qu'elle pût devenir l'émule de Rome.»

En ouvrant les yeux à la lumière, l'an 274 (1027 de Rome), dans Nayssus, ville de Dardanie (Nissa dans la Servie), Constantin fut comme déposé dans le sein du christianisme. Son pere, Constance-Chlore, favorisoit secrètement cette nouvelle religion; et sa mere, sainte Hélene, qui contribua tant depuis à la propagation de la foi, la professoit presque ouvertement. Son éducation fut très soignée, soit pour l'étude des belles-lettres, dans lesquelles il fit de grands progrès, et qu'il cultiva pendant toute sa vie; soit pour les exercices militaires, auxquels la force et la vigueur jointes à une taille élevée et à une belle

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

figure le rendoient très propre. Aussi Dioclétien, qui excelloit dans l'art de connoître les hommes, s'attacha à Constantin, à peine âgé de dix-huit ans, et le garda auprès de lui comme une espece d'otage, lorsqu'il envoya dans les Gaules, en 292, Constance son pere, qu'il venoit de créer César.

En 305, Dioclétien et Maximien ayant abdiqué l'empire, et Constance et Galere ayant pris le nom d'Auguste, on devoit s'attendre à voir le fils du nouvel empereur, Constantin, recevoir le titre de César. Mais Galere vouloit régner seul. Il ne redoutoit point la concurrence du paisible et valétudinaire Constance, mais les talents et l'activité du fils de cet empereur l'effrayoient; il força donc le foible Dioclétien à préférer Maximin-Daza, d'une naissance obscure et dépourvu de moyens. Constantin, qui étoit à Nicomédie, dans la cour de Dioclétien, se trouva, par l'abdication de ce prince et en raison du partage qui la suivit, habiter les états de Galere. Cet empereur le retint auprès de lui, malgré les instances de son pere; il lui tendit plusieurs embûches pour le faire périr, soit en l'obligeant à combattre seul tantôt contre un lion, tantôt contre un chef des Sarmates formidable par sa taille extraordinaire, soit en l'obligeant à traverser un marais pour attaquer ces mêmes barbares.

Constantin, connoissant la cruauté de Galere et la haine qu'il lui portoit, chercha et réussit à lui échapper par la ruse; il partit, pour aller rejoindre son pere malade, avant le jour que l'empereur avoit fixé pour ce voyage, et il fit couper les jarrets des chevaux de poste afin qu'on ne pût le poursuivre. Il arriva, en 306, auprès de Constance, à Boulogne, où il s'embarqua avec lui pour aller combattre les Calédoniens et les Pictes. La même année Constance mourut à Eboracum (York); et le lendemain de cette mort les soldats saluerent empereur Constantin.

Galere, redoutant toujours l'influence que pouvoit prendre ce jeune prince, ne ratifia point le choix de l'armée; mais, n'osant le désapprouver entièrement, il lui donna le titre de César, en conférant toutefois au César Sévere la dignité d'Auguste, qu'il refusoit à Constantin.

Chap. XVIII
Constantin et sa famille.
Pl. LXI et LXII.

Sous ce titre modeste, Constantin prit possession du gouvernement de la Grande-Bretagne, des Gaules, et de l'Espagne, sur lesquelles son pere avoit régné avec équité et douceur. Lactance[1] dit expressément que le premier acte de son gouvernement fut un édit qui rétablissoit la religion chrétienne en l'année 306[2].

Il marcha ensuite contre les Francs et les Allemani, qui ravageoient les Gaules depuis l'absence de Constance. Il les vainquit, et fit prisonniers leurs rois, qu'il exposa à la fureur des bêtes dans des jeux publics[3]. Cet acte de barbarie, qui rappelle les fureurs des Néron, des Domitien, a trouvé cependant un approbateur dans l'auteur inconnu d'un panégyrique (éloge) de Constantin. Il le félicite d'avoir fait servir «à la pompe des jeux et aux plaisirs des spectateurs le supplice et les tourments d'une grande multitude de prisonniers qui s'entre-tuerent pour échapper à la voracité des bêtes féroces[4].» Afin d'entrer plus facilement dans les pays occupés par les Germains, Constantin bâtit sur le Rhin, près d'Agrippina (Cologne), un pont de pierre.

Pendant ce temps, Maxence se révoltoit contre Galere, se faisoit déclarer Auguste à Rome par quelques prétoriens, et

(1) *Persec.*, XXIV.
(2) *Christianos cultui ac Deo suo reddere.* (Persec., XXIV.)
(3) Eutrop., X, 3.
(4) *Cœdibus hostium utitur etiam ad nostrum omnium voluptatem et pompam munerum.* (Incerti Paneg. Constant., XXIII.)

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

rendoit la pourpre impériale à son pere Maximien. Sévere assiégea en 307, par ordre de Galere, Maxence dans Rome; mais il fut obligé de fuir jusqu'à Ravenne, et là il fut mis à mort par ordre de Maximien. Celui-ci, craignant la vengeance de Galere, accourt dans les Gaules auprès de Constantin, lui donne le titre d'Auguste et Fausta sa fille pour épouse. Ce titre, que Constantin porta d'abord dans les contrées qu'il gouvernoit, lui fut aussi donné par Maxence, qui régnoit sur l'Italie et sur l'Afrique; mais dans les provinces soumises à Galere et à Maximien il ne fut connu, comme le dernier, que sous celui de fils des Augustes.

Maximin, mécontent de porter un titre aussi modeste, se déclara Auguste en 308, et força à le reconnoître empereur Galere. Mais celui-ci accorda, pour se venger de cette contrainte, le même rang à Constantin; de sorte que le fils de Constance fut alors appelé Auguste dans tout l'empire romain. Cependant Galere, cherchant un nouvel appui, choisit Licinius pour remplacer Sévere; et Maximien, qui n'avoit pu engager Constantin à se déclarer contre Galere, revint à Rome. Il y chercha à faire périr son fils Maxence; mais, voyant ses projets découverts, il eut recours à Galere, auprès duquel il espéroit que ces embûches auroient un succès plus facile. Trompé une seconde fois dans son attente, et poursuivi par l'exécration publique, Maximien se réfugia auprès de son gendre. Sa perversité naturelle l'arma de nouveau contre lui en 308; il s'empara de son trésor et de la ville de Marseille, où Constantin l'assiégea, le fit prisonnier. En lui arrachant la pourpre, il lui laissa la vie; mais deux ans après, ayant été averti par son épouse Fausta que Maximien devoit le poignarder dans son lit, il le força à se donner la mort.

L'année 311 (1064 de Rome) fut marquée pour Constantin par des événements de la plus grande importance. D'abord la mort de Galere donna lieu au partage que firent de ses états Licinius et Maximin Daza; ensuite Constantin déclara la guerre à Maxence, qui, feignant de vouloir venger la mort de son pere Maximien, avoit fait abattre dans Rome les statues de Constantin. Il s'assura auparavant de l'amitié de Licinius, en lui donnant pour épouse sa sœur Constantia. Après avoir rendu inattaquables par des postes fortifiés les bords de la mer et du Rhin, il marcha promptement sur l'Italie avec une armée aguerrie pour se rendre maître des Alpes, tandis que sa flotte devoit entrer dans la Méditerranée et attaquer les ports de l'ennemi. Licinius et Maximin demeurerent neutres dans cette lutte.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

Sozomene et la Chronique d'Alexandrie[1] placent dans cette année 311, et dans les Gaules que traversoit Constantin pour aller délivrer Rome et l'Italie de la tyrannie de Maxence, la célebre vision de cet empereur. Cependant Eusebe, le premier écrivain qui l'a rapportée, n'en marque ni le temps ni le lieu. Un grand nombre d'écrivains ont défendu ou combattu la vérité de cette vision; quant à moi, n'écrivant point une histoire ecclésiastique, je me contenterai de rapporter et de rapprocher les dates qui y sont relatives. Eusebe[2] est le premier des auteurs parvenus jusqu'à nous qui raconte cette merveille: l'apparition d'une croix lumineuse avec l'inscription suivante, *Tu vaincras par ce signe;* signe que Constantin fit placer sur l'étendard royal appelé *labarum*. C'est dans la vie de Constantin écrite après sa mort, arrivée en 337, qu'Eusebe la raconte, comme «l'ayant apprise de ce prince, qui lui en avoit assuré la vérité par serment

(1) Sozom., I, 5; *Chronic. Alex.*, p. 654. (2) *Vit. Constant.*, I, 28.

dans plusieurs entretiens particuliers.» Cet historien dit cependant que l'apparition miraculeuse avoit eu lieu peu après midi et devant toute l'armée. Comment un événement aussi merveilleux n'a-t-il trouvé d'historien que vingt-six ans après qu'il s'étoit passé? D'autant plus que Nazaire[1] qui prononça un panégyrique (éloge) de Constantin l'an 321 (dix ans seulement après l'époque assignée par Sozomene et par la Chronique d'Alexandrie), dit que l'on vit alors, et que toutes les Gaules le racontoient encore, que l'on vit, dis-je, paroître dans les airs une armée céleste qui annonçoit le dessein d'aider Constantin dans cette guerre. L'orateur païen se complaît dans la description des traits et de l'armure de cette milice aérienne; il la compare à Castor et à Pollux, que l'on disoit avoir combattu plusieurs fois à la tête des armées grecques et romaines; et pourtant il ne fait aucune mention de la croix miraculeuse qui auroit apparu à la même époque. J'ajouterai que Lactance, choisi par Constantin pour être le précepteur de son fils Crispus, et qui dut par conséquent connoître les moindres détails de la vie de cet empereur, ne fait aucune mention, dans son traité des divers genres de mort des persécuteurs de l'Eglise (écrit en 315, quatre ans après l'événement), de l'apparition *publique* d'une croix miraculeuse. Il parle seulement «d'un avis que Constantin reçut du ciel pendant qu'il dormoit, la veille de sa victoire sur Maxence, et qui l'engageoit à placer une croix sur les boucliers de ses soldats[2].» En assimilant la premiere vision et celle dont Lactance fait ici le récit, on trouveroit probablement la solution d'un problême historique tant de fois débattu. Il n'y auroit point eu d'apparition publique; Constantin auroit seulement dit qu'il avoit eu une vision, et que

(1) Naz., *Paneg. Const.*, XIV, et XV. (2) Lact., *Mort. Pers.*, XLIV.

le ciel lui avoit fait voir une croix miraculeuse, avec la promesse du succès. Vingt-six ans après, Eusebe auroit parlé le premier d'une apparition *publique*, et son récit auroit été répété par les historiens qui l'ont suivi.

Au reste ceux qui ont révoqué en doute la vision de Constantin, et qui la regardent comme un moyen politique employé pour enflammer le courage de soldats ignorants et grossiers, moyen tel que d'autres fameux capitaines en avoient usé avant lui, ont peut-être formé leur opinion d'après des faits pareils à ceux qui suivent, et qui sont extraits des auteurs ecclésiastiques. Constantin eut une vision céleste pendant la nuit qui précéda sa victoire sur Maxence[1]. La veille de la défaite de Licinius, il vit en songe un ange qui lui promit la victoire, s'il la demandoit avec toute son armée au Dieu des chrétiens, en récitant une priere qu'il lui enseigna[2]. Pour se préparer à livrer bataille, on le voyoit se retirer dans une tente qu'il faisoit dresser près des camps, et où il plaçoit la croix; il y passoit plusieurs heures en prieres. Dieu, dit Eusebe[3], ne dédaignoit pas de lui répondre très sensiblement, et de lui prescrire ce qu'il devoit faire. Alors, ajoute-t-il, il sortoit du tabernacle, rempli de l'esprit divin; il commandoit de sonner la charge et de marcher contre l'ennemi. Philostorge[4] raconte que Constantin, voulant agrandir sa ville chérie, traçoit lui-même la nouvelle enceinte; et qu'un de ceux qui le suivoient et qui croyoient qu'il l'étendoit excessivement, lui demanda quand est-ce qu'il cesseroit de marcher. L'empereur lui répondit, «Quand celui qui marche devant moi s'arrêtera.» Sozomene[5]

(1) Lact., *Mort. Pers.*, XLIV.
(2) *Ibid.*, XLVI.
(3) Euseb., *Vit. Constant.*, p. 449.
(4) Philostorg., II, 9.
(5) Sozom., I, 8; II, 3.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

assure que dans la guerre contre les Goths Constantin éprouva encore plus sensiblement que dans aucune autre, par des songes et des prodiges, la protection immédiate de Dieu; et que sa victoire sur eux fut si visiblement miraculeuse, que les Goths eux-mêmes en furent frappés, et embrasserent la religion du vainqueur. Le même historien rapporte que Constantin ayant choisi l'antique Ilion pour y fonder une ville émule de Rome, et ayant déja fait construire l'enceinte et les portes, eut, pendant la nuit, une révélation de Dieu qui lui ordonnoit d'abandonner la Troade, et de s'établir à Byzance. Enfin Eusebe [1] dit que Dieu donnoit souvent à Constantin, dans ses prières, des preuves sensibles de sa présence; qu'il lui apparoissoit dans les songes pour lui tracer sa conduite, et qu'il l'aidoit d'une manière extraordinaire dans les combats, ainsi que dans les situations les plus difficiles.

Excités par des moyens aussi puissants, les soldats de Constantin traverserent rapidement les Alpes, où ils ne trouverent de résistance qu'à Segusio (Suse); ils en triompherent. Ils planterent ensuite leurs étendards au pied des murailles de Vérone, qui se rendit après un siége assez long, pendant lequel Constantin fut reconnu empereur par toute l'Italie supérieure jusqu'à Rome. Maxence sortit enfin de la capitale, et se mit à la tête de son armée pour livrer bataille près du Milvius (Ponte-Mole). Le combat fut sanglant; mais l'armée de Maxence fut mise en déroute, et lui-même périt dans le Tibre, par la chute d'un pont de bateaux, le 28 octobre 312. Le lendemain, Constantin entra dans Rome en triomphe. Il montra à cette époque une prudence et une douceur dignes d'éloges. Il pardonna à

(1) *Vit. Constant*, p. 533.

tout le monde, et rétablit dans ses honneurs le sénat, qui, pour éterniser sa reconnoissance, fit élever l'arc de triomphe qu'on voit encore auprès du mont Palatin, au commencement de la voie Appienne. Constantin de son côté orna Rome de superbes édifices, et entre autres de thermes situés à la descente du mont Quirinal.

Mais ce qu'il fit à Rome de plus remarquable fut l'établissement du christianisme dans cette ville, qui étoit le centre de l'antique religion. Il le fit sans persécuter personne, sans même quitter le titre de souverain pontife, comme l'assure positivement Zosime[1], qui en fixe l'abandon au regne de Gratien, soixante-dix ans après. Au reste la piété ne doit pas le lui reprocher, si (comme il est très vraisemblable) les fonctions que lui et ses successeurs exercerent en vertu d'un titre jadis si cher aux Augustes se bornerent à la surveillance des sépultures, de l'emploi des biens attachés aux temples, et de quelques autres objets relatifs à la police. C'est aussi à Rome qu'il publia, conjointement avec Licinius, un édit très favorable aux chrétiens, et qu'il enjoignit au plus cruel de leur persécuteur, à Maximin, de le proclamer dans ses états, ce que celui-ci n'osa refuser.

La mort de Maximin, vaincu par Licinius en 313, livra l'Orient au vainqueur, et l'empire romain ne fut plus soumis qu'à deux seuls empereurs. La jalousie et la défiance mutuelle leur mirent bientôt les armes à la main; et, après plusieurs combats, ils s'accorderent, en 314, à faire un nouveau partage qui donnoit à Licinius l'Orient, la Thrace, et une partie de la Mœsie, tandis que tout le reste de l'empire devoit obéir à Constantin.

(1) Zosim., IV, 36.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

Celui-ci profita du temps de calme pour rendre des ordonnances nombreuses et très détaillées en faveur des églises, des prêtres, et des pauvres. En 317, il se réunit avec Licinius pour conférer sur les affaires générales de l'empire. Afin de cimenter la paix, et de complaire à sa sœur Constancia, épouse de Licinius, Constantin créa Césars leur fils Licinius et ses fils Constantin et Crispus. Celui-ci, en 320, se montra digne d'un pere qui étoit un si grand capitaine, et repoussa au-delà du Rhin les Francs et les Allemani, qui se jetoient sur les terres de l'empire dès que Constantin s'éloignoit de ses états. Les barbares qui habitoient les contrées situées au-delà du Danube, les Sarmates, et les tribus des Goths, firent aussi, en 322, une irruption dans l'Illyrie et dans les autres provinces que bordoit le fleuve à sa droite; mais ils ne furent pas plus heureux, et Constantin les repoussa en personne avec un plein succès.

Le grand nombre de siecles qui nous séparent de cette époque nous dérobent la connoissance des causes qui firent entreprendre par les deux empereurs une guerre d'extermination. L'Anonyme, publié par Valois, dit que Licinius prit pour prétexte la guerre contre les Goths, et se plaignit de ce que ses états avoient été défendus par Constantin. Mais Eusebe[1] assure que celui-ci fut satisfait de trouver l'occasion de combattre et de détrôner l'ennemi des chrétiens, et un tyran cruel. Quoi qu'il en soit, Constantin remporta plusieurs victoires sur Licinius et sur Martinien, que ce prince venoit de créer empereur; et Crispus dispersa leur flotte. Après diverses négociations, Constantin voulut que Licinius se rendît à discrétion, avec son fils et son épouse, l'an 323. Il lui laissa la vie, et lui assigna pour

(1) *Vit. Constant.*, II, 3.

retraite Thessalonique, où il vivoit en simple particulier. Mais, quelques mois après, «il fut mis à mort, dit Eutrope[1], contre la foi du serment.» Zosime[2] reproche aussi à Constantin ce manque de bonne foi. Le jeune Victor[3] assure qu'il le fit étrangler; et S. Jérôme dit la même chose dans sa Chronique. Mais les écrivains ecclésiastiques donnent pour cause de cette mort les sollicitations que Licinius employoit auprès des barbares pour les engager à faire des incursions sur les terres de l'empire; et l'Anonyme (historien chrétien), publié par Valois, dit que les soldats mutinés demanderent la mort de Licinius, de crainte qu'il ne tentât de reprendre la pourpre, comme l'avoit fait son beau-pere Maximien.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

Délivré des guerres intérieures et extérieures, Constantin s'occupa à détruire l'idolâtrie, mais sans répandre le sang d'aucun de ses partisans. Il fit abattre les temples les plus célebres, et éleva un grand nombre d'édifices consacrés au nouveau culte. On le vit, en 325, assister au concile de Nicée, assemblé pour régler la célébration de la Pâque, et pour condamner l'Arianisme, dont il bannit l'auteur et les principaux sectateurs. Il célébra aussi cette année, selon Eusebe[4], la vingtieme année de son regne.

La vingt-unieme année vit un pere faire mourir injustement son fils et illégalement sa propre épouse[5]. Constantin se trou-

(1) Eutrop., X, 6.

(2) Zosim., II, 29.

(3) Vict., *Epit.*, XLI.

(4) *Vit.*, *Const.*, III, 15.

(5) Aurelius Victor, XLI; Ammien Marcellin, XIV, 11; Zosime, II, 29; Eutrope, X, 3; Saint Jérôme, *Chron.* et *Catal. Script. Eccl.;* Paul Orose, VII, 28; Sidoine Apollinaire, V, *epist.* VIII; Zonare, XIII, 3; Suidas, Κρίσπος; Idace, 360 à 370.

A la vérité Eusebe et Socrate ne font aucune mention de ces deux meurtres; mais ils ont déclaré qu'ils ne rapportoient que les faits relatifs à l'histoire de l'Église. Zozomene, I, 5; Evagrius, III, XL et XLI; Nicéphore, VII 35, les nient.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

voit alors à Rome. Sa seconde femme, Fausta, mere de plusieurs enfants, et jalouse des grandes qualités qui brilloient dans Crispus, fils de Minervina, premiere épouse de l'empereur, résolut de le faire périr. Elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur, et peut-être, comme l'on dit quelques autres, d'avoir formé des projets de révolte. Constantin, emporté par la colere, fit mourir le malheureux Crispus, sans l'avoir écouté et sans le faire juger. Saint Jérôme[1] dit que cette mort fut un acte de cruauté extraordinaire; et il assure la même chose de celle du jeune Licinius, son neveu, qu'il place dans la même année.

Sainte Hélene, grand'mere de Crispus, et qui s'occupoit avec tant de zele à propager le christianisme, versa des larmes ameres sur le meurtre de son petit-fils; et ne partageant pas le barbare aveuglement de Constantin, elle en témoigna hautement sa douleur. L'empereur[2], ému par ses plaintes, fit examiner l'accusation, et la trouva sans fondement. Ces recherches mirent aussi à découvert la conduite déréglée de Fausta. L'époux outragé, n'écoutant que son ressentiment, se conduisit avec autant de précipitation et de cruauté qu'il l'avoit fait pour Crispus; et commanda qu'on l'étouffât dans une étuve fortement chauffée. A ces deux meurtres Eutrope joint encore celui d'un grand nombre de ses propres amis. Les plus impartiaux des historiens modernes ont pu témoigner quelques doutes sur la réalité du meurtre de Licinius; mais aucun d'eux n'a osé absoudre Constantin de ceux de son fils et de son épouse. L'indignation que conçurent les Romains en apprenant cet excès de cruauté fut, à mon avis, la cause des railleries mordantes dont Zosime et

(1) *Hier. Chron.*

Libanius[1] disent qu'il fut l'objet pendant son séjour dans cette ville. Mais Zosime, grand zélateur de l'ancienne religion, en donne pour motif l'établissement de la nouvelle; et il ajoute que ces railleries firent naître dans l'esprit de Constantin le projet de transporter hors de Rome le siége du gouvernement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne trouve aucune preuve qu'il y soit rentré depuis cette année, qui est celle où il jeta les fondements de Constantinople[2].

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

Si l'on en croyoit la Chronique d'Alexandrie, Constantin auroit fait construire, en 328, un pont de pierre sur le Danube. Les deux Victors font seulement mention d'un pont, sans dire qu'il fût de pierre; ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire observer, à cause de la hardiesse d'une pareille entreprise.

Une inscription de cette année, trouvée à Pavie, prouve qu'on donnoit encore à Constantin le titre de tribun[3].

Il accomplit, en 329, le projet qu'il avoit formé de substituer à Rome une autre capitale de l'empire. Il avoit d'abord choisi l'antique Ilion, dans la Troade; et l'on voyoit encore, deux siecles après, l'enceinte et les portes qu'il avoit fait construire; mais il annonça bientôt après qu'il avoit eu pendant la nuit une révélation de Dieu qui l'avoit détourné de ce dessein. Constantin fixa donc son nouveau choix sur l'antique Byzance, qui sembloit lier l'Europe à l'Asie; et, le 11 de mai de l'année 330 (1083 de Rome), il en célébra l'inauguration avec une pompe extraordinaire, après lui avoir donné son nom. Eckhel[4] rapporte avec raison à cette solennité et aux anniversaires de cette fête les médailles nombreuses sur lesquelles on lit le nom de la

(1) Zosim., II, 29; Liban., *Orat.*, XIV et XV.
(2) Theoph, *Chronic.*
(3) Maff., *Mus. Veron.*
(4) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 95.

nouvelle ville, ou celui de Rome, ou tous les deux, avec l'une ou l'autre, ou avec toutes les deux personnifiées.

Tillemont[1] blâme le choix de Byzance, parcequ'en éloignant les empereurs du centre de la religion chrétienne, il fut la cause de la séparation de l'église grecque.

L'Italie et la Grece, dépouillées de leurs plus beaux ornements pour embellir la ville nouvelle, et les sommes énormes dépensées pour y construire un grand nombre d'édifices somptueux, ont été un sujet de reproche bien fondé; d'autant plus que ces prodigalités forcerent Constantin à augmenter les impôts, ou du moins à les faire payer avec une plus grande rigueur. Les historiens païens ont retracé les plaintes qui s'éleverent à ce sujet dans tout l'empire, et qui l'ont fait comparer par Victor le jeune à un fils de famille récemment émancipé (*pupillus*), qui se ruine par de grandes profusions. Montesquieu[2] fait observer judicieusement que les mines de l'Europe n'étant plus travaillées à cette époque par défaut de population, et que l'Italie étant convertie tout entiere en maisons de plaisance, l'Occident n'eut plus à donner à l'Orient pour ses productions, recherchées alors avec tant de fureur, que la petite quantité d'or et d'argent qui lui restoit: de sorte que les métaux précieux y devinrent fort rares, et que les empereurs les exigeant toujours exclusivement pour le paiement des impôts, comme avoient fait leurs prédécesseurs, acheverent la ruine de l'Europe. Le même écrivain blâme encore Constantin d'avoir établi pour le peuple de la nouvelle ville des distributions habituelles de blé telles qu'en recevoient les habitants de Rome. Cette portion des tributs que payoient les pays conquis étoit due au peuple de Rome tant

(1) Lib. IV, 230. (2) *Grandeur des Romains,* XVII.

qu'il fut le peuple roi; et l'aristocratie sénatoriale n'osa la lui refuser, quoiqu'elle lui eût enlevé toute participation réelle au gouvernement. La monarchie, plus entreprenante et ennemie par principe de l'oisiveté, qui engendre les révoltes, craignit cependant de les provoquer par une telle suppression; et Constantin, qui créoit un nouvel ordre de choses et dans une autre cité, eut la foiblesse d'établir à Constantinople ces prodigalités dangereuses.

Constantin le jeune fut envoyé par son pere, l'an 332, pour secourir les Sarmates contre les Goths, et il remporta sur ceux-ci plusieurs victoires; mais les Sarmates, délivrés de leurs ennemis, firent des incursions sur les terres de l'empire, où Constantin les combattit en personne, et les repoussa loin du Danube. Deux ans après, le même peuple, chassé de son pays par les esclaves qu'il avoit imprudemment armés pour sa défense, eut recours à la générosité de l'empereur, qui reçut ces étrangers au nombre de plus de trois cent mille, en incorpora une partie dans ses armées, déja composées d'une trop grande quantité de barbares, et donna aux autres des terres dans les contrées voisines du Danube, et jusque dans l'Italie[1].

Dans les temps de calme, Constantin s'occupoit habituellement des affaires de l'Eglise; mais, vers la fin de son regne, il écouta les conseils des mêmes Ariens qu'il avoit exilés après le concile de Nicée, et il persécuta les prélats catholiques. C'est aussi à ces intervalles de paix qu'il faut rapporter l'arrivée à sa cour d'un grand nombre d'ambassadeurs étrangers. Si l'on en croyoit Eusebe[2], panégyriste constant de l'empereur, on auroit vu parmi eux des Blemmyes (peuple d'Afrique), des Ethiopiens,

(1) Amm. Marcell., XVII. (2) *Vit. Constant.*, IV, 7.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

des Indiens, qui le reconnurent pour leur monarque. Les plus remarquables furent ceux de Sapor, roi de Perse, qui cherchoit par une feinte alliance à détourner les yeux de Constantin des préparatifs militaires qu'il faisoit en secret. Mais l'empereur en fut instruit, et chercha, comme nous le verrons plus bas, à le punir de sa trahison.

Constantin célébra, en 335, la trentieme année de son regne. Ce prince, qui par ses actions et par ses discours avoit toujours prouvé qu'il regardoit le salut de l'empire romain comme dépendant de l'unité de chef, prit cette année une résolution contraire. Il partagea le gouvernement entre ses fils et ses neveux: il assigna à Constantin, l'aîné des fils, les pays qui avoient obéi à Constance-Chlore; à Constance, l'Orient; à Constant, l'Illyrie, l'Italie, l'Afrique; à son neveu Delmace, la Thrace, la Macédoine, l'Achaïe; enfin à Hannibalien, frere de Delmace, l'Arménie mineure, la Cappadoce, et le Pont. Il avoit déja créé Césars les quatre premiers, et il donna le titre de roi de Pont au dernier. La division de l'empire eut des suites aussi fatales à la famille de Constantin qu'aux Romains; car elle fit naître entre ses membres une jalousie extrême, qui causa la mort de presque tous ces princes.

Après quarante années de paix, les Perses commencerent, en 337, une guerre à laquelle ils se préparoient secrètement depuis long-temps. Constantin résolut de les combattre en personne; mais la mort mit obstacle à ce dessein. Parvenu à l'âge de soixante et quatre ans, il avoit toujours conservé avec une grande force de corps une vigueur d'esprit inaltérable; il avoit même composé et prononcé, peu de temps avant la fin de sa vie, un discours très long sur l'immortalité de l'ame. Mais il tomba malade dans la trente-deuxieme année de son regne, et il mourut

le 22 mai, après avoir reçu le baptême, et après avoir confirmé par son testament la division de l'empire entre ses fils et ses neveux.

Sa premiere épouse, Minervine, l'avoit rendu pere de Crispus, Constantin, Constance, Constant, Constantine, Constancia, et Flavia Julia Helena ; ses autres enfants eurent Fausta pour mere.

L'acte le plus mémorable du regne de Constantin est sans contredit sa conversion, dont le résultat immédiat fut l'établissement public et autorisé dans tout l'empire du culte catholique. Une circonstance très remarquable a fait élever des doutes sur la sincérité de cette conversion. C'est dans l'an 311 que Constantin embrasse la religion chrétienne, dont le premier acte est le baptême, et ce n'est que vingt-six ans après, en 337, que, étendu sur le lit de mort, il demande et reçoit ce sacrement. Cependant, du moment qu'il eut connoissance des principes de la religion chrétienne, il dut craindre de vivre un seul instant sans se plonger dans ces eaux salutaires, desquelles dépendoit son entrée dans le séjour des bienheureux. Aucun des écrivains qui nous ont transmis l'histoire du IVe siecle, Eusebe excepté, n'a recherché ou fait connoître le motif qui porta Constantin à retarder si long-temps son baptême. Dans sa Vie, écrite par Eusebe, au moment où il reçoit enfin ce sacrement, l'historien le fait adresser aux évêques présents un discours dans lequel il allegue pour motif le dessein qu'il avoit toujours eu de se faire baptiser dans les eaux du Jourdain (coutume établie alors chez les chrétiens d'Orient); ce qui seroit une excuse peu plausible. Il ajoute ensuite qu'il va détruire les doutes que l'on avoit formés sur sa croyance religieuse[1];

(1) Μὴ δὴ οὖν ἀμφιβολία τις γιγνέσθω : « Ainsi donc que tous les doutes cessent. » Euseb., *Vit. Const.*, IV, 62.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

ce qui prouveroit qu'il avoit jusqu'alors attaché peu d'importance à ces doutes.

Il est bien difficile de concilier avec une conviction intime ce long délai dans l'accomplissement du devoir le plus essentiel. Aussi des écrivains n'ont-ils pas craint de prononcer que, dans le choix d'une religion, Constantin n'écouta que les conseils de l'intérêt, et n'ont-ils vu, dans l'établissement du christianisme par Constantin, que l'action d'un politique habile à s'emparer du mouvement général des esprits, que les empereurs mêmes ne pouvoient plus arrêter, et à le faire servir de moyen pour détruire ses rivaux et parvenir à se revêtir seul de la pourpre impériale. D'autres, regardant Constantin comme de très bonne foi dans sa nouvelle croyance, ont attribué sa conduite à un calcul de prudence, assez commun alors parmi les nouveaux convertis au christianisme, et contre lequel les peres de l'Eglise ont plus d'une fois élevé leur éloquente voix. Connoissant la vertu dont jouissent les eaux du baptême, celle d'effacer tous les crimes, Constantin auroit différé de s'y plonger jusqu'à ce que les glaces de la vieillesse eussent attiédi ses penchants vicieux, et aussi jusqu'à ce que le temps et la fortune eussent couronné tous les projets de son ambition. Cette derniere opinion semble acquérir plus de vraisemblance, lorsqu'on considere que les meurtres des deux Licinius, de son épouse Fausta, et de son fis Crispus, ont été commis dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre l'année 311 et l'année 337 (année de sa conversion et de son baptême).

Quoi qu'il en soit des motifs qui porterent Constantin à élever la croix sur le trône des Césars, l'Europe, qui vit depuis lors les rigueurs de l'esclavage adoucies, la pauvreté secourue, la polygamie abolie, le droit des gens mieux observé, les combats

sanglants de gladiateurs défendus, et l'instruction répandue parmi les prêtres chrétiens, bénira toujours sa mémoire pour un si grand bienfait. On doit encore lui rendre cette justice «que, dit l'Anonyme, imprimé à la suite d'Ammien Marcellin, il fit fermer par un édit les temples des païens, mais sans répandre le sang d'aucun d'eux.» C'est ce qu'assure aussi, et presque dans les mêmes termes, Orose, historien chrétien. On ne sauroit assurer que cette retenue ait été l'effet des sentiments d'humanité que Constantin auroit trouvés dans son cœur; car sa mémoire est ternie par le souvenir des meurtres qu'il commanda. La conduite adroite qu'il tint pour établir la nouvelle religion dans sa cour et dans sa ville favorite, le soin qu'il prit d'employer uniquement la séduction, et de ne distribuer les dignités et les honneurs qu'à des chrétiens, tout prouve qu'il avoit reconnu et l'inutilité des persécutions et l'effet qu'elles avoient produit depuis dix années, celui de multiplier les croyants.

Fausta, épouse de Constantin, renouvela aux yeux des Romains le crime de Phedre. Elle conçut une passion honteuse pour Crispus, fils de Minervine, la premiere épouse de Constantin. Ce jeune prince, auquel l'histoire attribue les plus belles qualités, rejeta les sollicitations de Fausta. Pour se venger, et pour prévenir l'effet terrible de l'accusation que Crispus pouvoit former contre elle auprès de son mari, l'impératrice se hâta de persuader à Constantin que le jeune César avoit voulu souiller la couche nuptiale. Quelques historiens ont écrit qu'elle l'accusa aussi d'avoir conçu des projets de rébellion. L'empereur, se croyant grièvement offensé, fit mourir sur-le-champ Crispus, et ne s'assura point de la vérité des crimes qu'on lui imputoit. L'indignation publique et les plaintes de sainte Hélene, grand'-

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII. mere du malheureux prince, forcerent Constantin à rechercher les preuves de l'accusation, qui se trouva dénuée de fondement; mais ces recherches firent découvrir en même temps la conduite licencieuse de Fausta; et son époux la fit étouffer dans une étuve, l'an 326, peu de mois après la mort de Crispus.

Fausta étoit fille de Maximien-Hercule et d'Eutropie. L'an 307 (1060 de Rome), son pere ayant repris la pourpre impériale, et voulant se donner un appui, lui fit épouser Constantin. Il crut depuis trouver en elle une confidente et une complice, lorsqu'il forma le projet de poignarder Constantin dans son sommeil; mais elle avertit son mari : de sorte que Maximien n'ôta la vie qu'à un esclave couché dans le lit impérial.

Constantin le jeune, Constance, et Constant, ses fils, porterent tous le titre d'Auguste. Constantina, sa fille, épousa Hanniballien, ensuite Constantius Gallus. Flavia Julia Helena, sa troisieme fille, fut l'épouse de l'empereur Julien. On ne connoît que le nom de Constancia, la seconde.

N° 1 et 2. La planche LXI présente, sous les n° 1 et 2, la face et le profil de la statue équestre de Constantin, qui est placée à Rome sous le portique de Saint-Jean-de-Latran.

N° 5. Sous le n° 5, on voit un beau camée de sardonyx, qui présente en relief les bustes de Constantin et de Fausta son épouse. L'empereur, couronné de laurier, porte le costume militaire, et l'égide par-dessus sa cuirasse comme un autre Jupiter. Fausta est coiffée avec le diadême. Ce camée, qui avoit appartenu à la famille Strozzi de Florence, est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

N° 1, 2, et 3. On conserve au Capitole une statue de Constantin qui est gravée ici sous le n° 1 de la planche LXII. La tête de cette statue, vue du côté du couvent d'Ara-Cœli, est gravée sous le

n° 2; et sous le n° 3, la même tête vue du côté de la roche appelée Tarpeïenne. Sur la plinthe, qui appartient à la statue, on lit cette inscription antique, CONSTANTINVS · AVG. L'empereur, en costume militaire, tient de la main gauche les restes d'une enseigne militaire. Le temps a détruit la main droite. Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII.

Visconti a reconnu l'empereur Heraclius dans la statue pédestre colossale, revêtue du costume militaire, qui est placée sur la place publique de Barletta, dans la Pouille. On croyoit que cette statue de bronze représentoit Constantin, et d'après cette opinion on lui a mis, en la restaurant, une croix dans la main.

On voit un beau buste de Constantin, en costume militaire, et couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* CONSTANTINVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*, sur le médaillon de bronze du n° 4 de la planche LXI. Revers, les Monnoies des trois métaux personnifiées; légende, MONETA AVGG. Tant qu'il eut des collegues, Constantin fit, comme il étoit d'usage entre eux, inscrire leurs noms dans les actes et sur les monuments publics; ainsi le médaillon est antérieur à la mort de Licinius. N° 4.

Le buste de Constantin, revêtu du costume militaire, porte un diadème enrichi de pierres précieuses sur le médaillon de bronze qui est gravé sous le n° 3 de la planche LXI, avec la légende CONSTANTINVS MAX*imus* AVG*ustus*. Revers, l'empereur armé suit la Victoire sur un pont dont on voit trois arches; elle lui montre un barbare suppliant: au bas du pont est placée la figure d'un fleuve, avec le mot DANVBIVS; légende, SALVS REIP*ublicæ*. Ce type est relatif au pont que Constantin fit construire, en 328, sur le Danube, dans la Mœsie (la Servie et la Bulgarie); mais il ne peut servir à déterminer s'il étoit de pierre, comme l'a dit la Chronique d'Alexandrie, contre toute N° 3.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXI et LXII. N° 6.

vraisemblance: tant paroît difficile une semblable entreprise dans un endroit où le fleuve est si large et si profond.

La ressemblance du buste de femme gravée en relief, avec Constantin, sur le précieux camée du n° 5, est prouvée par le médaillon de bronze du n° 6, planche LXI. Autour d'une tête de femme coiffée du diadême on lit FLAE (l'E est mis par erreur des monétaires pour le V) *via* MAX*ima* FAVSTA AVG*usta*. Revers, PIETAS AVGVST, et une lettre douteuse; femme debout, tenant un enfant sur son bras gauche, et donnant quelque objet peu distinct à un enfant debout à ses pieds. On sait que la Piété, qui sert de type aux médailles des impératrices, désigne le plus souvent moins leur amour pour leurs enfants que l'intérêt qu'elles prenoient au bien-être des jeunes filles élevées aux dépens du trésor public, et appelées *Puellæ alimentariæ.*

Il faut observer que, pour la première fois, on voit sur les médailles de la famille de Constantin, et principalement sur celles de Constance, l'usage d'exprimer par des dimensions plus fortes ou plus foibles les divers degrés de dignités des différents membres de la famille régnante: ce qui paroît fréquemment sur les médailles des Byzantins. Etoit-ce une imitation des bas-reliefs égyptiens et indiens, dans lesquels le principal personnage a pour l'ordinaire des formes gigantesques?

Chap. XVIII.
Constantin et sa famille.
Pl. LX, LXII, et LXIII.

II[e] DIVISION. — FILS DE CONSTANTIN.

§. 1. CRISPUS, CÉSAR,

HÉLENE SON ÉPOUSE.

On croit que l'année 300 fut celle de la naissance de Flavius Julius Crispus, parceque vingt ans après il brilloit déja à la tête des armées. Il naquit en Orient de Constantin et de Minervine, sa première épouse. Son pere lui donna pour maître, selon S. Jérôme, le célebre Lactance, qui forma son jeune cœur à la vertu , et Crispus répondit aux soins de ce sage instituteur. Nous l'apprenons des écrivains païens et chrétiens. Eutrope[1] l'appelle un homme accompli; et Eusebe[2] un prince très bon, aimé de Dieu, et semblable en tout à son pere. C'étoit sur-tout par ses talents militaires qu'il étoit le digne fils de Constantin. Aussi ce prince le créa-t-il César, en 317, avec son autre fils Constantin le jeune, et celui de Licinius. Crispus fit avec succès dans les Gaules, en 321, la guerre aux Francs; et, en 323, il commandoit la flotte qui détruisit celle de Licinius à l'entrée du Pont-Euxin. Cette victoire contraignit Licinius à abandonner Byzance, et contribua beaucoup à son entiere défaite. L'année suivante, Crispus fut consul pour la troisieme fois.

Les Romains, qui avoient conçu de Crispus les espérances les plus flatteuses, furent cruellement déçus en 326. Ce jeune prince ayant rejeté les propositions honteuses que lui avoit faites sa belle-mère Fausta, celle-ci, avide de vengeance, l'ac-

(1) Eutrope, X, 6. (2) Eusebe, X, 9.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

cusa lui-même d'avoir tenté de la séduire et d'avoir formé des projets de révolte. L'empereur ajouta foi à cette odieuse calomnie, qu'il ne mit pas son fils à même de détruire; et il le fit mourir à Pola en Istrie.

Il paroît assez vraisemblable que Crispus eut une épouse appelée Hélene, mais on ignore si elle le rendit pere.

Tout ce qui regarde Hélene, l'épouse du César Crispus, est douteux. Le code Théodosien[1] est le seul monument sur lequel on voie réunis les noms de Crispus et d'Hélene; « mais, dit Eckhel[2], cet endroit du code est si obscur (si même le texte n'a pas été altéré), qu'il est difficile d'en conclure que l'épouse de Crispus s'appeloit Hélene. »

N° 4. Le médaillon de bronze du n° 4, planche LXII, présente le buste de Crispus, couronné de laurier, revêtu du *pallium*, tenant de la main droite le sceptre surmonté d'une aigle, et regardant à gauche; légende, CRISPVS NOBIL*is* CAES*ar*. Revers, les trois Monnoies; légende, MONETA · VRBIS · VESTRAE.

N° 5. Le titre de NOBILIS CAESAR, que porte Crispus sur la médaille du n° 4, planche LXII, autorise à traduire par celui-ci, N*obilis* F*œmina*, les deux sigles qui suivent le mot HELENA sur la médaille de petit bronze du n° 5, même planche. La tête n'est point coiffée avec un diadême. Cette médaille a pour type du revers, sans légende, un astre dans une couronne de laurier. Eckhel[3] a assigné avec sagacité à chacune des trois Hélenes de la famille de Constantin (l'épouse de son pere Constance-Chlore, celle de son fils Crispus, et celle de son petit-neveu Julien) les

(1) Lib. IX, tit. 38, l. 1. (2) *D. N. V.*, VIII, 102. (3) Ibid., 143.

médailles qui leur appartiennent. Il paroît que celle-ci présente le portrait de l'épouse de Crispus; mais on doit convenir que cette opinion n'est fondée que sur des probabilités, ainsi que l'existence de la princesse.

§. 2. CONSTANTIN II, ou LE JEUNE, EMPEREUR.

Il regne une grande incertitude sur l'année et sur le lieu dans lesquels naquit Constantin II; on sait que sa mere Fausta mit au monde un fils à Arles, l'an 316; mais on ne peut reconnoître ici ce prince que par conjecture. Il est certain seulement qu'il fut nommé César l'année suivante avec Crispus, autre fils de Constantin, et avec le fils de Licinius. Constantin n'auroit eu que seize ans, d'après les conjectures rapportées plus haut, lorsqu'en l'année 332 il auroit été chargé par son pere de conduire les armées contre les Goths, comme l'assure l'Anonyme, publié par de Valois, et comme le donne à entendre l'empereur Julien[1]. Près de cent mille Goths périrent dans cette guerre, et leur roi fut obligé de donner son propre fils en otage. Peu après, les Sarmates, qui avoient appelé à leur secours les Romains contre les Goths, se déclarerent eux-mêmes contre leurs auxiliaires, et furent vaincus à leur tour.

Lorsqu'en 335 Constantin partagea le gouvernement de l'empire entre ses fils et ses neveux, sans abandonner cependant le timon des affaires, il assigna à Constantin, l'aîné de ses enfants, les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne. L'an 337, l'empe-

(1) Julian., *Orat.*, I.

Chap. XVIII. Con stantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

reur mourant confirma cette distribution. Après sa mort, les troupes mutinées donnerent à ses fils le titre d'Augustes, et firent périr ses neveux; mais aucun écrivain n'a accusé Constantin le jeune d'avoir eu quelque part à ces meurtres odieux. Le partage de leurs états fit écheoir à ce prince la Thrace et Constantinople, qu'il ne garda pas plus d'une année, et pour lesquels il paroîtroit que Constant lui auroit cédé l'Afrique. Cependant la possession de cette derniere province et de l'Italie fut un sujet continuel de dispute entre les deux freres, qu'aigrissoit l'un contre l'autre un tribun nommé Amphilocus[1].

Constantin, lassé des refus de Constant et des subterfuges dont il usoit pour retenir les provinces échues en partage au frere aîné, prit les armes contre lui l'an 340, sous prétexte de vouloir aider Constance dans la guerre des Perses. Constant, averti de ses projets, envoya ses généraux avec une armée pour l'arrêter. Ceux-ci mirent aisément en fuite Constantin, qui, ne s'attendant point à trouver de la résistance, faisoit la guerre plutôt en brigand qu'en empereur[2]; et ils l'attirerent dans une embuscade près d'Aquilée, où il tomba de cheval et fut percé de coups. Ainsi périt, après avoir porté trois ans la pourpre impériale, un prince à qui l'on attribue de grandes qualités, mais à qui l'on reproche de n'avoir pas pris assez de soins pour conserver la paix avec son frere.

N° 8. Le médaillon de bronze du n° 8 de la planche LXII présente un portrait certain de Constantin II, ou le Jeune, parcequ'on lit dans sa légende les mots abrégés IVN*ior* NOB*ilis Cæsar* après celui-ci, CONSTANTINVS. Revers, Constantin à cheval foulant aux pieds deux ennemis; légende, VIRTVS CAESS*arum*.

(1) Amm., XXI. (2) Vict., *Epit.*, XLI.

§. 3. CONSTANCE II, EMPEREUR,

ET FAUSTA SON ÉPOUSE.

A peine Constantin eut-il fermé les yeux, que les armées s'opposerent à l'exécution de ses dernieres volontés. Sous prétexte de ne reconnoître pour empereurs que ses fils, elles massacrerent les deux Césars ses neveux, voulant, disoient-elles, prévenir tout soulèvement. Elles se révolterent ensuite, et firent périr deux freres de l'empereur mort, Jules Constance, Hanniballien pere, ainsi que cinq autres de ses neveux dont on ignore les noms, et ses principaux officiers. C'étoit ainsi que Constantin paroissoit avoir jadis excité secrètement les troupes à demander avec des cris séditieux la mort de Licinius, qui n'étoit plus redoutable.

Si l'on en croit l'empereur Julien[1], S. Jérôme[2], et Zosime[3], Constance auroit été l'auteur de ces crimes; et S. Athanase[4] lui reproche formellement d'avoir fait mourir ses oncles et ses cousins. Nous apprenons même de Zosime que Constance «avoit gagné les soldats et les avoit excités à crier qu'ils ne pouvoient supporter le commandement que dans les mains des fils de Constantin.» Enfin les officiers de Constance, chargés par ses ordres d'entretenir dans leur prison Gallus et Julianus, seuls princes de la famille de Constantin échappés au massacre, leur disoient que l'empereur éprouvoit un repentir cuisant, et que Dieu le punissoit de cette faute, ainsi qu'il le pensoit, en ne lui accordant point d'enfants pour lui succéder, et en ne lui faisant

(1) Julian., *ad Athen.*
(2) Hieron., *Chronic.*
(3) Zosim., II, 40.
(4) Athan., *ad Solit.*

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

éprouver que des mauvais succès dans ses guerres contre les Perses[1]. Que dut-on augurer d'un regne qui commençoit sous d'aussi funestes auspices?

Fausta rendit Constantin pere de Constance, l'an 317, à Sirmium (Sirmik en Sclavonie). Ce prince fut créé César l'an 323, nommé consul pour la premiere fois, et chargé du commandement des Gaules l'an 325. Lorsqu'en 335 Constantin partagea le gouvernement de l'empire, sous ses ordres, entre ses trois fils et ses deux neveux, il assigna l'Orient à Constance, qui reçut de lui pour épouse Constancia, fille de Jules Constance. Ce partage fut confirmé, en 337, par le testament de Constantin, qui le remit à un évêque en lui faisant promettre avec serment de le donner à Constance seul. Par cet acte il chargeoit Constance d'exécuter ses dernieres volontés, et même du soin de ses freres, si l'on en croit l'empereur Julien[2]; soit qu'il aimât Constance plus que ses autres enfants, soit qu'il espérât que ce prince arriveroit à Constantinople avant ses freres. Aussi l'attendoit-on pour faire les funérailles de son pere.

Lorsque les armées apprirent la mort de Constantin, qui par sa fermeté les avoit toujours contenues dans l'obéissance, elles crurent le moment favorable pour reprendre l'influence dont il les avoit dépouillées. Elles en firent un essai hardi en déclarant à grands cris qu'elles ne reconnoîtroient pour empereurs que les trois fils de Constantin, et en donnant à eux seuls le titre d'Augustes. J'ai dit plus haut que Constance ne fut point étranger à ce mouvement séditieux, qui causa la mort du César Delmace, du roi Hanniballien, de deux freres de Constantin, de plusieurs de ses neveux, et de ses principaux officiers. Gallus et Julien,

(1) Julian., *ad Athen.* (2) Idem, *ad Orat.*, I et II.

fils de Jules Constance, furent seuls épargnés; Julien, parcequ'il étoit encore enfant, et Gallus, à cause d'une maladie à laquelle on croyoit qu'il succomberoit.

Les trois empereurs se partagerent les états de leurs cousins. Constance marcha bientôt après, en 338, contre les Perses, qui ravageoient les terres de l'empire. Il leur fit une guerre funeste, qui fut aussi longue que son regne, soit à cause de la pusillanimité que lui reprochent les écrivains des deux religions, soit à cause de l'indocilité des soldats qu'il avoit autorisés par ses intrigues à vouloir commander lorsqu'il falloit obéir.

La mort de Constantin le jeune, tué en 340 par les troupes de Constant, auquel il disputoit à main armée plusieurs provinces, réduisit à deux le nombre des Augustes. Constance ne demanda ou n'obtint aucun des états qu'avoit gouvernés son frere aîné. Pendant que les deux empereurs prenoient une part active dans les querelles théologiques, les Perses ravageoient les frontieres orientales de l'empire; les Francs faisoient des incursions dans les Gaules; Magnence prenoit la pourpre à Autun l'an 350, et, la même année, ses émissaires ôtoient la vie à Constant.

A la nouvelle de cette mort, Vétranion, général de l'infanterie, se fit élire empereur par les légions de Pannonie, qu'il commandoit. Il écrivit à Constance pour lui demander des troupes et de l'argent, afin de combattre Magnence, lui déclarant d'ailleurs qu'il se regardoit plutôt comme son lieutenant que comme un souverain. Constance, usant de dissimulation, envoya à cet usurpateur des troupes d'élite dont il connoissoit le dévouement; puis, feignant de marcher contre Magnence, il s'avança jusqu'à Sardica, dans la Thrace (ville dont on voit les ruines près de Sophia, dans la Romélie). Là, craignant le sort des armes, il conclut un traité avec Vétranion, le reconnut pour

CHAP. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

empereur, l'invita à joindre ses troupes aux siennes, et l'engagea à se réunir à lui pour combattre Magnence[1]. Vétranion se rendit sans défiance dans le camp de Constance, qui, ayant assemblé les deux armées, monta sur le tribunal avec lui pour les haranguer. Constance parla le premier, et exhorta vivement les soldats à venger le fils du grand Constantin sur Magnence son meurtrier. Les troupes de Constance et celles de Vétranion même, que Constance avoit gagnées par des présents, s'écrierent à l'envi qu'elles ne vouloient plus voir d'usurpateurs sur les trônes, et qu'elles ne reconnoissoient pour empereur que le fils de leur grand général, de Constantin. Se voyant abandonné de ses soldats, Vétranion déposa la pourpre et se retira en Bithynie, où il mourut après six ans d'une retraite tranquille.

L'an 351 Constance créa son cousin, Gallus, César pour l'Orient; et Magnence chargea de la défense des Gaules son frere Décence, auquel il donna aussi le titre de César. En se déchargeant sur Gallus du soin de contenir les Perses dans leurs limites, Constance voulut se livrer tout entier à la guerre qu'il préparoit contre Magnence depuis l'abdication de Vétranion. Magnence de son côté avoit formé une armée nombreuse et aguerrie, destinée à précipiter Constance de son trône. Se reposant sur Gallus du soin de garder les Gaules, il traversa rapidement l'Italie et l'Illyrie. Pendant ce temps Constance, occupé à faire condamner dans un concile l'hérésiarque Photin, chargea ses généraux de la défense de ses états. Après des succès et des échecs réciproques, Magnence envoya des ambassadeurs pour intimider Constance, et lui proposa d'abdiquer le pouvoir souverain. Mais celui-ci fut encouragé par la défection de Sylvain, qui abandonna Magnence

(1) Socrat., II, 28; Soz., IV, 3; idem, II, 44; Julian., *Orat.*, I et II.

et se joignit à Constance avec une nombreuse cavalerie qu'il commandoit. L'empereur livra une bataille décisive non loin de Mursa (sur la Drave, près d'Essec); l'armée de Magnence fut entièrement défaite, et lui-même contraint à se réfugier dans les Gaules, abandonnant au vainqueur tous les pays situés à l'orient et au midi des Alpes. Deux ans après, en 353, Magnence, poursuivi dans les Gaules par Constance, le combattit encore une fois dans les Alpes Cottiennes (le haut Dauphiné), fut vaincu, et se donna la mort à Lyon. Décence, qui marchoit à son secours, apprit à Sens la triste fin de son frere, et ne voulut pas lui survivre. Magnence avoit été plus heureux, lorsqu'en 350, après qu'il eut fait périr Constant, Népotien, neveu de Constantin, avoit cru pouvoir succéder à son cousin. Ce prince avoit été tué vingt-huit jours après qu'il avoit ceint le diadême.

Chap. XVIII.
Constantin et sa famille
Pl. LXII et LXIII.

A cette époque l'empire auroit goûté enfin les douceurs de la paix, si les troubles religieux que Constance fomentoit, loin de les apaiser, ne l'eussent pas agité continuellement; et s'il eût prévenu par un gouvernement fort et vigilant les irruptions partielles de quelques peuples barbares. Tels furent les Allemani (on commençoit alors à donner à tous les Germains le nom de ce petit peuple de la Germanie), qui forcerent Constance à se présenter avec une armée pour les repousser. L'empereur ayant trouvé un gué, et se préparant à traverser le Rhin et à ravager leur pays, ils demanderent la paix. Ils l'obtinrent facilement d'un prince ennemi des fatigues, et d'une armée qui, d'après l'expérience, croyoit son général heureux seulement dans les guerres civiles, et fort malheureux dans les autres [1].

Livré tout entier aux intrigues des eunuques de sa cour,

(1) Amm. Marcell., XIV.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Constance ne chercha point à adoucir par de sages représentations le caractère barbare de Gallus, qui d'ailleurs avoit quelques bonnes qualités, ni à le détourner des orgies scandaleuses dont le résultat étoit toujours le meurtre de ses premiers officiers. Il se laissa persuader que ce prince formoit des projets de rébellion. Telles furent les causes qui porterent Constance non seulement à ôter la pourpre et le titre de César (ce qui pouvoit être un acte de justice), mais encore à ôter la vie à son cousin germain, qui étoit aussi son beau-frere à deux titres différents, et le pere de sa niece. Craignant que Gallus ne se révoltât ouvertement, s'il pouvoit pénétrer ses desseins, Constance employa, suivant son usage, les voies de la dissimulation et de la perfidie. Il lui écrivit des lettres très affectueuses, dans lesquelles il l'invitoit à venir le joindre pour délibérer sur des affaires importantes; il en adressa de pareilles à Constantina sa sœur, épouse de Gallus, lui disant qu'il avoit une grande envie de la voir. Celle-ci partit la premiere pour fléchir le courroux de son frere, mais elle mourut en voyage. Gallus la suivit de près. Arrivé dans la Norique (la Baviere), le comte Barbation, chargé des ordres de l'empereur, le dépouilla des ornements impériaux; et l'assurant avec serment, au nom de Constance, que sa vie ne couroit aucun danger, il le fit conduire en Illyrie. Là on rendit une apparence de jugement après qu'il eut avoué ses crimes, qu'il rejetoit sur son épouse et sur les suggestions insidieuses de cette princesse, et on lui ôta la vie. Philostorge[1] et Zonare[2] ont écrit que Constance se repentit d'avoir signé l'arrêt de mort de son neveu, et qu'il envoya un contre-ordre; mais que les courtisans, ennemis de ce prince, en retarderent l'arrivée. Par la mort de Gallus, il n'exista plus de

(1) Philost., IV, 1. (2) Zon., XIII, 9.

César, ni d'autre Auguste que Constance; ce qui n'étoit pas arrivé depuis soixante-neuf ans, c'est-à-dire depuis que Dioclétien se fut associé Maximien-Hercule. Cette circonstance ajouta un nouveau degré à la vanité qui dominoit dans toutes ses actions. Chap. XVIII. Constantin et sa famille Pl. LXII et LXIII

L'état déplorable où se trouvoient les Gaules, ravagées par les Francs et par les Allemands, demandoit la présence de l'empereur; mais Constance étoit persuadé qu'il courroit les plus grands dangers s'il quittoit l'Italie[1]. Il se vit donc forcé d'appeler auprès de lui son cousin Julien, qu'il avoit toujours éloigné de la cour et des emplois. Ce dernier membre de la famille de Constantin fut créé César, l'an 355, malgré la malveillance des courtisans, offensés du contraste que présentoient ses mœurs austeres avec les leurs. Constance lui donna en même temps le gouvernement des Gaules et de l'Hispanie. Le succès répondit aux espérances de l'empereur, et Julien repoussa d'abord les ennemis. Assiégé dans la ville de Sens en 357, il força les barbares à lever le siége. Malgré la mauvaise volonté des généraux, à laquelle Constance paroît n'avoir pas été étranger, Julien repoussa les barbares au-delà du Rhin, et reconquit toutes les Gaules.

Deux ans auparavant ces provinces avoient été témoins de la révolte de Sylvain, que Constance avoit créé général de l'infanterie, après qu'il eut abandonné les drapeaux de Magnence. Mais les intrigues des courtisans et des eunuques forcerent ce général, menacé de la colere de l'empereur, à la prévenir, en prenant la pourpre et le titre d'Auguste. Vingt-huit jours après il fut tué par ses propres soldats, qu'un émissaire de Constance avoit gagnés par ses largesses.

(1) Amm., XV.

CHAP. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Constance, après avoir combattu contre les Allemands, dans la Réthie (le pays des Grisons et le Tyrol), vint, en 357, célébrer à Rome la trente-cinquieme année de son regne. Il résolut de faire transporter dans cette capitale un obélisque que Constantin avoit fait conduire d'Héliopolis à Alexandrie, où il étoit resté depuis sa mort : c'est celui que Sixte-Quint fit dresser, l'an 1589, devant la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Mais l'acte de cette année qui occupa le plus fortement les Romains fut l'ordre que donna Constance d'enlever du sénat l'autel et la statue de la Victoire, devant lesquels on prêtoit les serments et l'on sacrifioit chaque jour en présence des sénateurs chrétiens, qui ne pouvoient s'absenter. C'étoit donc une espece de lutte continuelle entre le paganisme et le christianisme; aussi Julien les rétablit-il. Mais, en 382, Gratien les fit enlever, malgré les vives réclamations des sénateurs païens, et en particulier celles du célebre orateur Symmaque.

Pendant que Julien faisoit essuyer près d'Argentoratum (de Strasbourg) une défaite sanglante aux Allemands, qui avoient assiégé Lyon sans succès, et qu'il en reportoit modestement l'honneur à Constance, les courtisans s'efforçoient de le perdre dans l'esprit de l'empereur, et ils répandoient le ridicule sur toutes ses actions. Constance, enivré par leurs flatteries, s'attribuoit la gloire des victoires que remportoit Julien [1], et cependant il le persécutoit secrètement. Voulant porter un grand coup aux Perses, il écrivit aux officiers de Julien, qui étoient dans les Gaules, de lui envoyer les meilleures troupes de son armée; et à Julien, de ne point mettre d'obstacle à l'exécution de ses ordres, dont il lui cachoit le contenu. On croit avec assez de vrai-

(1) Amm., XVII.

semblance que cette mesure étoit dictée moins par le besoin de renforcer l'armée d'Orient que par le desir d'affoiblir celle de Julien, et que le préfet des Gaules, ennemi secret de ce prince, l'avoit conseillée à l'empereur.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Les habitants des Gaules s'opposerent au départ des troupes qui les protégeoient contre les barbares; et les troupes, sollicitées peut-être par les amis de Julien, le forcerent, sous peine de la vie, en 360, de revêtir la pourpre impériale. Malgré la lettre soumise par laquelle il sollicitoit l'empereur de confirmer son élection, et dans laquelle il ne prenoit que le titre de César, Constance se refusa à tout accommodement[1]. Il marcha contre Julien avec une puissante armée; et si la mort n'eût arrêté, un an après, son impétuosité, on eût vu peut-être deux parents répandre le sang l'un de l'autre.

Avant de conduire ses troupes contre Julien, Constance, disoit-on, avoit sollicité secrètement un roi des Allemands à faire des incursions dans les Gaules pour y retenir Julien pendant qu'il iroit combattre les Perses. Sapor, effrayé à la vue des armées romaines, qui s'étoient avancées jusqu'au Tigre, se retira dans les provinces septentrionales de la Perse; et Constance, rassuré sur la tranquillité de l'Orient, conduisit contre Julien ses troupes, qui croyoient marcher à une victoire certaine. Mais il trouva non loin de Tarse en Cilicie le terme de sa vie dans l'année 361. Il étoit âgé de quarante-cinq ans, et avoit régné pendant trente-huit ans sous le titre de César et sous celui d'Auguste. Saint Grégoire de Naziance[2], seul de tous les écrivains, dit que l'on avoit accusé Julien d'avoir abrégé par le poison la vie de Constance.

Cet empereur eut de commun avec son pere Constantin

(1) Zonar., XIII, 10. (2) Naz., *Orat.*, III.

d'avoir reçu le baptême au lit de la mort (et ce fut la seule chose) : le premier fut baptisé par un évêque hérétique déguisé, qui devint le soutien de l'arianisme; mais celui qui baptisa le fils étoit un hérétique reconnu. Non seulement Constance avoit du penchant pour l'hérésie, mais il avoit l'orgueil de vouloir décider seul les questions relatives à la religion; aussi a-t-on dit qu'avec cette ambition et en prêtant son appui aux évêques dissidents il avoit causé plus de maux à l'Eglise que ses plus cruels persécuteurs.

Il étoit vain, orgueilleux, accessible aux accusations calomnieuses, et porté à la cruauté: c'est le portrait qu'en ont tracé les écrivains des deux religions. Il prit les mesures les plus violentes contre le paganisme. Malgré ces défauts, Eutrope et Victor, écrivains païens, ont reconnu dans lui une grande éloquence, de la modération dans les plaisirs, et une rare tranquillité d'esprit.

Constance eut trois épouses, dont une seule le rendit pere. La premiere, fille de Jules Constance, n'a laissé aucun souvenir certain; on ignore même son nom, à moins qu'elle n'ait été cette Fausta dont nous voyons le portrait sur une médaille de petit bronze. Eusébie, la seconde, étoit fille d'un consulaire; on n'a aucun portrait d'elle. Constance épousa dans la derniere année de sa vie Maximina Faustina, qu'il laissa, en mourant, enceinte d'une princesse. Celle-ci fut appelée Constantia, et surnommée Postuma à cause de sa naissance tardive. Elle épousa l'empereur Gratien[1]. Mezzobarba attribue à cette Faustina une médaille qui paroît appartenir à Fausta, épouse de Constantin-le-Grand.

(1) Eckhel, VIII, 115.

On voit ici, sous le n° 9 de la planche LXIII, le portrait de Constance II, gravé sur une médaille d'argent, avec la légende D*ominus* N*oster* FL*avius* CL*audius* CONSTANTIVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, les deux Romes (Rome et Constantinople) assises, tenant un bouclier sur lequel on lit, VOTIS V: le casque et la lance font reconnoître l'ancienne; la coiffure de tours et la proue de navire caractérisent la nouvelle: légende, GLORIA REIPVBLICAE; exergue, SMNS. Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII. N° 9.

FAUSTA,

ÉPOUSE DE CONSTANCE II[1].

La nécessité de donner une place dans la suite des médailles impériales à celle du n° 10 de la planche LXIII, qui est de petit bronze, a seule forcé Eckhel à la classer après les médailles de Constance II. Banduri a formé deux conjectures sur la princesse qu'elle représente; il pense qu'elle a été l'épouse de Constance II, et il avoue cependant qu'elle a pu être à aussi juste titre celle de Constantin II. N° 10.

Tout ce que l'on peut dire de certain, c'est que la médaille présente le portrait d'une princesse avec la légende FAVSTA N*obilissima* F*emina*. Revers, une étoile dans une couronne de laurier, sans légende; exergue, TSA. Cette médaille est absolument semblable à celle d'Hélene, épouse du César Crispus, excepté le mot FAUSTA qui remplace ici celui d'HELENA.

Elle fait partie de la collection impériale de Vienne.

(1) En 1826, M. le baron Marchant a émis (*Ve suite*, lettre XVII), sur la médaille que les numismates ont attribuée (sans motif, selon lui) à la *premiere femme inconnue* du César *Constance II*, une opinion que je dois consigner ici, sans pouvoir en rapporter les preuves, à cause de la nature de cet ouvrage.—Il la rend à l'impératrice FLAVIA MAXIMIANA FAUSTA.

Chap. XVIII.
Constantin
et sa famille
Pl. LX.

§. 4. CONSTANT, EMPEREUR.

Victor l'ancien[1] dit que le regne de l'usurpateur cruel, meurtrier de Constant, de Magnence, excita les regrets des Romains en faveur du prince malheureux, et qu'on eût souhaité de le voir revivre avec tous les défauts qu'on lui avoit reprochés. Il est difficile de tracer en abrégé un meilleur portrait de Constant. Sa haine pour les hérétiques a cependant été cause que les écrivains ecclésiastiques lui ont donné les plus grandes louanges; tandis que les historiens païens lui ont reproché avec fondement de s'être laissé conduire par de mauvais ministres, d'avoir traité ses sujets avec cruauté, et d'avoir souffert que ses favoris commissent toutes sortes d'exactions. Tous reconnoissent néanmoins qu'il repoussa toujours les ennemis de l'empire; et Ammien dit qu'après lui les Allemands n'avoient redouté que Julien, sans faire mention de Constance.

On sait que Constant étoit le dernier des fils de Constantin et de Fausta, mais on ignore l'année de sa naissance. Son pere le créa César l'an 333; et Victor l'ancien raconte que dans la nuit qui suivit cette nomination le ciel parut tout en feu: ce que l'on regarda comme un présage funeste. Dans le partage du gouvernement que l'empereur fit entre ses enfants et ses neveux, l'an 335, il assigna à Constant les provinces du milieu de l'empire (placées entre celles de l'orient et celles de l'occident), l'Illyrie, l'Italie, et l'Afrique. Après la mort de Constantin, qui avoit maintenu ce partage dans son testament, les

(1) Vict., *Cæs.*, XLI.

soldats donnerent, en 337, le titre d'Auguste à ses fils, mais à l'exclusion de ses neveux.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX.

Trois ans s'étoient à peine écoulés que la mort de Constantin-le-Jeune rendit Constant maître de tout l'Occident, par la réunion des provinces que gouvernoit ce prince et que Constance ne réclama point. Tous les historiens sont d'accord sur cet événement, qui réduisit à deux le nombre des empereurs. Constantin-le-Jeune et Constant n'avoient jamais vécu en bonne intelligence, parcequ'un tribun et des ministres perfides fomentoient entre eux des troubles fâcheux. Le premier réclamoit l'Italie et l'Afrique, mais sans rien obtenir de Constant. Il marcha contre lui avec tant de négligence, qu'il fut surpris, vaincu, mis en fuite, et tué près d'Aquilée par les troupes de Constant.

En 341 les Francs, ayant traversé le Rhin, firent dans les Gaules des courses multipliées et des ravages affreux. Constant les combattit, mais non pas toujours avec succès; parceque ces barbares s'aguerrissoient chaque jour en apprenant la tactique des Romains. Il ne les chassa entièrement que l'année suivante. Libanius[1] a tracé des Francs (qui habitoient alors les régions maritimes situées entre le Rhin et l'Elbe) un tableau dont les François verront ici avec intérêt les principaux traits. Il fait partie d'un panégyrique (éloge) prononcé par cet orateur en l'honneur des deux empereurs Constance et Constant. «Les Francs, dit-il, sont si nombreux qu'on a peine à le croire, et leur force surpasse leur nombre. Ils sont aussi accoutumés aux dangers de la navigation qu'au paisible séjour du continent; et ils préferent les rigueurs du septentrion aux douceurs d'un cli-

(1) Liban., *Orat.*, III, 138.

mat tempéré. Une vie tranquille est pour eux le plus grand supplice, et leur souverain bonheur est dans les temps de guerre. Si l'un d'eux est privé d'un membre par quelque blessure, il combat encore avec les autres. Vainqueurs, ils poursuivent sans repos l'ennemi qui fuit; vaincus, ils prennent la fuite, mais pour faire une autre invasion dans le pays ennemi. Leurs lois assurent des prix et des honneurs au courage, et même à la témérité; enfin le repos et l'inaction sont pour eux une maladie...... Les esprits des Francs, étant exaltés jusqu'à la folie par l'amour des armes, les portent à faire des irruptions continuelles; et, même avant qu'ils aient repoussé l'avant-garde ennemie, un autre de leurs chefs arrive avec une nouvelle armée.»

C'est à la même année qu'appartient une loi par laquelle les deux empereurs défendent, comme l'avoit fait leur pere, de rouvrir les temples et d'offrir des sacrifices[1]. «Si quelqu'un, ajoutent-ils, commet un de ces crimes, qu'il périsse par le glaive; que ses biens soient confisqués; et que les mêmes peines soient infligées aux gouverneurs des provinces qui apporteroient de la négligence dans la punition des crimes de ce genre.» On croit que cette loi cruelle étoit proprement l'ouvrage de Constant, car il fit démolir plusieurs temples; il menaça, en 348, son frere Constance de rétablir dans leur siége, à main armée, les évêques catholiques qui avoient été chassés et remplacés par des ariens; il travailla encore avec zele à réunir les Donatistes d'Afrique à l'église catholique; enfin il accueillit dans les Gaules S. Athanase persécuté, et il y appela près de lui le sophiste chrétien Proérese, qu'il combla de ses bienfaits.

(1) *Cod.* I, tit. 11, l. I.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX

Pendant que Constant donnoit à persécuter les hérétiques et les païens tout le temps qu'il n'employoit pas à la chasse, sa passion favorite, un de ses officiers, Magnence, tramoit sa perte. Il s'étoit lié particulièrement avec Marcellin, l'intendant des finances. Celui-ci donna, sous prétexte de célébrer la naissance de son fils, un grand repas où assisterent tous les conjurés. Dans le milieu de la nuit Magnence sortit de la salle du festin, et rentra peu de temps après revêtu du diadême et de la pourpre impériale. Il fut salué empereur par tous les convives le 18 janvier 350 [1]. Les habitants d'Autun (où la révolte avoit commencé), les provinces voisines, et tous les chefs de l'armée, séduits par les largesses de Magnence, le proclamerent Auguste. A cette nouvelle Constant s'enfuit en désordre, et voulut se réfugier en Espagne; mais des troupes d'élite envoyées à sa poursuite par Magnence l'atteignirent à Elna, dans les Pyrénées, et lui ôterent la vie.

Constant étoit âgé de trente ans: il s'en étoit écoulé treize depuis qu'il avoit été proclamé Auguste.

Le n° 21 de la planche LX présente un grand camée qui appartient à M. Artaud, directeur du musée de Lyon. Le mérite de ce camée consiste moins dans le travail, qui est médiocre, que dans la rareté des pierres gravées d'un grand volume, à cette époque. Si l'on excepte l'extrémité du nez, il est bien conservé. Visconti y a reconnu le portrait de Constant, d'après les médaillons et les médailles. N° 21.

On voit sur la médaille d'or du n° 20, planche LX, le buste de Constant, avec le diadême et le *paludamentum*, regardant à droite; légende, FL*avius* IVL*ius* CONSTANS P*ius* N° 20.

(1) Zonar., XIII, 6.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LX.

F*elix* AVG*ustus*. Revers : légende, VICTORIA CONSTANTIS AVG*usti;* exergue, M · H · R; type, Victoire marchant à droite, portant un bouclier votif sur lequel on lit VOT*is* V. MVLT*is* X; un captif à ses pieds. Je citerai un médaillon de bronze précieux sur lequel on lit CONSTANS P*ius* F*elix* AVG*ustus* autour d'une tête ornée d'un riche diadême. Revers, l'empereur, en costume militaire, monté sur une galere, lançant sa pique sur un barbare qui nage; légende, BONONIA OCEANEN*sis*. Ce médaillon, qui est très rare, est une preuve de l'expédition de Constant contre la Grande-Bretagne. De plus il nous fait connoître, pour cette époque, le nom de Boulogne, que les Gaulois appeloient auparavant *Gessoriacum*.

Pl. LXII. N° 9.

On voit, sous le n° 9 de la planche LXII, une médaille d'or qui présente la tête de Constant, portant une couronne radiée (coiffure très rare à cette époque), avec la légende FL*avius* IVL*ius* CONSTANS AVG*ustus*. Revers, sans type; TR dans le champ. Cette médaille est percée de deux trous, d'après lesquels on a conjecturé qu'elle a pu être du nombre de celles que l'on attachoit aux enseignes militaires, pour présenter aux soldats l'image du prince régnant; mais Eckhel, fondé sur la petitesse de la médaille, a rejeté avec raison cette opinion. On sait que dans les provinces orientales de l'Europe et dans les provinces occidentales de l'Asie les médailles antiques et les monnoies courantes font partie de la coiffure des femmes, et que ces trous servent à les y attacher.

Chap. XVIII.
Constantin
et sa famille.
Pl. LXII et LXIII.

IIe DIVISION.—NEVEUX DE CONSTANTIN Ier.

§. 1. DELMATIUS, CÉSAR.

Constantin témoigna une amitié et une estime particulieres à Delmatius et à Hanniballien ses neveux; le premier étoit fils d'un de ses freres appelé Delmace-le-Censeur. Flavius Julius Delmatius, ou *Dalmatius* (car il porte ces deux noms sur les médailles et dans les écrivains), avoit étudié les belles-lettres à Narbonne avec son frere Hanniballien, et il avoit eu pour instituteur Exupere, orateur célebre. Les historiens s'accordent à reconnoître en lui de grandes qualités, et à trouver dans son caractere des traits de ressemblance avec Constantin. Aussi cet empereur le nomma-t-il consul l'an 333, et César en 335; année où il partagea le gouvernement de l'empire entre ses trois fils et les deux freres ses neveux. Delmatius eut le gouvernement de la Thrace, de la Macédoine, et de l'Achaïe. Il auroit donné des preuves de ses talents militaires l'année précédente, si c'étoit lui qui eût apaisé la révolte de Chypre, où un officier d'un grade peu élevé avoit eu l'audace de se faire déclarer empereur: quelques critiques attribuent cette victoire au pere de Delmatius, et Théophane dit qu'après avoir vaincu l'usurpateur, il le fit brûler vif.

Constantin, en mourant, avoit confirmé par son testament, en 337, le partage de l'empire; mais les soldats, excités par les émissaires de Constance, ne voulurent reconnoître empereurs que les fils de Constantin, et ôterent la vie à ses neveux.

On voit, sur la médaille d'or de Delmatius du nº 6, pl. LXII, sa tête avec le diadême; légende, FL*avius* DELMATIVS NOB*ilis* Nº 6

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

CAES*ar*. Revers : légende, PRINCIPI · IVVENTVTIS ; exergue, T · S · E ; type, le prince debout, revêtu du *paludamentum*, tenant une enseigne militaire et la haste ; deux autres enseignes derriere lui.

§. 2. HANNIBALLIEN,

ROI DE PONT.

Ce frere de Delmatius fut aussi chéri que lui par l'empereur leur oncle, peut-être à cause de l'excellente éducation qu'il avoit aussi reçue à Narbonne avec Delmatius. Constantin lui donna le titre de *Nobilissime*[1], en lui faisant épouser sa fille Constantina ; et dans le partage de ses états il lui confia, en 335, le gouvernement de l'Arménie mineure, de la Cappadoce, et du Pont. Par une bizarrerie inexplicable, il fit revivre pour Hanniballien un titre que les Romains avoient toujours eu en horreur depuis Tarquin-le-Superbe, et il l'appela Roi, Roi de Pont. C'étoit sans doute pour soutenir sa dignité que ce prince portoit, selon Zosime[2], des habits de pourpre brodés en or.

Quoique la possession de ses états eût été assurée à Hanniballien par les dernieres volontés de Constantin, ainsi que pour son frere et ses cousins, cependant les soldats, dociles aux suggestions de Constance, le firent périr d'une mort cruelle, l'an 337, avec les autres neveux de Constantin.

N° 7. On voit la tête nue de ce prince sur la médaille de petit bronze du n° 7, pl. LXII, avec la légende FL*avio* HANNIBALLIANO. Revers, un fleuve à demi couché, près de lui une urne d'où l'eau s'épanche ; légende, SECVRITAS PVBLICA ; exergue, CONS.

(1) Zosim., II, 39. (2) Idem, *ibid.*

§. 3. NÉPOTIEN.

Népotien étant moins connu par sa qualité de neveu de Constantin que par l'usurpation du titre d'empereur et du pouvoir suprême, j'ai cru devoir le placer avec les tyrans qui envahirent l'autorité pendant le regne de Constance II.

§. 4. CONSTANTIUS GALLUS,

CÉSAR.

Il étoit dans la destinée de Constance II de contribuer aux malheurs qui priverent de la vie ses cousins, soit par jalousie contre ses collegues, soit par la nécessité de mettre un terme aux cruautés de Gallus. On remarque avec étonnement que tel fut le sort des deux premiers empereurs chrétiens.

Jules Constance, frere de Constantin Ier, fut pere de Gallus et de Julien II. Galla, sa premiere épouse, le rendit pere de Gallus; et de lui et de Basilina, la seconde, naquit Julien. Ces deux freres échapperent au massacre de leur pere et de leurs cousins, qui suivit, en 337, la mort de Constantin; Gallus à cause d'une maladie qui devoit le conduire au tombeau, suivant l'opinion commune, et Julien à cause de l'enfance, dont il sortoit à peine. Le dernier n'avoit que sept ans; et le premier, douze. Constance les fit instruire avec grand soin dans une retraite où ils étoient surveillés rigoureusement.

Après avoir vaincu Vétranion, Constance n'avoit plus à combattre que Magnence pour devenir seul maître de l'empire. Lorsqu'il eut achevé ses préparatifs de guerre, l'an 351, il apprit

que Sapor faisoit des incursions dans les provinces orientales. Pour contenir les Perses, il envoya des troupes, et il mit à leur tête son cousin Gallus. En même temps il le créa César; il lui donna son nom, Constantius (c'est par ce surnom qu'on le distingue de l'empereur Trebonianus Gallus), et il lui fit épouser sa sœur Constantina, veuve d'Hanniballien. Constance chargea Lucillianus, général habile, de guider le nouveau César, à qui il confioit le gouvernement, non seulement de tout l'Orient, mais encore celui de la Thrace et celui même de Constantinople. Les historiens s'accordent à dire que Gallus fit essuyer à Sapor des pertes qui l'obligerent à rentrer dans ses états.

Gallus avoit été élevé avec Julien dans la pratique du christianisme, et on leur avoit même fait exercer les fonctions de lecteur dans les assemblées des fideles. Malgré la violence de son caractere et les crimes qu'il commettoit, il demeura toujours attaché aux dogmes et aux cérémonies de la nouvelle religion. Aussi assure-t-on que dans une entrevue qu'il eut avec son frere en allant prendre possession de son gouvernement d'Orient, et dans plusieurs lettres qu'il lui écrivit ensuite, il chercha à le soutenir dans les sentiments religieux, et à le dissuader de retourner au paganisme.

L'an 353, Gallus découvrit à Antioche des émissaires de Magnence qui devoient l'assassiner, afin d'opérer une diversion et de forcer Constance à se transporter dans l'Orient. Ensuite il chargea Nebridius de faire lever aux Isaures révoltés le siége de Séleucie[1]; ce général les battit et les rejeta dans les montagnes qu'ils habitoient ordinairement.

Pendant que ses généraux remportoient des victoires sur les

(1) Située sur le Calycadnus.

ennemis de l'empire, Gallus habitoit Antioche avec son épouse Constantina, et tous les deux y étoient la terreur des habitants. Ils tiroient vanité de leur origine; l'un étoit neveu de Constantin, et l'autre, sa propre sœur, honorée par ce frere du titre d'Auguste. Elle aigrissoit l'esprit de son mari contre Constance, et elle l'excitoit à la révolte. Elle étoit altérée de sang comme une autre Mégere, selon l'expression d'Ammien Marcellin[1]. Gallus, qui jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans avoit vécu dans la retraite et dans des craintes perpétuelles, et qui depuis étoit devenu si puissant, brûloit du desir de porter comme elle le titre d'Auguste. Julien[2], qui cherche à diminuer les torts de son frere, dit que Constance étoit le véritable auteur de ses défauts, à cause de la mauvaise éducation qu'il leur avoit donnée; que Gallus avoit entre ses mains des lettres remplies de calomnies atroces qui étoient dirigées contre lui; qu'à la vérité il avoit commis de grandes fautes; qu'il avoit un caractere bouillant et emporté; qu'enfin il étoit incapable de régner; mais il soutient qu'il n'avoit pas mérité d'être puni par la perte de la vie.

Constance étoit instruit des cruautés et des injustices que Gallus commettoit journellement; il connoissoit aussi ses projets ambitieux; mais il craignoit d'allumer les torches de la guerre civile, en cherchant à y mettre un terme par la force. Il attendoit donc une occasion favorable, lorsque Gallus fit périr d'une mort cruelle le préfet d'Orient, Domitianus, nommé par l'empereur, et une autre de ses créatures, le questeur Montius. Alors Constance, outragé personnellement, employa pour délivrer l'Orient d'un si terrible fléau ses moyens ordinaires, la ruse et la dissimulation. Il lui écrivit, en 354, une lettre du style le plus

(1) Lib. XIV, 1. Les livres de l'histoire écrite par Ammien, qui sont parvenus jusqu'à nous, comment à cette époque.

(2) *Ad Athen.*

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

amical, par laquelle il l'invitoit, ainsi que Constantina son épouse, à se rendre auprès de lui pour se concerter ensemble sur des objets de la plus haute importance, et pour lui procurer le plaisir de voir sa sœur[1]. Malgré la défiance qu'ils témoignoient l'un et l'autre sur la sincérité de Constance, Constantina se mit en route la premiere, dans l'espoir d'adoucir l'esprit de son frere; mais elle mourut en traversant la Bithynie.

Privé de ce soutien, Gallus hésitoit encore; il se décida enfin d'après les conseils d'un de ses officiers, qui étoit secrètement d'intelligence avec l'empereur. Arrivé à Petovio (Pettau, dans la Styrie sur la Drawe), il y trouva le comte Barbation, arrivé depuis peu de Milan avec des troupes. Cet officier entra le soir dans le lieu où reposoit Gallus, le dépouilla des ornements que portoient les Césars, en l'assurant avec serment qu'il n'éprouveroit pas d'autre chagrin de la part de l'empereur. Cependant il le conduisit dans l'Istrie, non loin de Pola, où il fut renfermé. Julien[2] et l'orateur Libanius[3] disent que Gallus fut condamné sans avoir été admis à se défendre; mais on lit dans Ammien que Constance envoya l'eunuque Eusebe pour interroger, sur les meurtres de Domitianus et de plusieurs autres personnes, un prince dont il étoit le plus cruel ennemi. Gallus rejeta tous ses crimes sur Constantina, et leur donna pour cause ses mauvais conseils. Plus offensé qu'adouci par cette excuse, Constance commanda de le faire mourir. Deux écrivains chrétiens, Philostorge et Zonare[4], assurent qu'il se repentit aussitôt, et qu'il envoya un contre-ordre; mais Gallus avoit déja péri par le glaive. Il étoit âgé de vingt-neuf ans, et il en avoit régné quatre sous le nom de César. Constantina,

(1) Amm. XIV.
(2) Julian., *ad Athen.*
(3) Liban., *Orat.*, XII.
(4) Philost., IV, 1; Zon., XIII, 9.

son épouse, le rendit pere d'une fille dont on ignore le sort; on ne possede aucune médaille de cette fille de Constantin.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII. N° 12.

On trouve ici le portrait de Constantius Gallus sous le n° 12 de la pl. LXIII. C'est un très beau médaillon de bronze du cabinet du roi. Gallus a la tête nue, et on lit autour de sa tête la légende D*ominus* N*oster* FL*avius* CL*audius* CONSTANTIVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, Victoire marchant, portant une couronne et une palme; légende, GLORIA · ROMANORVM.

Le nom abrégé, CL., qui ne se lit point sur les médailles authentiques de l'empereur Constance II, fait attribuer avec raison ce médaillon au César Constantius Gallus.

§. 5. JULIEN II, EMPEREUR[1].

Prudence, poëte chrétien, ennemi déclaré du paganisme, qui écrivoit sous le regne de Théodose-le-Grand et de ses enfants, dit de l'empereur Julien[2] : «Déja la pourpre impériale se prosterne dans les temples du Christ, et le souverain s'incline devant l'étendard de la croix. Cependant j'ai vu dans ma jeunesse (et je ne l'oublierai jamais), j'ai vu un de ces princes, brave et habile général, auteur de plusieurs lois, très célebre par son éloquence et par ses écrits, utile à la patrie par de sages conseils, mais dangereux conseiller pour le choix d'une religion; j'ai vu ce prince adorer trois cent mille divinités!» De tous les auteurs contemporains de l'empereur Julien, soit chré-

(1) Cet article a été lu dans la séance de l'Académie françoise du 5 mars 1822, et à celle des belles-lettres.

(2) .... *Jam purpura supplex*
Sternitur Aeneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque crucis summus dominator adorat.
Principibus tamen e cunctis non defuit unus
Me puero, ut memini, ductor fortissimus armis,
Conditor et legum, celeberrimus ore manuque,
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Religionis, amans tercentum millia divum!
PRUDENTII, *Apotheosis*, cap. IV, v. 126.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

tiens, soit païens, qui ont parlé de lui, Prudence me paroît l'avoir jugé avec la plus grande impartialité. Ce poëte ne connut point le zele amer qui semble avoir animé le saint évêque de Naziance, lorsqu'il a retracé les actes de Julien. Mais aussi Prudence ne partage point l'enthousiasme aveugle des écrivains païens, sur-tout des philosophes de son âge, qui l'ont placé au-dessus des plus sages empereurs. On regarde encore avec justice comme impartial Ammien Marcellin, quoiqu'il ait été païen. Il avoit accompagné, dans la guerre de Perse, l'empereur Julien, et nous lui devons sur ce prince des détails nombreux et tracés avec fidélité.

Au reste Julien a éprouvé le même sort que Constantin, mais dans un sens contraire. Le premier, ayant établi le christianisme dans l'empire romain, a été loué outre mesure par les écrivains chrétiens, et blâmé avec excès par les écrivains païens; ceux-ci au contraire, et sur-tout Libanius, ont prodigué les éloges à Julien, parcequ'il avoit relevé les autels de Jupiter, tandis que les autres l'ont accablé d'outrages.

Jules Constance, frere de Constantin Ier, épousa d'abord Galla, qui le rendit pere du César Gallus; et ensuite Basiline, qui devint mere de Julien à Constantinople l'an 331. A peine le dernier étoit âgé de sept ans, qu'il perdit son pere, son frere aîné, ses oncles, et ses cousins, qui furent massacrés par les soldats de Constance. Son second frère Gallus et lui échapperent seuls de la famille de Constantin au fer des meurtriers; le premier, parcequ'il étoit atteint d'un mal que l'on croyoit devoir bientôt le conduire au tombeau, et Julien, parcequ'il étoit encore enfant. Celui-ci fut enlevé secrètement, et Constance ne lui laissa la vie qu'en le condamnant à l'exil[1]. Il est très vraisemblable

(1) Julian., *ad. Athen.*

que la frayeur dont un enfant dut être frappé au récit de cet horrible carnage, et en se voyant rejeté loin de sa famille et du lieu de sa naissance, altéra sa foible raison, et qu'il en éprouva toute sa vie une fatale influence. Ce fâcheux effet expliqueroit les disparates nombreuses qui se font remarquer entre ses actions comme entre ses principes de morale. J'ignore si l'on a déja fait ce rapprochement; au reste l'histoire des empereurs m'en a présenté un autre exemple. Claude, dont le nom semble rappeler l'imbécillité personnifiée, étoit né avec des qualités estimables et de l'aptitude pour l'étude des belles-lettres; mais la foiblesse de sa santé fut cause qu'il passa son enfance auprès des femmes, et son adolescence avec des affranchis vils et cruels. Ceux-ci augmenterent par de mauvais traitements sa timidité naturelle, et le rendirent foible, cruel, et pusillanime.

On croiroit que Constance auroit eu le dessein de faire naître dans l'esprit de Julien une prédilection pour l'état et pour l'ordre sacerdotal; car ce jeune prince exerça dans l'Eglise, par son commandement, les fonctions de lecteur. D'ailleurs son instituteur particulier lui inspira de bonne heure de l'éloignement pour les spectacles et pour les jeux du cirque, une affectation étudiée de gravité et de modestie, et une courageuse résignation pour les maux physiques et moraux; ce qui disposa favorablement Julien pour les dogmes des stoïciens. Parvenu à l'âge de quatorze à quinze ans, on l'éloigna des écoles publiques, où il faisoit de grands progrès, pour le conduire avec son frere Gallus en Cappadoce, dans un château royal, où, traités en apparence comme des princes, ils étoient cependant entourés d'eunuques de la cour, qui ne permettoient à personne de pénétrer dans leur retraite. C'est là qu'ils passerent six années, jusqu'en 351, où Gallus fut appelé à la cour pour être créé César. Julien

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

obtint alors avec beaucoup de peine la permission de venir à Constantinople, pour se perfectionner dans la rhétorique et dans la philosophie.

Constance laissa cette faculté au jeune prince, parcequ'il prévoyoit qu'étant occupé tout entier à ces études, il ne chercheroit pas à troubler l'état. Il lui permit aussi de voir son frere, qui parut à la cour, en allant commander dans l'Orient. Ce séjour à Constantinople est une époque remarquable dans la vie de Julien[1]; elle termine les vingt années pendant lesquelles il avoit été chrétien (ce sont ses propres paroles), et elle commence les douze autres pendant lesquelles il rendit un culte aux dieux du paganisme. Son changement fut d'abord secret; il ne fut connu que de Libanius et des autres sophistes et philosophes païens qui y avoient contribué par leurs exhortations et par leurs écrits.

Gallus ayant été tué, l'an 354, par ordre de Constance, ce prince, jaloux des talents de Julien et de la considération que lui avoient acquise la pureté de ses mœurs, la sévérité du costume des stoïciens qu'il portoit, et peut-être aussi la persécution qu'il éprouvoit depuis son enfance, le priva de sa liberté. Excité par les rapports trompeurs des eunuques qui le gouvernoient, il lui auroit même ôté la vie, sans la protection de l'impératrice Eusébie; elle obtint qu'il lui fût permis d'aller à Athènes, comme il le desiroit, pour s'y perfectionner dans les sciences : ce que l'on regarda comme un exil. Le véritable motif de ce desir étoit, selon les écrivains chrétiens, de conférer avec des magiciens plus habiles que ceux de l'Asie. On ne peut disconvenir en effet, d'après le témoignage unanime des historiens des deux religions,

(1) Julian., epist. LI.

que Julien n'ait eu la foiblesse de croire à la réalité des apparitions produites par des opérations magiques, et qu'il n'ait affecté, comme son oncle Constantin, de rapporter les fréquents entretiens qu'il disoit avoir eus avec la divinité empressée de lui faire connoître l'avenir.

Constance se rendit enfin, dans la même année, aux prieres d'Eusébie; et malgré l'opposition de ses favoris, il l'appela à Milan, où la cour résidoit alors. Julien n'approcha qu'avec frayeur de ce palais où brilloient avec éclat ceux qui avoient répandu le sang de son pere, de ses freres, et de ses cousins[1]. D'autant plus qu'il fut contraint de quitter le costume des philosophes, la barbe et le *pallium* (manteau grec) : c'est pourquoi ses portraits, gravés sur les médailles où il n'a que le titre de César, ne présentent point de barbe, tandis qu'on en voit toujours sur celles où il est appelé Auguste. Constance s'efforça de rassurer Julien par de bons traitements. Il lui fit épouser sa sœur Hélene l'an 355; et, en le déclarant César, il lui confia le gouvernement des Gaules, de l'Espagne, et de la Grande-Bretagne. Mais sa mission spéciale fut d'aller combattre les Allemands et les Francs, qui ravageoient les Gaules. Zonare[2], écrivain chrétien du XII[e] siecle, dit expressément ce que les autres historiens donnent seulement à entendre. Le petit nombre de troupes avec lesquelles Constance relégua Julien dans les Gaules fit soupçonner qu'il ne s'étoit pas donné un collegue, mais qu'il l'avoit créé César, afin de le voir périr accablé sous les coups d'ennemis innombrables.

Jusqu'à cet instant on n'avoit pu porter sur les talents de Julien que des jugements prématurés; car l'état de contrainte où

(1) Julian, *ad Athen.* (2) Zon., XIII, 10.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

il avoit vécu l'empêchoit de les faire connoître. Mais, devenu homme d'état et général en chef, il déploya dans l'administration, qu'on ne lui avoit point encore confiée, une sagacité rare, jointe à un désintéressement parfait; et dans la conduite des armées, dont on l'avoit toujours tenu éloigné, une bravoure et une prudence dignes des plus grands éloges. Il délivra les principales villes des Gaules du joug des barbares, qu'il vainquit plusieurs fois, et qu'il força à repasser le Rhin. Ce fut alors qu'il fit à Paris (appelé *Lutece* par les Gaulois) un assez long séjour. Il faillit même à y perdre la vie, parcequ'on avoit mis pendant un hiver rigoureux, dans la chambre où il couchoit, du charbon allumé pour dissiper l'humidité des murs. C'étoit contre son usage habituel, car il supportoit sans feu les plus grands froids. Sa table étoit servie avec une extrême frugalité; il se contentoit des aliments destinés aux soldats, et il en usoit même très sobrement. Un tapis et une peau de mouton garnie de sa toison formoient tout son coucher[1]. Les peuples admiroient cette tempérance; mais ils s'attachoient encore plus à Julien, en le voyant défendre leurs intérêts contre l'avidité du préfet des Gaules et des autres employés du fisc[2]. On disoit de lui qu'il passoit l'été dans les camps, et l'hiver sur son tribunal pour rendre la justice. Il n'ignoroit pas cependant qu'il étoit entouré d'officiers choisis

(1) Amm., XVI, 5.

(2) Ceux de mes lecteurs qui se plaisent aux recherches de l'économie politique liront avec intérêt le passage suivant d'Ammien (lib. XVI, 5): « On peut, dit-il, juger du soulagement que Julien apporta aux Gaulois opprimés par cette comparaison; lorsqu'il arriva dans leur pays, ces peuples payoient par tête 25 *aureus* (environ 300 fr.), et à son départ ils n'en payoient plus que 7 pour toutes les impositions. » C'est ainsi que les peuples, épuisés par des concussions répétées, n'opposent aux invasions des conquérants que des efforts foibles ou simulés: ils attendent quelque soulagement de tous les changements apportés à leur situation.

par l'empereur pour l'instruire de ses démarches, et qui, pour plaire aux eunuques favoris, les calomnioient toutes.

Malgré ses occupations habituelles, Julien trouvoit encore le temps de se livrer à l'étude de l'éloquence, et même à celle de la poésie, qu'il cultivoit avec quelque succès. On croit que ce fut dans les Gaules qu'il composa les deux éloges de Constance, monuments d'une adulation excessive; celui d'Eusébie, modele de reconnoissance; et le discours adressé à Saluste, un de ses premiers officiers et celui dont il suivoit les conseils dans l'administration. Ce discours est une espece d'adieu qu'il lui fait, à l'époque où cet officier étoit rappelé par Constance; soit parce-que l'empereur étoit jaloux de l'attachement extraordinaire que les Gaulois témoignoient à Julien, attachement que la cour croyoit dû aux sages conseils de Saluste; soit par les desseins ambitieux qu'il inspiroit, selon les courtisans, au César son ami.

Le rappel de Saluste fut bientôt suivi de celui des meilleures troupes de Julien. Constance en donnoit pour motif la guerre qu'il alloit faire aux Perses. Il paroît qu'il y avoit quelque chose de perfide dans cette demande, car elle ne fut point adressée, comme elle auroit dû l'être, à Julien, mais à un général qui commandoit sous ses ordres; quant au César, il ne reçut de lettre que pour lui défendre de s'opposer aux commandements de l'empereur[1]. Il est impossible de croire que Julien n'ait pas pressenti quels étoient les motifs qui faisoient agir Constance; aussi Zonare, écrivain chrétien du XIIe siecle, s'exprime-t-il ainsi[2] : «Julien, enflé de ses victoires sur les Allemands, ou, comme le disent quelques écrivains, redoutant l'envie que ses succès avoient fait naître dans le cœur de Constance, et craignant qu'il ne lui ôtât

(1) Zosim., lib. III, 8, 9; Amm., XX, 4, etc. (2) Zonar., XIII, 10.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

la vie, comme à son frere Gallus, forme le dessein de se soustraire à l'autorité de l'empereur. S'étant donc attaché quelques tribuns qui séduisirent les soldats, ceux-ci s'unirent pour le saluer Auguste; et, tirant leurs épées, ils entourerent Julien, qui refusoit ce titre, en le menaçant de la mort s'il ne se rendoit à leurs desirs.»

C'étoit à Paris que se passoit un événement aussi extraordinaire; et les habitants de cette ville, ainsi que les autres Gaulois qui s'y trouvoient, se joignirent aux soldats. Ils craignoient que le départ des troupes ordonné par Constance ne les livrât à la merci des barbares, dont Julien venoit de les délivrer, et ils faisoient retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissements. Les soldats disoient hautement qu'on les vouloit conduire, comme des criminels, aux extrémités du monde, pendant que leurs épouses et leurs enfants seroient la proie des Allemands. Cependant Julien persista dans son refus jusqu'au lendemain matin, et il passa la nuit renfermé dans le palais. Mais les soldats resterent en armes autour de cet édifice; et, excités par des libelles qu'on leur avoit distribués, ils recommencerent le tumulte avec le jour, prêts à enfoncer les portes et à égorger leur général s'il refusoit encore de prendre part à leur révolte. Placé entre un péril prochain, la fureur des soldats, et un péril qui, pour être éloigné, n'en paroissoit pas moins certain, la jalousie du sanguinaire et dissimulé Constance, Julien accepta le titre d'Auguste, et ceignit le diadême dans le printemps de l'année 360. Libanius[1], Ammien, et Zosime, écrivains païens, attestent la violence que l'on fit à Julien; S. Grégoire de Naziance[2], Philostorge[3], Théodoret[4], et Sozomene[5], écrivains chrétiens, s'expliquent autrement sur

(1) Liban., *Orat.*, XII.
(2) Greg. Naz., *Orat.*, III.
(3) Philost., VI. 5.
(4) Théod., II, 2.
(5) Sozom., V, 1.

son élévation : les deux premiers l'appellent un soulevement, une rébellion, une fureur, et une insolence; les deux derniers paroissent aussi avoir conçu une opinion défavorable.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Le premier soin de Julien fut d'écrire à Constance des lettres dans lesquelles il ne prenoit que le titre de César; il lui demandoit la confirmation de celui d'Auguste, que la violence des troupes l'avoit forcé d'accepter; il promettoit de lui obéir, de luienvoyer quelques troupes, et même de recevoir un préfet du prétoire de son choix. Il fit aussi écrire à l'empereur par toutes les troupes pour le supplier de se prêter à cet accord, et il exigea d'elles le serment de n'exciter aucun trouble s'il obtenoit de gouverner les Gaules avec le titre d'Auguste. Loin d'être favorable à leur demande, Constance répondit qu'il n'y avoit de sûreté pour Julien et pour ses amis que dans une prompte obéissance, dans l'abdication du titre d'Auguste, et dans le bon accueil que l'on feroit aux officiers qu'il leur envoyoit. A la lecture de ces lettres, l'armée et le peuple entrerent en fureur; et lorsque Julien offrit d'exécuter les ordres de Constance, s'ils vouloient y consentir, ils le proclamerent Auguste de nouveau. Depuis lors la correspondance des deux princes fut remplie d'amertume. Constance reprocha à Julien d'avoir pris soin de lui dans son enfance, lorsqu'il n'étoit qu'un orphelin abandonné; celui-ci répondit à Constance que lui seul l'avoit réduit à cet état, en faisant mourir son pere et ses parents; mais qu'il sauroit venger ces meurtres s'il y étoit contraint. Tout espoir de réconciliation étant évanoui, Julien se rendit maître de l'Illyrie et de l'Italie, en 361, sans trouver d'obstacle. Constance, de son côté, accourut de l'Orient pour s'opposer aux progrès de Julien; mais, arrivé dans la Cilicie, il tomba malade d'inquiétude et de chagrin, et il mourut. On lit dans Ammien qu'avant sa mort il

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

déclara Julien son successeur; voulant sans doute donner un protecteur à l'impératrice Faustine, qu'il laissoit enceinte et sans appui. Arrivé à Constantinople, Julien lui fit rendre les derniers devoirs avec une grande pompe.

Délivré de la crainte d'exciter le ressentiment de Constance, Julien, parvenu à la suprême puissance, s'en servit pour rétablir le culte des idoles, vers lequel il avoit toujours penché. Ce changement lui a mérité de grands éloges de la part du petit nombre d'auteurs païens qui ont écrit l'histoire de son regne; et il a fait naître contre lui une aversion mortelle de la part des nombreux écrivains chrétiens. Voici comment s'exprime sur ce retour à l'idolâtrie un auteur moderne, aussi religieux que judicieux, le savant numismate Eckhel[1] : « Il est assez prouvé que Julien dans son enfance avoit été imbu des superstitions anciennes par quelques uns de ceux avec qui il vivoit familièrement pour s'instruire dans les belles-lettres. Cette haine, qu'ils lui avoient inspirée pour la nouvelle religion, fut augmentée par les dissensions, les disputes, et l'ambition intolérable des évêques de ce temps; par leurs assemblées si fréquentes et tenues dans des lieux que séparoient les plus grands intervalles, réunions qui épuisoient le trésor public en frais de voyage et de voiture; enfin par le résultat de ces assemblées, qui, loin de procurer la paix, ne faisoient qu'enflammer toutes les passions. Comme les auteurs de ces synodes furent principalement Constantin-le-Grand et son fils Constance, Julien s'offensoit d'autant plus de leur zele pour les affaires de l'Eglise, qu'il haïssoit et devoit haïr d'ailleurs ces deux empereurs, et particulièrement le dernier, parcequ'il avoit été constamment le meurtrier de sa famille. »

(1) Eckhel, *D. N. V.*, VIII, 130.

La réaction fut prompte; mais il n'y eut point de sang répandu. On avoit vu les deux empereurs porter eux-mêmes les reliques des martyrs, honorer les confesseurs, les évêques, et participer, autant qu'ils le pouvoient, à la pompe des sacrifices[1]. «On vit Julien, continue Eckhel, rouvrir les temples des dieux du paganisme, y faire affluer les victimes, les immoler lui-même (d'où lui vint le sobriquet de Victimaire), plonger ses mains dans leurs corps, en tirer les entrailles et les examiner attentivement; folie que blâme avec force un juge équitable, quoique païen, Ammien Marcellin. Libanius reconnoît aussi dans lui une crédulité prononcée, des visions nocturnes; il rappelle les jeûnes et les veilles par lesquels Julien se préparoit à recevoir les dieux, qui, disoit-il, descendoient de l'Olympe pour se montrer à leur serviteur dévoué.» Cependant Julien se croyoit philosophe, mais philosophe stoïcien; il observoit les préceptes rigoureux de cette secte; il en portoit le costume; et, ce qui démentoit ses principes de tolérance, il accabloit de mépris les épicuriens. De même il ne tourmenta point les chrétiens avec le fer et le feu, parceque ses mœurs étoient douces; mais il leur défendit d'envoyer leurs enfants dans les écoles, de crainte qu'ils ne pussent acquérir des connoissances avec lesquelles ils combattroient un jour les superstitions vaines; il renvoya aussi à leurs siéges les évêques exilés, afin qu'ils renouvelassent leurs querelles, et qu'ils se rendissent par-là méprisables même aux chrétiens. «Tant il est vrai, dit en terminant le portrait de Julien, l'écrivain cité plus haut, que les plus grands hommes, entre lesquels je place avec raison le neveu de Constantin, cessent d'obéir à la philosophie et diminuent eux-mêmes les éloges

(1) Eutrop., X, 16.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

véritables que l'univers entier paroissoit leur accorder, lorsqu'ils s'abandonnent sans retenue à l'impétuosité de leur esprit et qu'ils dépassent les limites assignées même aux vertus! »

Quelques écrivains n'ont pu se défendre d'un certain étonnement, lorsqu'ils ont rapproché la conduite de Constantin et celle de Julien relativement au christianisme. Le premier, ami du luxe oriental dont il entoura les empereurs, ayant un caractere sanguinaire qui le rendit le meurtrier de son épouse et de son fils, plante la croix sur le trône des Césars, et choisit pour la religion de l'empire celle qui proscrit le faste et qui plonge le meurtrier dans des flammes éternelles. A la vérité il ne la pratiqua lui-même qu'au lit de la mort, où il reçut le baptême. Le second, Julien, ennemi par caractère du faste et des voluptés, austere dans ses mœurs, remarquable par une frugalité et une tempérance extraordinaires, imbu dès l'enfance des principes philosophiques qui depuis un siecle avoient discrédité les fables absurdes de la mythologie, fait tous ses efforts pour rétablir le culte de divinités qui permettoient toutes les jouissances, et qui sembloient même y exciter par leurs exemples. Il faut néanmoins remarquer que ces deux princes n'employerent que la séduction pour arriver à leurs fins. Ne doit-on pas être surpris de voir après cela, dix siecles plus tard, des dissidents condamnés au feu parcequ'ils trouvoient dans leur conscience une répugnance invincible à reconnoître quelques dogmes particuliers?

L'entrée de Julien dans le palais impérial fut un signal d'effroi pour les ministres et les eunuques, qui l'avoient si longtemps persécuté; il le fut aussi pour ceux qui se plaisoient dans le faste et le luxe asiatique introduits par Constantin. Loin d'approuver ce rétablissement des mœurs antiques, on pré-

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

tendit n'y voir qu'un oubli de la dignité. «J'ai demandé un barbier et non un sénateur,» dit Julien en voyant celui de la cour, qui étoit habillé magnifiquement (ce ne pouvoit être que pour couper ses cheveux, car il laissa croître sa barbe depuis qu'il fut parvenu à l'empire). On raconte la même chose de lui pour un chef de cuisine. Mais, en éloignant du palais les artisans du luxe et du despotisme, il en écarta aussi les chrétiens, comme en avoit agi Constantin à l'égard des païens; de sorte qu'il les eut tous pour ennemis. Il n'en fut pas de même des philosophes et des magiciens; ils accoururent à Constantinople, et, s'il faut en croire S. Chrysostôme[1], ils formoient avec des courtisanes son cortege ordinaire. Ammien Marcellin[2] dit aussi qu'on lui prodiguoit avec justice les railleries à cause des femmes qui l'entouroient; et cependant le même historien assure ailleurs que Julien ne fut pas même soupçonné d'avoir manqué aux lois de la pudeur. Mamertin et Libanius ont rendu le même témoignage. Il faut donc penser que les libertins qui se mêloient dans son cortege entraînoient avec eux ces courtisanes, mais qu'on ne put jamais assurer qu'il se fût souillé de quelque crime avec ces hideuses victimes de l'impudicité publique. Au reste (et c'est le lieu de le faire observer) quelle supériorité présente sur la morale des païens celle du christianisme, qui défend non seulement le crime, mais encore tout ce qui en a l'apparence!

Pendant le court espace de temps qu'il habita Constantinople, il rendit des lois fort sages, et il donna au sénat de cette ville des droits et des honneurs qui réduisirent à un vain nom celui de Rome; il y fit même construire un port et une bibliotheque. Vers le milieu de l'été, l'an 362, il vint dans la capitale de

(1) Chrysost., *in Gentes*. (2) Amm., XXII et XXV.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

l'Orient, à Antioche. Le séjour que fit Julien dans cette cité, fameuse par la vie licencieuse de ses habitants et par leur penchant pour la raillerie, a beaucoup nui à sa mémoire. Quoiqu'il ne prît point part à cette dissolution, et qu'il ne cessât point de mener une vie sévere, il se trouva en butte aux railleries que les Antiochiens firent essuyer à son cortege ordinaire. Il en fut si offensé, qu'il ne put retenir sa colere; mais il ne se vengea pas en versant le sang, il se contenta d'écrire contre les Antiochiens une satire qui est parvenue jusqu'à nous[1]. Dans une occasion semblable, et pour un motif pareil, les soldats de Caracalla, répandus dans Alexandrie d'Egypte, massacrerent par ses ordres, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les habitants et les étrangers, et mirent tout au pillage. Le farouche empereur contemploit cet affreux tableau du haut du temple de Sérapis.

Quoique Julien fût presque toujours occupé à offrir des sacrifices à toutes les divinités, il faisoit cependant à Antioche de grands préparatifs de guerre contre les Perses. En vain Sapor (Schapour), redoutant ses talents militaires, lui adressa-t-il des propositions de paix, l'empereur voulut tirer vengeance des ravages qu'avoient soufferts la Mésopotamie et les autres provinces limitrophes. L'histoire de cette guerre a été écrite par deux historiens qui faisoient partie de l'armée, Eutrope et Ammien Marcellin; elle présente le même tableau et le même résultat que celle de Crassus : bravoure extrême, brillants succès dans les commencements, refus de nouvelles propositions de paix, confiance aveugle dans un transfuge, destruction volontaire et imprudente de la flotte qui remontoit le Tigre, marches

(1) Elle est intitulée *l'Antiochien, ou Misopogon,* « l'ennemi de la barbe. »

à travers des pays ravagés, troupes affoiblies par la famine et harcelées sans cesse par un ennemi redoutable. Enfin, attaqué à l'improviste le 26 juin 363 par les Perses, Julien, sans se donner le temps de prendre une cuirasse, courut à eux, et les repoussa fort loin. Mais, en les poursuivant avec trop de chaleur, un dard l'atteignit au flanc et lui perça le foie.

On rapporta Julien dans le camp, où Oribase, médecin célebre et son ami fidele, s'efforça en vain de soulager ses douleurs. Il sentit lui-même que sa mort étoit prochaine; il eut avec ceux qui l'entouroient un entretien philosophique; il leur distribua quelques présents, et après avoir ordonne que son corps fût porté à Tarse en Cilicie, il expira. «Voilà, dit le pieux Tillemont[1], de quelle maniere Ammien, qui étoit dans son armée (il devoit dire la même chose d'Eutrope), rapporte sa mort; et son autorité doit nous faire rejeter ce qui se trouve de contraire dans quelques auteurs.» Fort de témoignages aussi positifs, je ne reproduirai pas ici pour les combattre les fables absurdes et odieuses que la haine a fait inventer sur cette mort, qui termina un regne de trois ans et une vie de trente-deux ans.

Julien n'eut qu'une épouse, Hélene, fille du grand Constantin et de Fausta. Il ne laissa point de postérité.

La nature, en donnant à Julien des talents et de la bravoure, lui avoit refusé un extérieur imposant; il étoit petit, plus adroit que vigoureux; et les traits de son visage, assez irréguliers, le paroissoient encore davantage à cause d'une barbe hérissée qu'il portoit habituellement. Saint Grégoire de Naziance s'est plu à charger son portrait, déja si peu flatteur. Mais les qualités de l'esprit, l'aptitude à toute sorte d'étude, un goût inné

(1) *Hist. des Emper.*, IV, §. 26.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

pour la philosophie la plus austere et pour ses pratiques, le courage joint aux talents militaires, auroient dû en faire un prince accompli, si ces belles qualités n'eussent pas été obscurcies par des alternatives perpétuelles de vanité, de légèreté, d'inconséquence, et de violence, qui furent probablement l'effet des frayeurs et des craintes par lesquelles son enfance et sa jeunesse avoient été constamment troublées.

Si l'on me reprochoit d'avoir porté sur Julien des jugements trop séveres, je rappellerai qu'il fut l'auteur d'une satire contre les empereurs qui l'avoient précédé. Dans cette satire, intitulée *les Césars,* il leur fait les plus violents reproches, si l'on excepte Nerva, Dioclétien, et Claude-le-Gothique, que la famille de Constantin vouloit faire reconnoître pour sa souche. Mais le sage Antonin et Marc-Aurele-le-Philosophe n'y sont pas à l'abri de ses reproches, non plus que Probus. Quant à Constantin et à Constance, leurs portraits sont tracés avec les couleurs les plus noires. La muse de l'histoire n'a donc pas dû être plus indulgente pour Julien qu'il ne l'a été pour ses prédécesseurs.

On pourra être surpris de n'avoir point entendu prononcer dans cet article le surnom d'*Apostat;* j'ai trouvé dans l'excellent traité de numismatique d'Eckhel[1] de justes motifs pour ne pas employer cette qualification odieuse. L'auteur fait observer que le mot grec Ἀποστάτης (que nous rendons en françois par celui d'*Apostat*) désigne seulement un changement de parti ou de secte; et que c'est d'après le jugement des hommes par qui le mot est employé que le changement est réputé mériter la louange ou le blâme. Il ajoute: «D'après cela, tout chrétien que je suis, et ne considérant que la force du mot, je ne craindrois

(1) *Doctrina Numorum veterum*, t. VIII; p. 131.

pas d'appeler apostat le grand Constantin, parcequ'il abandonna l'idolâtrie pour embrasser le christianisme.» Chap. XVIII. Constantin et sa famille.

On voit la tête nue de Julien sur la médaille d'or du n° 5 de la pl. LXIII, avec la légende FL*avius* CL*audius* IVLIANVS NOB*ilis* CAES*ar*. Revers, un bouclier sur lequel on lit VOTIS. V., soutenu par Rome casquée, et par Constantinople coiffée avec des tours; exergue, KONSTA*ntinopolis* (ville où a été frappée la médaille); légende, GLORIA REIPVBLICAE. La tête de Julien est ici sans barbe, comme sur toutes les médailles où il n'est pas appelé Auguste. Pl. LXII et LXIII. N° 4 et 5.

Julien porte un diadême de perles sur la médaille de bronze du n° 4, pl. LXIII; légende, D*ominus* N*oster* FL*avius* CL*audius* IVLIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, le bœuf Apis, et deux étoiles dans le champ; légende, SECVRITAS REIPVBL.; exergue, TCON. Ammien[1] raconte que pendant le séjour que Julien fit à Antioche on voulut avoir en Egypte un nouveau bœuf Apis, et qu'on l'y trouva après beaucoup de recherches. Ce fut sans doute à cette occasion qu'on frappa la médaille du n° 4.

Voici comment s'exprime Visconti[2] sur la statue du musée royal, n° 301, que l'on voit ici dessinée sous le n° 1 de la planche LXIII, avec sa face et son profil dessinés sous les n° 2 et 3: «Le dernier des Césars de la race de Constantin, cet homme, que ses vertus, ses travers, sa philosophie, et son fanatisme, ont rendu tour-à-tour l'idole et l'abomination des différents partis, *Julien-l'Apostat*, est représenté dans cette statue. La ressemblance de la tête avec son portrait, constatée par les médailles, est de l'évidence la plus frappante. On y remarque la barbe, que *Julien* ne se fit plus raser dès qu'il eut secoué la N° 1, 2, et 3.

(1) Amm., XXII. (2) *Notice du Musée*, an X.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

dépendance de *Constance* son beau-frere, et qui, à la cour de celui-ci, lui faisoit donner le sobriquet de *Capella* (la petite chevre). L'empereur est habillé en manteau grec (le *pallium*), et porte sur sa tête un diadême, où le laurier se voit entrelacé avec des cordons et relevé par des pierreries.

«Cette statue existoit à Paris, oubliée dans les ateliers d'un marbrier. Le gouvernement, en ayant été instruit (par Visconti lui-même), la fit acquérir pour le musée.» Il dit ailleurs: «J'ai indiqué au ministre de l'intérieur ce monument unique d'un prince que Paris a vu élever dans ses murs à la pourpre impériale, et à qui cette capitale doit ses premiers embellissements et les premiers pas vers sa grandeur actuelle.»

J'ai rapporté ces notes de Visconti parcequ'elles nous font connoître son opinion sur l'empereur Julien et sur la statue de ce prince. J'ai appris qu'elle avoit été apportée d'Italie à Paris, vers 1787, par M. Millotti.

HÉLENE,

EPOUSE DE JULIEN.

N° 6

La médaille d'or du n° 6, pl. LXIII, présente le buste de cette impératrice coiffée avec un diadême; légende, FL*avia* HELENA AVGVSTA. Revers, femme debout, tenant de la main droite un rameau qu'elle abaisse vers la terre, et relevant son manteau de la gauche; légende, SECVRITAS REIPVBLICE (*sic*); exergue, SMT. On conserve des médailles de trois Hélenes: l'une fut l'épouse de Constance-Chlore et mere de Constantin; la seconde fut celle du césar Crispus; la troisieme enfin fut celle de l'empereur Julien. On avoit souvent attribué les médailles

sur lesquelles on lisoit le nom HELENA à une seule, ou à deux seules de ces princesses. Enfin le docte et judicieux Eckhel[1] a fixé toutes les incertitudes, et a attribué à l'épouse de Julien les médailles de tous métaux sur lesquelles on lit SECVRITAS REIPVBLICAE, ou REIPVBLICE. La seconde maniere d'écrire le mot *reipublicæ* ne se voit sur aucune médaille du grand Constantin, et elle n'a été employée qu'après lui; mais on la trouve fréquemment sur les monnoies de Julien, ainsi que la légende entiere *securitas reipublicæ*. D'ailleurs la tête qui est gravée sur la médaille du n° 6 differe absolument par la coiffure des deux autres Hélenes. Enfin on doit dire la même chose des sigles qui sont gravés au revers.

Flavia Julia Helena étoit fille du grand Constantin et de Fausta. Constance II, son frère, la donna pour épouse, l'an 355, à Julien, qu'il venoit de créer César. On croit que ce fut l'effet des conseils de l'impératrice Eusébie, qui témoignoit pour le jeune prince une estime particuliere. Cependant il paroîtroit que cette estime se seroit changée, depuis le séjour de Constance à Rome, en 357, en une défiance extrême, si l'on en croyoit le récit d'Ammien Marcellin[2]. Cet historien contemporain raconte qu'à cette époque on donna par ordre d'Eusébie à Hélene, qui se trouvoit à Rome, un breuvage qui devoit faire périr tous les enfants qu'elle pourroit concevoir. On attribua alors ce crime à la jalousie de l'impératrice, qui étoit stérile. Ammien ajoute même que déja, pendant que cette princesse habitoit les Gaules avec le César son époux, une femme employée à l'aider à mettre au monde un fils avoit ôté la vie au nouveau-né; tant la cour de l'empereur craignoit de voir des héritiers directs survivre à Julien.

(1) *Doctr. Num. vet.*, VIII, p. 145. (2) Lib. XVI.

Chap. XVIII. Constantin et sa famille. Pl. LXII et LXIII.

Il est vraisemblable que le breuvage fatal abrégea ses jours, qui finirent dans les Gaules l'an 360; du moins pensa-t-on alors qu'elle avoit été empoisonnée, et les ennemis de Julien chargerent sa mémoire de ce crime supposé.

CHAPITRE XIX.

TYRANS PENDANT LE REGNE DE CONSTANCE II[1].

On ne peut s'étonner de voir la milice créer plusieurs empereurs sous le regne de Constance. Elle avoit été délivrée, par la mort de Constantin, des entraves dans lesquelles elle étoit retenue par un gouvernement ferme, qui avoit su la maintenir dans le devoir et dans le respect. Constance brûloit à cette époque du desir de régner seul, ou du moins de voir réduire à un très petit nombre celui des quatre membres de sa famille entre lesquels, et concurremment avec lui, Constantin avoit partagé l'empire. Il employa la ruse pour parvenir à ses desseins, et il fit solliciter en secret les troupes à demander (et peut-être à opérer elles-mêmes) cette réduction. Elles saisirent avidement l'occasion qui leur étoit offerte de reprendre l'influence qu'elles avoient exercée avant Dioclétien. Mais Constance éprouva alors combien il est dangereux de leur accorder ce pouvoir; car elles en userent ensuite contre lui-même, et elles lui donnerent plusieurs rivaux. Pl. LXIII.

§. 1. MAGNENCE, EMPEREUR.

Le premier des usurpateurs qui se firent déclarer Augustes

(1) J'ai eu pour guides dans ce chapitre les mêmes écrivains que dans le chapitre précédent.

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II. Pl. LXIII.

par les soldats, depuis la mort de Constantin, fut Magnence; événement arrivé treize ans après cette mort. C'étoit un de ces hommes adroits qui n'avoient embrassé le christianisme que pour complaire à l'empereur; car, dès qu'il eut revêtu la pourpre, il permit aux païens d'offrir des sacrifices aux dieux pendant la nuit : permission que les empereurs chrétiens leur refusoient, même en tolérant leur culte pendant le jour. Sa conduite l'annonçoit encore plus hautement; il étoit en effet cruel, avare, dissimulé, et livré aux magiciens. Les écrivains des deux religions s'accordent en cela; et Julien même, qui est très favorable à Magnence à cause de la protection que celui-ci avoit accordée au paganisme, dit qu'il paroissoit avoir fait beaucoup de bonnes choses, mais qu'elles n'étoient réellement pas bonnes, parce-qu'il n'avoit rien fait avec mesure et convenance. Magnence avoit été instruit dans les belles-lettres, et il aimoit ce genre d'étude; aussi lui attribue-t-on une éloquence persuasive.

Il paroît très vraisemblable que Magnence étoit né chez les Letes, peuple gaulois que Maximien-Hercule avoit forcé, en 291, de s'établir vers les embouchures du Rhin. Emmené comme prisonnier, ensuite rendu à la liberté, il fut incorporé dans les troupes romaines, et s'acquit par sa bravoure et ses talents la protection de Constant. Si l'on en croyoit Zonare[1], cet empereur lui auroit même sauvé la vie en l'arrachant des mains de plusieurs soldats près de le poignarder.

L'an 350 Constance éprouvoit des revers dans la guerre qu'il faisoit aux Perses, et Constant se livroit continuellement aux plaisirs de la chasse. Magnence crut le moment favorable pour satisfaire son ambition. Il se lia étroitement avec les principaux

(1) Zonar., XIII, 6.

officiers de Constant, les gagna par ses largesses, et leur persuada de remplacer un empereur inactif, qui passoit sa vie à poursuivre des bêtes fauves, par un capitaine éprouvé dans les combats. Ces officiers se trouvant réunis dans un grand repas à Autun, le 18 janvier, Magnence sortit pendant la nuit de la salle du festin, et y reparut peu après revêtu de la pourpre impériale. Les principaux officiers et les soldats le proclamerent Auguste, et cette élection fut reconnue par toutes les Gaules. Constant, ayant appris ce funeste événement, prit la fuite, et voulut se réfugier en Espagne; mais il fut atteint dans les Pyrénées et mis à mort par les soldats que Magnence avoit envoyés à sa poursuite.

Par la mort de Constant, Magnence devint maître de toutes les provinces occidentales de l'empire; il l'auroit été aussi de l'Illyrie et des autres provinces du milieu, si Vétranion, qui commandoit, n'eût pris le titre d'empereur à cette époque. En même temps un neveu de Constantin crut pouvoir hériter de Constant, revêtit la pourpre impériale près de Rome, et s'en approcha avec une armée. Le commandant de cette capitale lui opposa en vain quelques milices; Népotien vainqueur entra dans Rome en triomphe et la dévasta. Mais un général de Magnence combattit le nouveau tyran et délivra son prince de ce dangereux concurrent.

L'entrée de Magnence dans Rome, l'an 350, fut signalée par des vengeances et par des meurtres dont la cause fut le plus souvent l'envie d'amasser des trésors. Le tyran se préparoit à aller combattre et détrôner Constance, et la confiscation des biens de ses victimes lui en procuroit les moyens. Pendant qu'il réunissoit autour de lui des troupes tirées de toutes les provinces de l'Occident, il essayoit de donner à Constance le change sur le motif de ces rassemblements, en lui envoyant des

Chap. XIX
Tyrans pendant le regne de Constance II.
Pl. LXIII.

ambassadeurs pour solliciter son alliance. Mais celui-ci rejeta toutes les demandes de Magnencę, se fit proclamer empereur d'Occident, et marcha tout à-la-fois contre lui et contre Vétranion. La défection des troupes gagnées par ses largesses le délivra bientôt du second de ses rivaux. Magnence, qui disposoit des forces de tout l'Occident, étoit plus redoutable pour Constance; aussi cet empereur créa-t-il César son cousin Gallus, l'an 351, pour défendre l'Orient contre les Perses; et Magnence, de son côté, donna le même titre à son frere Décence, en lui confiant la défense des Gaules contre les Allemands.

L'Illyrie fut le premier théâtre de la guerre. Les généraux de Constance tomberent d'abord dans une embuscade qu'avoit préparée Magnence; alors Constance lui fit proposer la paix et la possession de toutes les provinces situées à l'occident des Alpes. Les soldats de Magnence témoignoient le desir de le voir accepter ces propositions; mais il répandit parmi eux l'or avec profusion, et il les persuada de le suivre. Il tenta de traverser la Save près de Siscia (Sissek dans la Croatie), lorsque la garnison de cette ville, à laquelle se réunirent des troupes de Constance, mit en fuite son armée. Lui-même auroit perdu la vie s'il n'avoit enfoncé le fer de sa lance dans la terre, et annoncé par ses gestes qu'il demandoit la paix. Constance consentit à une espece de treve. Une bataille décisive fut donnée enfin sur les bords de la Drave, près de Mursa (aujourd'hui le pont d'Essec), et Magnence vaincu se retira dans les Gaules. Ce combat fut, selon un auteur contemporain, le jeune Victor[1], un des coups les plus funestes portés à la puissance romaine; Zonare évalue à plus de cinquante mille hommes la perte des deux ar-

(1) Vict., *Epit.*, XLII.

mées; et l'on disoit qu'elle avoit rendu impossible pour la suite toute résistance contre les barbares.

La défaite de Magnence put être attribuée en grande partie à la défection de Silvain, qui avoit passé dans l'armée de Constance peu de temps auparavant avec un corps nombreux de cavalerie qu'il commandoit. Constance fit, en 353, un dernier effort contre Magnence; les généraux de Constance attaquerent et mirent en fuite ses soldats près le mont Séleucus, dans les Alpes Cottiennes (mont Saléon, dans le Haut-Dauphiné). Magnence se retira à Lyon, où le petit nombre de soldats qui lui restoient formerent le dessein de le livrer à Constance, et le garderent à vue. Alors, craignant la vengeance du vainqueur, il tua un de ses freres, sa mere, ses amis, et lui-même. Il avoit régné plus de trois ans.

Magnence avoit épousé Justina, qui devint depuis l'épouse de l'empereur Valentinien et la mere de Valentinien le jeune. N° 7.

On voit la tête nue de Magnence, avec la légende IMP*erator* CAE*sar* MAGNENTIVS AVG*ustus*, sur le médaillon du n° 7 de la planche LXIII. Revers, Victoire marchant, tenant une couronne et une palme; légende, VICTORIA AVGVSTORVM. Sur ce médaillon et sur d'autres semblables Magnence parle au nom de l'empereur Constance et au sien.

§. 2. DÉCENCE, CÉSAR.

L'an 351 Magnence, voulant porter la plus grande partie de ses forces contre Constance, empereur d'Orient, et assurer la tranquillité des Gaules, choisit pour opposer une digue contre les peuples transrhénans Décence, qu'il créa César. Il regne tant d'incertitude dans les historiens, même contemporains, sur

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II. Pl. LXIII.

les événements de ce siecle, que Victor l'ancien et Eutrope disent que Décence étoit frere de Magnence; tandis que, selon Zosime et le jeune Victor, il étoit seulement son cousin. Le nouveau César défendit les Gaules avec peu de soin, et fut battu en bataille rangée par le roi des Allemands. De sorte que les ravages des peuples barbares qui les parcouroient ne cesserent qu'à l'arrivée et par la valeur de Julien.

Deux ans après, en 353, Magnence ayant été vaincu dans les Alpes Cottiennes par les généraux de Constance, Décence se donna la mort à Sens, où il étoit arrivé pour venir au secours de son parent.

N° 8. Le médaillon de bronze dessiné sous le n° 8, planche LXIII, présente le buste de Décence tenant une lance et une Victoire, avec la légende MAG*nus* DECENTIVS NOB*ilis* CAE*sar*. Revers, l'empereur foulant aux pieds de son cheval un ennemi abattu; légende, VIRTVS AVGG*ustorum*.

§. 3. VETRANION, EMPEREUR.

Lorsqu'en 350 Vétranion, général de l'infanterie dans la Pannonie, se fit proclamer empereur par ses troupes, il fut difficile de déclarer que cette entreprise étoit une usurpation. Constant tomboit sous le fer des soldats de Magnence; Vétranion avoit perdu en lui son maître légitime; il n'étoit point le sujet de Constance, encore moins celui de Magnence, qui avoit envahi le trône. D'ailleurs on lit dans Philostorge, dans la Chronique d'Alexandrie, et dans Théophane, qu'il fut revêtu de la pourpre par Constantine, sœur aînée de Constance et veuve d'Hannibalien, qui s'y croyoit autorisée parceque Constantin l'avoit dé-

clarée Auguste, et lui avoit ceint le diadême. Aussi Julien[1] dit-il expressément que l'on avoit créé Vétranion empereur pour l'opposer aux tyrans; et celui-ci écrivit à Constance qu'il se regardoit comme un lieutenant, et qu'il le prioit de lui envoyer des hommes et de l'argent pour combattre Magnence. Constance lui accorda ses demandes.

Jusque-là on ne pouvoit porter sur la conduite de Vétranion un jugement trop défavorable: «Mais, dit Julien, il changea tout-à-coup avec la légèreté d'un enfant, et s'allia avec Magnence.» Constance, instruit peut-être de ce traité secret, ou déterminé par son caractere foible et dissimulé, fit avec Vétranion de nouvelles conventions, confirma son titre d'Auguste, et l'invita à se réunir à lui avec ses troupes pour délibérer sur les moyens de détrôner Magnence. Vétranion tomba dans le piege et rejoignit Constance dans la Dace. Celui-ci proposa de haranguer en commun leurs soldats réunis pour exciter leur courage, et il parla le premier, comme le plus ancien en dignité. Mais il ne se contenta pas de les exhorter à combattre Magnence, il ajouta que c'étoit aux freres à succéder à leurs freres. Gagnés par des largesses secretes, les soldats de Constance et ceux mêmes de Vétranion crierent qu'ils ne vouloient d'empereurs que les fils de Constantin; qu'ils rejetoient les empereurs illégitimes, et qu'ils ne reconnoissoient que Constance, sans faire mention de Vétranion. Celui-ci, convaincu qu'il étoit trahi, se jeta aux pieds de Constance, lui remit la pourpre avec le diadême. L'heureux empereur le releva, l'appela son pere, et lui donna la main pour descendre du tribunal à cause de son grand âge. Il l'envoya à Pruse, en Bithynie, où Vétranion vécut dans la retraite et dans le repos. Il n'avoit régné que neuf mois.

(1) Julian., *Orat.*, I.

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II. Pl. LXIII.

Victor l'ancien a peint Vétranion avec des couleurs presque noires; mais Julien en dit du bien. Eutrope assure qu'il étoit aimé de tout le monde, parcequ'il étoit très affable, et parcequ'il avoit vieilli avec honneur sous les armes; il ajoute que sa probité rappeloit les siecles anciens.

N° 13. La médaille de moyen bronze gravée ici sous le n° 13 de la planche LXIII présente le buste de cet empereur portant une couronne de laurier, avec la légende D*ominus* N*oster* VETRANIO P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, l'empereur debout, en costume militaire, tenant dans chaque main le *labarum*, orné du monogramme du Christ, une étoile au-dessus de sa tête, A dans le champ : légende, CONCORDIA MILITVM; exergue, A. SIS.

§. 4. NEPOTIEN, NEVEU DE CONSTANTIN, EMPEREUR.

Cet usurpateur n'a point été placé dans la division qui comprend les neveux de Constantin, dont plusieurs sont demeurés inconnus, parcequ'il n'est pas fait mention de lui dans l'histoire relativement à cette parenté. Il doit uniquement sa célébrité à la hardiesse qu'il eut de prendre, en 350, le titre d'Auguste. Magnence venoit de faire périr Constant, et Vétranion s'étoit fait déclarer empereur en Illyrie par ses soldats. Neveu de Constantin par sa mere (Eudoxie, sœur de cet empereur), il crut avoir plus de droits pour s'emparer de l'héritage de Constant que deux étrangers. Mais les moyens qu'il employa pour y réussir firent connoître la bassesse de son caractere et sa cruauté. Népotien assembla une troupe de gens perdus de dettes et de débauches, qu'il renforça même, selon quelques historiens, en

Chap. XIX. Tyrans pendant le regne de Constance II. Pl. LXIII.

enrôlant des gladiateurs; il revêtit la pourpre impériale au milieu de ce vil ramas d'hommes impurs, et se présenta à leur tête aux portes de Rome: elles lui furent d'abord fermées après la défaite de quelques troupes envoyées contre lui par Anicet, préfet du prétoire; mais des efforts mieux dirigés et la haine des Romains pour Magnence les lui ouvrirent bientôt. Victor l'ancien dit qu'étant né avec un esprit borné il s'abandonna sans prévoyance à ses passions cruelles, et remplit la ville de meurtres et de pillages.

A peine vingt-huit jours s'étoient écoulés depuis l'élévation de Népotien, qu'il fut attaqué par Marcellin, officier de Magnence, trahi par un sénateur, abandonné des siens, et tué par les vainqueurs.

Les médailles de Népotien sont fort rares. Celle de moyen bronze du n° 11 de la planche LXIII présente son buste couronné de laurier, portant un riche diadême, avec la légende FL*avius* NEP*otianus* CONSTANTINVS AVG*ustus* (ainsi qu'a pu le lire Eckhel[1], et ce qui prouve que Népotien avoit pris le nom de son oncle). Revers, Rome casquée, assise, tenant une Victoire et une lance; légende, VRBS ROMA. N° 11.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, 119.

CHAPITRE XX.

ROMAINS ET ROMAINES

DONT ON A CRU VOIR LES PORTRAITS SUR QUELQUES MÉDAILLES QUI SONT RECONNUES AUJOURD'HUI POUR DOUTEUSES, OU POUR FAUSSES, OU POUR SUPPOSÉES[1].

Portr. supposés. CÆSONIA, quatrieme épouse de Caligula. On a cru pendant long-temps voir sur des médailles de Carthage-la-Neuve son portrait sous l'emblême de la déesse Salus; mais Florez et les numismates qui ont écrit après lui ont montré la fausseté de cette opinion.

CLAUDIA, fille de l'empereur Claude. On voit son nom, mais non son portrait, sur une médaille douteuse du Tesoro Britannico de Haym.

TIBERIUS et un prince anonyme, fils jumeaux de Tibere. On voit leurs têtes, trop petites pour faire partie de l'Iconographie, sur des médailles de bronze de Drusus l'ancien, où elles sont placées sur des cornes d'abondance.

CLAUDIA, fille de Néron et de Poppée. On ne voit point son portrait sur les médailles qui portent son nom. A la vérité on le voit sur une médaille de plomb; mais il n'est pas certain que toutes les médailles de ce métal périssable soient antiques. D'ailleurs j'ai tâché de prouver que, dans le cas où on les reconnoîtroit pour telles, elles ont été argentées, et qu'elles sont l'ouvrage de faux monnoyeurs anciens.

(1) Cette note est relative à la première partie de l'*Iconographie romaine*.

Cassius (Caïus), un des meurtriers de César. Son portrait ne se voit point sur les médailles qui portent son nom. (Il n'en est fait mention ici que pour éviter des recherches inutiles.)

Alexandre (surnommé *Soleil*), fils d'Antoine et de Cléopâtre. On n'a de lui aucun portrait authentique. La médaille qu'on lui attribue est fausse.

Césarion, fils de Jules César et de Cléopâtre. *Idem.*

Antonius (Caïus), frere de Marc-Antoine. On ne voit point sa tête sur les médailles qui portent le nom de ce Romain.

Chap. XX.
Portr. supposés.

DOMITILLA, fille de Vespasien. Son portrait ne se voit point sur la médaille de bronze (avec le *carpentum*) que lui attribue Eckhel.

VESPASIA POLLA, mere de Vespasien. La médaille de bronze qu'a publiée de Havern, en 1766, a été reconnue fausse.

PLAUTIANA (Pescennia), épouse de Pescennius Niger. Les médailles qu'on lui a attribuées sont fausses ou n'existent pas.

QUARTINUS (T., Tychus ou Titus) usurpa la pourpre, du temps de Maximin, dans la Germanie. On lui a attribué une médaille d'argent, de consécration, qui appartient à Titus, fils de Vespasien, et qui paroît avoir été frappée dans le siecle de Trebonianus[1].

ANTONINUS URANIUS et SULPICIUS ANTONINUS, tyrans qui revêtirent la pourpre, l'un après l'autre, sous le regne de Sévere-Alexandre[2], et qui ne régnerent que peu de temps. On voit le premier, couronné de laurier, sur une médaille d'or latine du cabinet du roi, avec la légende L*ucius* AVR*elius* SVLP*itius* VRA*nius* ANTONINVS. Revers, FECVNDITAS AVG*usta*, avec le type de la Fortune[3]. Haym[4] a publié une médaille de bronze sur laquelle est gravée une tête couronnée de laurier, avec la légende ΑΥΤΟΚρατωρ ϹΟΥΛΠιτιος ΑΝΤωΝΙΝΟΣ ϹΕΒαστος. Revers, ЄΜΙϹϹωΝ ΚΟΛωΝΙ (monnoie des habitants d'Emese, en Phénicie), ЄΞΦ, l'an 565 de l'ere des Séleucides (1006 de Rome); type, temple hexastyle, dans lequel est placée une pierre taillée en cône. Mazzoleni[5] en a publié une semblable du côté de la tête, mais qui présente au revers une aigle, et δημαρχ ἐΞΟΥϹΙας (monnoie frappée par l'autorité du peuple).

Eckhel n'a rien prononcé sur l'authenticité de ces trois médailles; et Visconti n'a point inséré dans le catalogue des empereurs et des tyrans destinés à entrer dans l'Iconographie romaine les deux personnages dont elles présentent les portraits. J'imiterai leur retenue.

PERPENNA, tyran qui revêtit la pourpre, l'an 253, sous le regne de Trebonianus Gallus, ou, selon quelques historiens, l'an 251, sous celui de Trajan-Dece. Il régna très peu de temps. Goltzius a fait graver une médaille de ce tyran, mais on n'a jamais pu la découvrir.

(1) Eckhel.
(2) Zosim., I, c. xii et xxxviii.
(3) Mionnet, *Médailles romaines*, 232.
(4) Tome I, page 292.
(5) *Animadv. in Mus. Pis.*, part. II, p. 279.

Chap. XX. Portr. supposés.

VALÉRIEN JEUNE. On a long-temps attribué à ce fils de Valérien l'ancien, et cousin de Gallien, des médailles que l'on a restituées à Salonin, fils de Gallien, parcequ'on ne peut prouver par aucun monument que Valérien jeune ait été créé César ni Auguste[1].

GALLIENUS (Quintus Julius), second fils de Gallien. On ne connoît de lui aucune médaille certaine.

GALLIENUS (Publius Caius Saloninus), troisieme fils de Gallien. On n'a trouvé dans aucun cabinet les médailles qu'on lui avoit attribuées.

GALLIENA (Licinia), cousine-germaine de Gallien. Eckhel[2] a prouvé qu'on ne possede de cette princesse aucune médaille certaine.

JUNIA DONATA. Goltzius et Chifflet ont publié de cette prétendue épouse de Postume le pere des médailles supposées.

ÆLIANUS (Quintus Valens). Les médailles de ce tyran citées par Goltzius et Occo sont plus que suspectes.

PISO (Lucius Calpurnius), tyran dans la Thessalie après la défaite de Valérien. Ses médailles sont fausses.

VALENS, tyran dans l'Achaïe sous Gallien. Occo et Banduri en ont cité une médaille frappée à Alexandrie, que l'on n'a jamais vue.

BALISTA, tyran dans l'Orient, tué par Odénath. Les médailles qu'on lui attribue sont supposées.

REGILLIANUS est le nom sous lequel Goltzius seul a publié une médaille supposée. Le véritable nom de ce tyran est Regalianus (voyez son article).

ANTONINUS (Sulpitius). Voyez plus haut Antoninus Uranius.

ALEXANDRE (Émilien), tyran en Égypte sous Gallien. Eckhel regarde avec raison comme suspectes les médailles qu'on lui a attribuées, même celle qu'a publiée Pellerin[3].

TREBELLIANUS, tyran dans l'Isaurie sous Gallien. Quoique Trebellius ait dit de lui *monetam etiam cudi jussit*, on n'a de cet usurpateur aucune médaille véritable.

CELSUS cultivoit ses champs en Afrique, lorsqu'il fut contraint à ceindre le diadême. On n'a point vu les médailles que lui attribuent Goltzius et Tristan.

(1) Eckhel, *Doctr. Num. Veter.*, tome VII, page 427.

(2) *Doctr. Num. Vet.*, t. VII, 412.

(3) *Additions*, page 7.

SATURNINUS I[er]. On ignore dans quelle province et sous lequel des empereurs Gallien ou Probus ce tyran revêtit la pourpre. Trebellius fait mention d'un Saturninus tyran sous le premier, et Vopiscus d'un autre sous le second. Nous parlerons du second Saturninus après Probus, et du troisieme après Constant. Les médailles des trois Saturninus sont suspectes. Chap. XX. Portr. supposés.

CYRIADÈS, tyran dans l'Orient sous Valérien. On n'a de lui aucune médaille véritable.

INGENUUS, tyran dans les Pannonies sous Gallien. Toutes ses médailles sont fausses.

CENSORINUS, tyran en Italie sous Claude-le-Gothique. Goltzius et Tristan seuls en ont publié des médailles inconnues depuis eux.

FIRMIUS, tyran en Egypte sous Aurélien. On n'a de lui aucune médaille.

SEPTIMIUS, tyran en Dalmatie sous Aurélien. Goltzius seul en a publié des médailles.

NIGRINA. Goltzius, qui seul en a publié une médaille, lui donne Carinus pour époux.

BONOSUS. Goltzius et l'éditeur du Musée Thiepolo ont seuls publié des médailles de ce tyran, qui se déclara Auguste dans la Rhétie sous Probus. Elles sont très suspectes.

SATURNINUS II, tyran en Égypte sous Probus. Goltzius en a publié une médaille inconnue depuis lui.

PROCULUS, tyran à Lyon sous Probus. Des médailles avec son nom ne sont connues que depuis Goltzius et Chifflet. Elles sont fausses.

ACHILLEUS, tyran en Égypte sous Dioclétien. On lui a attribué quelques médailles fausses.

AMANDUS, tyran dans les Gaules sous Dioclétien. Les médailles qui portent son nom dans Banduri, Pembrok, et Tanini, sont très suspectes.

CONSTANTIA, fille de Constance-Chlore, épouse de Licinius. On ne trouve ses médailles que dans Goltzius.

VALENS (Aurelius Valerius), tyran sous Licinius dans la Dace. Ses médailles sont fausses, même celle qui est décrite dans le Catalogue d'Ennery.

ORIUNA. Le médecin anglois Mead possédoit une médaille trouvée en Angleterre que l'on croyoit représenter une épouse de Carausius, appelée

Chap. XX. Portr. supposés.

Oriuna, avec la légende ORIVNA AVGVSTA au revers de la tête de cet usurpateur. Mais Beauvais[1] et les numismates qui l'ont suivi ont pensé, avec beaucoup de vraisemblance, que la légende du revers ne présentoit que les restes de celle-ci, FORTVNA AVGVSTA, et que l'F avoit été emporté, ainsi que le trait supérieur du T.

SATURNIUS III, tyran sous Constant (selon les apparences). La médaille de bronze où l'on voit son nom dans Banduri est très suspecte.

DESIDERIUS, César, frere de Magnence et de Décence. Ses médailles sont fausses.

CONSTANTINA, fille de Constantin, épouse d'Hanniballien, puis de Gallus. Goltzius seul en a publié une médaille inconnue depuis lui.

SYLVANUS, tyran sous Constance II à Cologne. Goltzius a composé une médaille sous son nom.

EUSEBIE, épouse de Constance II. Il n'y a point de médailles véritables qui présentent son portrait.

(1) *Histoire des Empereurs,* II, 171.

CHAPITRE XXI.

ADDITIONS A L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE.

ANTIQUITÉS GRECQUES.

ROIS DU PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

(Iconographie grecque, part. II, chap. VII.)

M. Raoul-Rochette a publié, en 1818, un livre intitulé *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*, in-8°, dans lequel il a proposé plusieurs corrections pour le chapitre de l'*Iconographie grecque* consacré aux rois de ce Bosphore. Ces corrections ont pour motif la publication de quelques médailles et de quelques inscriptions découvertes depuis l'époque à laquelle écrivoit Visconti. Avant d'exposer ces corrections, je rappellerai au lecteur qu'on n'a inséré dans l'Iconographie ancienne des monuments que ceux sur lesquels on voit des portraits authentiques, et dont le travail n'est pas trop grossier. Pl. LXIV

Visconti [1] conjecturoit que sur les médailles Bosphoriennes les lettres MH, KΔ, et IB (48, 24, et 12), qui s'y reproduisent souvent, depuis Rhescuporis Ier jusqu'à Eupator, étoient *numérales*, et qu'elles indiquoient les rapports de poids et de valeur entre ces diverses pieces. Mais des médailles dont la découverte est postérieure à la mort de ce savant, et qui présentent tantôt un M avec un A (41), tantôt un M avec un B (42), et même un B (2) tout seul, détruisent cette opinion [2], en nous laissant dans une incertitude entière sur l'usage de ces lettres.

(1) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10. (2) *Antiquités grecques*, p. 107.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

Une correction générale[1] change les quantiemes des rois du Bosphore Cimmérien proposés par Visconti. Périsade II redevient Périsade Ier, Rhescuporis Ier devient Rhescuporis II, Rhescuporis II devient III, Rhescuporis III devient IV, Rhescuporis IV devient V, et Rhescuporis V devient VI. Il en est de même des rois appelés Cotys; Cotys Ier devient Cotys II, Cotys II devient Cotys III, Cotys III devient IV, et Cotys IV devient V.

Visconti[2] pensoit que le titre de ΒΑΣΙΛΕΥΣ (ROI), se trouvant sur la médaille d'or de PÉRISADE, qui ressemble beaucoup aux médailles de Lysimaque, roi de Macédoine, prouvoit qu'elle n'avoit pu appartenir qu'à un Périsade II. A la vérité le titre de *roi* ne paroît sur les monnoies de Lysimaque que vers l'an 306 ou 307 avant l'ere vulgaire, et Périsade Ier est mort en 310; mais une inscription grecque découverte dans l'île de Taman, située à l'entrée du Bosphore Cimmérien, prouve que Périsade, fils de Leucon (c'est-à-dire Périsade Ier), prenoit les titres d'ARCHONTE *du Bosphore et de Théosie*, et de *roi des Sindes, des Toretes, et des Dandariens.*

ASANDRE, un des successeurs de Périsandre Ier, a porté comme lui, et par la même raison exposée ci-dessus, le titre de *roi*. Visconti[3] n'ayant pu connoître l'inscription trouvée après sa mort dans l'île de Taman, citée plus haut, pensoit qu'Asandre n'avoit pris ce titre que par la permission d'Auguste.

LEUCON, roi du Bosphore[4], pere de Périsade Ier, porte aussi le titre de *roi* sur une médaille de bronze dont Visconti[5] a eu connoissance, mais qu'il n'a point fait graver parcequ'on n'y voit point de tête du côté de la légende, et que celle du revers représente Hercule jeune.

RHESCUPORIS Ier, antérieur à Sauromate Ier. Deux inscriptions grecques, découvertes récemment à Taman[6], près de l'ancienne Phanagorie, prouvent que Sauromate Ier (bien désigné par les prénoms romains ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ, qui ne peuvent appartenir à aucun autre Sauromate) se qualifioit *fils du roi Rhescuporis,* et de plus se prétendoit *issu d'une race royale.* Ainsi l'existence de Rhescuporis Ier, pere et prédécesseur de Sauromate Ier, est prouvée par les deux inscriptions citées; elle l'est encore par des mé-

(1) *Antiq. gr.*, pages 47, 59, 136, et 144.
(2) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 1.
(3) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 7.
(4) *Antiquités grecques*, p. 60.
(5) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 1.
(6) *Antiquités grecques*, pages 117, 137.

dailles inédites sur lesquelles on ne voit pas son portrait. Son regne, dont nous ignorons la durée, a dû employer une partie du temps compris entre la mort de Polémon Ier, en l'an 2 de notre ere, et les médailles de l'an 17 de la même ere appartenant au Rhescuporis regardé jusqu'ici comme le premier roi de ce nom.

COTYS Ier, antérieur à Sauromate Ier. On trouvera ci-après, dans l'article de Sauromate Ier, la description d'une médaille qu'on lui attribuoit, et d'après laquelle on le nommoit l'*Aspurgitain*[1]; mais elle est défectueuse; et d'après une médaille semblable et entiere on doit la rendre à un roi *Cotys*, honoré de ce surnom. Il est donc très vraisemblable que le Rhescuporis (Ier) fondateur de cette dynastie du Bosphore auroit eu pour associé à l'empire *Cotys* (Ier), probablement son frere, et qu'il auroit été surnommé ΑϹΠΟΥΡΓΟΥ à cause de ses victoires sur les Aspurgitains. D'ailleurs on ne peut trouver, du temps de Rhescuporis Ier, aucun prince régnant sur le Bosphore conjointement avec lui que le Cotys auquel les médailles nouvelles font attribuer les mêmes symboles et les mêmes titres d'honneur qu'à Rhescuporis Ier.

M. Rochette[2] propose une correction à une note de Visconti[3] relative aux lettres ΚΔ et ΝΕΚ, gravées sur des médailles d'or; et cette correction confirme l'existence d'un Cotys Ier qui régnoit, et probablement seul, au Bosphore, l'an 8 et l'an 9 de l'ere vulgaire. Auguste étoit alors empereur, et l'on reconnoît sur un côté de ces médailles sa tête avec les années indiquées ci-dessus. L'autre côté présente tantôt la tête de Tibere, tantôt celle de Drusus son fils unique. Le nom du roi qui les a fait frapper ne paroîtroit pas sur ces médailles si on lisoit, comme l'a fait Visconti, Δροῦσος Καῖσαρ, et ΝΕρων Καῖσαρ, c'est-à-dire *Drusus* (fils de Tibere), *César*, et *Nero* (Tibere sous le regne d'Auguste), *César;* ce qui est invraisemblable. Cary expliquoit ainsi avec raison le monogramme, ΝΕρων Κότυς. Visconti a rejeté l'explication de Cary d'après cette considération unique: *le nom de Cotys ne peut se trouver sur une médaille frappée l'an 305 de l'ere du Pont.* Le contraire vient d'être prouvé; et l'on doit lire Δροῦσος Κότυς et ΝΕρων Κότυς.

SAUROMATE Ier. L'absence du nom et du portrait de ce roi du Bosphore Cimmérien sur les médailles de la reine Gépæpyris, son épouse, nouvelle-

(1) *Antiq. gr.*, p. 135 (2) *Ibid.*, p. 144. (3) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. vii, *note finale.*

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

ment découvertes et citées précédemment[1], autorisent à dire que le regne de Sauromate Ier n'a pas duré seize ou dix-sept ans, comme le croyoit Visconti[2]; car il faut en retrancher le temps, quoique indéterminé, pendant lequel a régné Rhescuporis vraiment le Ier, pere de Sauromate Ier, et le temps pendant lequel Gépæpyris a régné seule après la mort de son époux.

D'ailleurs le système d'après lequel Visconti[3] a établi l'origine de la dynastie qui succéda dans le Bosphore à Polémon Ier est contredit par des monuments inédits et parfaitement conservés, mais découverts après sa mort[4]. 1° Il assure, dans l'endroit cité ici, *que les Aspurgitains resterent possesseurs du Bosphore après la mort de leur ennemi, Polémon Ier*. Mais Strabon ne dit point qu'ils aient poussé la vengeance au-delà de cette mort; et il est probable que, contents d'avoir chassé leur ennemi, ils ne porterent point la guerre dans ses états. 2° Strabon ne dit pas non plus que *des rois barbares gouvernoient le Bosphore sous la dépendance de Rome*; il ne parle point de l'*origine barbare* de ces rois : origine de laquelle Visconti vouloit inférer qu'ils pouvoient être les chefs des Aspurgitains plutôt que tous autres chefs scythes ou sarmates qui, devenus maîtres du Bosphore par quelque révolution intérieure, auroient obtenu des Romains la confirmation de leur titre.

Le monument dont Visconti[5] s'est étayé le plus fortement est une médaille de bronze que l'on attribuoit à Sauromate Ier, et sur laquelle on lit autour d'une tête, que l'on croit être celle de ce prince, le mot ΑСΠΟΥΡΓΟΥ. Visconti n'hésite pas à le traduire par l'*Aspurgitain*, et à le citer comme un surnom donné aux princes qui étoient les chefs des Aspurgitains, les vainqueurs de Polémon Ier; mais Strabon, le seul des historiens anciens qui fasse mention de ce peuple, le désigne deux fois par le mot Ἀσπουργιανοί. Dès-lors ce nom ΑСΠΟΥΡΓΟΥ peut désigner le pere du prince dont on voit la tête, ou se trouver un titre d'honneur pris par Sauromate en mémoire de sa victoire sur les Aspurgitains, dont il auroit délivré le Bosphore. Voici une preuve encore plus forte : M. le comte Séverin Potocky, résidant à Saint-Pétersbourg, possede une médaille qui présente un type semblable à celui de la médaille citée par Visconti; *chaise curule surmontée d'une couronne;*

(1) *Antiquités grecques*, p. 114.

(2) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10.

(3) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 9.

(4) *Antiquités grecques*, pages 115 et 122.

(5) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10. — *Antiq. gr.*, p. 124.

dans le champ, *une épée* et les lettres TFIMAI (honneurs) Βασιλεος (du roi): les trois dernieres syllabes ont été coupées, et à la suite le nom KOTYOC (de Cotys). Au revers, *bouclier rond, surmonté à droite d'une tête humaine, à gauche d'une tête de cheval bridé, disposées en trophée; lance:* dans le champ *épée, casque*, et les lettres KΔ (24): la légende, également bien conservée, est TOY ΑCΠΟΥΡΓΟΥ, qui fait évidemment suite à la légende gravée sur l'autre face de la médaille. On peut conclure, d'après cela, 1° que sur la médaille, qui a trompé Cary et Visconti, le nom KOTYOC (Cotys) a été effacé; 2° qu'elle appartient à un des rois de ce nom; et 3° que le rapprochement forcé des lettres MA et de celles-ci, TOY, qui les suivent à distance, a fait seul rétablir le prétendu nom σαυροΜΑΤΟΥ.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV

PÉPÆPYRIS, et mieux GÉPÆPYRIS, épouse de Sauromate Ier. Du temps de Visconti[1] on ne connoissoit qu'une seule médaille de cette reine, et sur ce monument la lettre Γ (G) ne se voyoit pas. Des médailles découvertes depuis cette époque ont donné à M. Raoul-Rochette[2] le moyen 1° de rétablir son nom, *Gépæpyris;* 2° de prouver qu'elle régna *seule* sur le Bosphore après la mort de son époux; 3° que son regne remplit une partie de l'intervalle de quinze années (de l'an 2 à l'an 17 de l'ere vulgaire) attribué aux regnes de Rhescuporis Ier et de Cotys Ier.

RHADAMÉADIS, roi du Bosphore. C'est à cause de la grossièreté du travail que je n'ai point fait graver les médailles nouvellement découvertes dans la Crimée, et qui présentent les traits informes d'un roi du Bosphore, appelé RHADAMÉADIS[3], dont aucun écrivain n'a parlé. Au revers des médailles on voit une tête d'empereur que les dates 311 et 319 font reconnoître pour celle de Constantin-le-Grand; de même qu'elles placent Rhadaméadis après Sauromate VII.

ROIS SCYTHES OU SARMATES.

SCILURUS, roi scythe, résista pendant plusieurs années, dans la Chersonese Taurique, à toute la puissance de Mithridate-le-Grand. C'est à lui que Plutarque[4] attribue l'apologue du pere mourant, qui propose à ses fils de

(1) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. VII, §. 10.
(2) *Antiquités grecques*, page 112.
(3) *Antiquités grecques du Bosphore*, p. 221.
(4) *Reg. et Imp. Apoph.*, t. II, p. 88, *Hutten.*

Chap. XXI.
Additions.
Pl. LXIV.

rompre un faisceau de traits sans le délier, pour leur montrer les avantages de la concorde. Visconti n'a pu reconnoître les médailles de bronze trouvées nouvellement dans les ruines d'*Olbia*[1], et qui présentent, avec la légende ΒΑΣΙΛεως ΣΚΙΛΟΥΡου, une tête d'un travail extrêmement grossier.

INTHIMEVUS. C'est probablement encore d'un prince scythe ou sarmate que nous voyons le portrait sur une médaille d'argent[2], avec la légende ΒΑCΙΛΕΩC INC.ΜΕΩC (ΙΝΘΙΜΕΩC); et au revers les restes du mot ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΘΩΝ (monnoie des habitants d'*Olbia*). Ce portrait est d'un travail si grossier qu'on n'en peut faire usage pour l'Iconographie. Quant au roi *Inthimevus* (qu'il ne faut pas confondre avec *Ininthimevus*), M. Raoul-Rochette pense que « ce fut peut-être un des princes scythes qui régnerent à *Olbia* immédiatement après Scilurus, peut-être même un des nombreux enfants de ce roi sarmate; puisqu'il ne paroît pas que jamais la domination de Mithridate ni d'aucun de ses successeurs aux royaumes du Pont et du Bosphore se soit étendue jusqu'à *Olbia*. »

ROIS DU PONT ET DU BOSPHORE CIMMÉRIEN

DONT ON POSSEDE DES MÉDAILLES.

SELON VISCONTI.	SELON M. RAOUL-ROCHETTE.
Périsade II.	Périsade Ier.
Mithridate III.	Mithridate III.
Pharnace Ier.	Pharnace Ier.
Mithridate V, Évergete	Mithridate V, Évergete.
Mithridate VI, Eupator, le Grand	Mithridate VI, Eupator, le Grand.
Pharnace II.	Pharnace II.
Asandre.	Asandre.
Polémon Ier.	Polémon Ier.
Polémon II.	Polémon II.
. . . .	Rhescuporis Ier.
. . . .	Cotys Ier.
Sauromate Ier.	Sauromate Ier.
Pépæpyris, son épouse	Gépæpyris.
Rhescuporis Ier.	Rhescuporis II.

(1) *Antiquités grecques*, page 98. (2) *Ibid.*, pages 100 et 104.

Chap. XXI.
Additions.
Pl. LXIV.

SELON VISCONTI.	SELON M. RAOUL-ROCHETTE.
Mithridate, roi du Bosphore.	Mithridate, roi du Bosphore.
Cotys Ier	Cotys II.
Rhescuporis II	Rhescuporis III.
Sauromate II.	Sauromate II.
Cotys II.	Cotys III.
Rhémétalcès.	Rhémétalcès.
Eupator.	Eupator.
Sauromate III.	Sauromate III.
Rhescuporis III	Rhescuporis IV.
Cotys III	Cotys IV.
Sauromate IV.	Sauromate IV.
Cotys IV	Cotys V.
Ininthimevus.	Ininthimevus.
Rhescuporis IV.	Rhescuporis V.
Sauromate V.	Sauromate V.
Teiranès.	Teiranès.
Thothorsès	Thothorsès.
Rhescuporis V	Rhescuporis VI.
. . . .	Rhadaméadis.

ROIS SCYTHES OU SARMATES

INCONNUS A VISCONTI,

ET DONT ON POSSEDE DES MÉDAILLES.

SELON M. RAOUL-ROCHETTE.

SCILURUS.
INTHIMEVUS.

MEDAILLES SASSANIDES.

M. de Sacy dit, dans un extrait du Voyage en Perse de M. Ouseley[1] : « M. Ouseley fait mention de certaines médailles Sassanides qui offrent une tête humaine au milieu des flammes qui s'élevent de l'autel du feu. J'ignore si notre auteur a eu connoissance de l'explication donnée de cette singularité

(1) *Journal des Savants*, février 1822.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

par M. Visconti dans son *Iconographie grecque*[1]. Ce savant antiquaire croit que cette tête est celle d'un prince arabe, nommé Thair, qui fut vaincu par Sapor II, roi sassanide[2]. M. Ouseley, qui dans son premier volume avoit dit que cette tête représente Ormusd, ou la divinité, comme existant au milieu de la flamme sacrée, revient, dans le second article de l'appendice, sur cet objet, et observe que dans le système religieux des Parses ce seroit souiller le feu que d'y jeter un cadavre ou des portions d'un corps mort; et que la profanation seroit encore plus grande si l'on jetoit ces choses impures dans le feu sacré qui brûle sur l'autel. Il cite à l'appui de son opinion Hérodote, Ctésias, et des passages du Zend-Avesta. Je dois avouer que cette objection, que je m'étois faite à moi-même contre la conjecture de M. Visconti, me paroît d'un grand poids. »

MONNOIES BOUKHARES[3].

La plus ancienne (de ces médailles) est un médaillon d'argent d'un ancien roi grec des pays limitrophes de l'Inde. La description en est due à M. de Kœhler, garde du cabinet de l'empereur de Russie. Il représente la tête d'un prince appelé Demetrius, qu'on savoit avoir vécu environ deux siecles avant notre ere, et qui avoit régné au nord de l'Inde, mais dont il ne restoit aucun monument. Le médaillon dont il s'agit remplit donc une lacune importante dans l'Iconographie ancienne[4].

N° 1. PTOLÉMÉE PHILADELPHE et ARSINOE. Visconti a décrit[5], mais n'a point fait graver, ce précieux camée du cabinet de Vienne qui présente les portraits de Ptolémée Philadelphe et de son épouse Arsinoé. J'ai cru

(1) Tome II, p. 542, in-fol., et tome III, p. 166, in-4°.

(2) *Iconogr. gr.*, part. II, ch. xvi, §. 6.

(3) *Description des monnoies Boukhares*, par M. Joseph-Julien Senkowsky; et d'*un Médaillon* par M. de Kœhler, avec deux planches gravées. (*Voyage d'Orembourg à Boukhara*, par M. de Meyendorff; *Supplément*, pages 307 à 327. — *Bulletin des Sciences historiques*, Antiquités, Philologie, etc., par M. le baron de Férussac; 1827, avril; page 330.)

(4) Voyez une *Notice sur les médailles de* Demetrius, par M. Tychsen, dans le *Bulletin* de 1824, tome III, n° 35.

(5) *Iconographie grecque*, part. II, ch. xviii, §. 4, in-fol., t. III, p. 573; et in-4°, t. III, p. 211.

devoir le faire entrer dans la suite de l'*Iconographie grecque*[1], mais je n'ai rien à ajouter à l'explication qu'en a donnée le savant Visconti. Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

Eckhel l'a publié dans les *Pierres gravées du cabinet impérial*, planche VI.

OBSERVATION PARTICULIERE.

L'intérêt qu'excite la mémoire de l'infortunée Zénobie et de sa famille m'a engagé à faire graver une seconde médaille de l'une et de l'autre.

Pl. LIX, n° 1*. Tête de Zénobie, avec la légende CЄПТ · ZHNOBIA CЄB. Revers, L · Є ; type, la Providence. Potin d'Égypte du cabinet du roi.

Pl. LIX, n° 2*. A · CPIAC (*sic*) OYABAΛΛAΘ · AΘHNY (*sic*): tête de Vabalathus. Revers, A · K · A · DOM · AYPHΛIANOC · CЄB · : tête d'Aurélien. L · A · Potin d'Égypte du cabinet du roi.

(1) *Additions*, planche LXIV, n° 1.

Chap. XXI.
Additions.
Pl. LXIV.

ANTIQUITÉS ROMAINES.

FLAMININUS (T. Q.), que quelques auteurs appellent aussi *Flaminius*. Visconti a fait graver[1] la médaille d'or du cabinet du roi sur laquelle on voit le portrait de *Titus Quinctius Flamininus*, avec une Victoire au revers, et la légende T. QVINCTI. Il pensoit qu'un des descendants de ce Romain illustre, commandant en Asie, avoit fait frapper cette médaille pour payer l'armée qui étoit sous ses ordres.

En 1824, M. Mionnet, attaché au cabinet du roi, a publié le troisieme volume du *Supplément* à sa *Description des Médailles antiques*. Il y dit de cette médaille d'or, qui pese 8 grammes 499 centigrammes (2 gros 16 grains), et qu'il a fait graver de nouveau (page 260) : « Quoique la légende soit latine, le type, la fabrique, et le poids, annoncent qu'elle a été frappée hors de Rome. Visconti, dans son *Iconographie romaine*, pense que c'est probablement par un des descendants de T. Q. Flaminius, à l'occasion de quelque expédition dans la Macédoine.

« Il est plus vraisemblable, je crois, que ce sont les Grecs eux-mêmes qui firent frapper cette médaille au moment où Flaminius fit proclamer la liberté de la Grece, après la défaite de Philippe V à la bataille de Cynocéphale.

« La reconnoissance des Grecs d'ailleurs ne se borna pas, dans cette occasion, aux honneurs d'une médaille d'or portant non seulement une légende latine, mais encore le nom et la tête du libérateur de leur patrie. On sait par Plutarque qu'ils lui consacrerent de plus un temple à Chalcis.

« La médaille dont il est ici question auroit donc été frappée par les Grecs. Je puis ajouter à l'appui de cette opinion que le type de la Victoire qui se trouve empreint sur cette médaille est commun aux médailles d'or d'Alexandre et de plusieurs de ses successeurs, qui circuloient encore en Macédoine,

(1) Planche IV, n° 2, *Iconogr. rom.*, part. I, ch. II, §. 11, t. I, p. 40, in-fol.; et p. 62, in-4°, t. I.

et que leur poids se trouve parfaitement conforme à celui de la médaille que je publie de nouveau; qu'enfin le travail en est grec. » Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

M. Dumersan, de la bibliotheque du roi, rendant compte, dans la *Revue encyclopédique*[1], de l'opinion de M. Mionnet, rapportée ci-dessus, ajoute ceci: « C'est une singularité numismatique qu'une monnoie ou une médaille frappée dans un royaume à l'effigie d'un consul ou d'un général romain. Le seul exemple que l'on en eût est dans une médaille de Magnésie de Lydie, où l'on trouve le nom de Cicéron, et où plusieurs numismates ont cru voir sa tête. D'autres, et particulièrement M. Cousinery, ont pensé que cette tête étoit celle de Jules César. Mais la légende de la médaille de *Cicéron* est, selon l'usage, en grec, et celle de la médaille de *Flamininus* est en latin. M. Cousinery, qui avoit émis la même opinion que M. Mionnet dans sa lettre à M. l'abbé San-Clemente[2], avoit promis au monde savant une explication de ce phénomene numismatique.

« Au reste l'exemplaire du cabinet du roi n'est pas unique; il en existe un entre les mains de M. Carabed, drogman au service de France, à Constantinople. »

Buste d'un homme d'un age mur[3] qui porte une barbe épaisse. Il est vu de face et de profil. Quoiqu'il ne présente point d'inscription, on conjecture qu'il nous offre le portrait d'HÉRODE ATTICUS (Tiberius Claudius). Ce rhéteur fut célebre dans le siecle des Antonins, et il fut choisi pour enseigner l'éloquence grecque à Marc-Aurele et à Lucius Verus. M. Fauvel, consul françois à Athênes, découvrit dans la plaine de Marathon un tombeau dans lequel étoit renfermé le buste ici gravé[4], avec ceux des deux empereurs nommés ci-dessus: M. de Choiseul-Gouffier en fit l'acquisition; et à la vente qui suivit sa mort[5], en 1818, ce buste passa dans la collection de M. le comte de Pourtalès Gorgier, chambellan de S. M. le roi de Prusse, qui en a permis la publication. N° 5 et 6.

L'espece de marbre et le travail de la sculpture sont les mêmes pour les trois bustes; seulement une portion du nez d'Heróde Atticus a été fracturée.

(1) Janvier, 1825, page 107.
(2) Imprimée dans le *Magasin encyclopédique*, an 8.
(3) *Iconographie romaine*, part I, ch. v.
(4) *Additions*, pl. LXIV, n° 5 et 6.
(5) *Catalogue*, n° 58.

Chap. XXI. Additions. Pl LXIV.

Ce rhéteur avoit prescrit à ses affranchis, dans son testament, de l'enterrer à Marathon, où il étoit né et où étoient situés ses riches domaines. Mais les jeunes Athéniens, reconnoissants des libéralités immenses qu'il avoit faites aux principales villes grecques, et sur-tout à leur patrie, voulurent conserver ses restes chéris. Ils allerent à Marathon, sa derniere demeure, lui rendirent les honneurs suprêmes, et le transporterent sur leurs épaules jusqu'au stade de marbre blanc qu'il avoit fait construire à Athênes. Là le peuple rassemblé assista à ses funérailles. On peut penser que les affranchis d'Hérode Atticus, réduits à lui élever dans la plaine de Marathon un cénotaphe (tombeau vide), y placerent son portrait avec ceux de ses illustres éleves, qui avoient été aussi ses amis.

N° 2. OTHON. Lorsqu'un antiquaire aussi habile que l'étoit Visconti a pu attribuer un portrait à un personnage célebre[1], et lorsque l'on embrasse une autre opinion sur cette ressemblance, on doit multiplier les moyens d'éclairer le lecteur. C'est pourquoi on reproduit ici[2] le portrait d'OTHON de la planche XXXI, n° 5 et 6: mais il est réduit à la seule portion véritablement antique, c'est-à-dire au *masque;* et l'on a omis à dessein le bandeau qui a été ajouté et la portion du nez qui a été restaurée. Il est gravé au simple trait.

N° 3. VITELLIUS. On aime à placer dans les galeries des palais les portraits des douze Césars, copiés sur les antiques, et l'on croyoit avoir ces douze portraits; mais Visconti a jeté des doutes bien fondés sur l'antiquité de celui de VITELLIUS[3], que l'on voit dans le Musée royal, sous le n° 54: c'est pour cela qu'on ne l'a point fait entrer dans les planches de l'Iconographie romaine. Cependant, comme pour remplir le vide on le place ordinairement avec les onze autres portraits, on l'a gravé ici[4] au simple trait. On a mis aussi sous les yeux du lecteur le profil de ce buste et un médaillon du même empereur.

N° 4. VESPASIEN JEUNE[5]. J'avois hésité à faire graver le portrait d'un VES-

(1) *Iconogr. rom.*, part. II, ch. II, §. 3.
(2) *Additions*, pl. LXIV, n° 2.
(3) *Iconogr. rom.*, part. II, ch. II, §. 4.
(4) *Additions*, pl. LXIV, n° 3.
(5) *Iconogr. rom.*, part. II, ch. III, §. 3.

PASIEN jeune, parceque les opinions d'Hardouin[1], de Beauvais[2], et d'Haym[3], sur l'existence du jeune prince appelé VESPASIEN, ont paru à Eckhel[4] dénuées de fondement, même celle d'Haym. Cependant cette derniere paroît la plus vraisemblable; il attribue le portrait gravé sur les médailles de bronze des Smyrnéens, avec la légende VESPASIEN LE JEUNE, à l'un des fils de Flavius Clémens, petit-fils de l'empereur de ce nom, que Domitien voulut appeler Vespasien, selon Suétone[5]. Quoi qu'il en soit, je publie cette médaille afin de rendre complete la collection des portraits authentiques des personnages romains.

Chap. XXI. Additions. Pl. LXIV.

Tête nue d'un jeune homme avec la légende ΟΥΕϹΠΑϹΙΑΝΟϹ ΝΕΩΤΕΡΟϹ. Revers, ϹΜΥΡΝΑΙΩΝ (monnoie *des Smyrnéens*); type, Victoire. Médaille de petit bronze du cabinet du roi[6].

(1) Hardouin, *Hist. Aug.*, p. 733.
(2) Beauvais, *Hist. des Emper.*
(3) Haym, tome I, page 248.
(4) Eckhel, *D. N. V.*, VI, 402.
(5) Suet., *in Domit.*, XV.
(6) *Additions*, pl. LXIV, n° 4.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DE

L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE.

OBSERVATION. Les lettres *I. G.* désignent l'*Iconographie grecque*, et *I. R.* l'*Iconographie romaine*. Le *chiffre arabe* qui se trouve à la fin de chaque article désigne la *page*, et le *chiffre romain* qui le précede le *tome*.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

